

Quel est le droit du plus fort?... c'est... ce qui  
fait que je te mange



DE LA PHILOSOPHIE  
DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philosophie  
et fondé sur la nature.

---

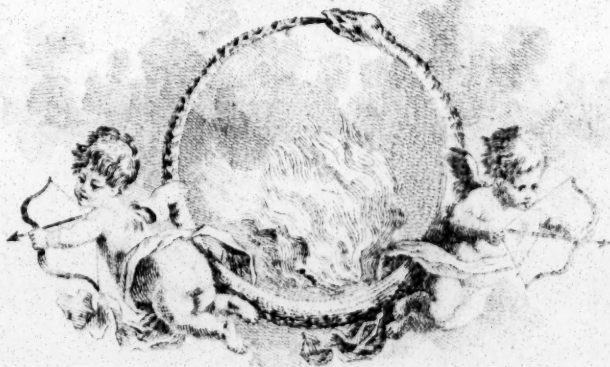
CINQUIÈME EDITION,

et la seule conforme au manuscrit original.

---

*Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.*  
Juvenal Satyr. XII.

TOME SECOND.



A LONDRES,  
et se trouve dans la plupart des capitales  
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



---

S U I T E  
DE LA PREMIERE PARTIE  
DE LA  
PHILOSOPHIE  
DE LA NATURE.

---

LIVRE TROISIEME.

---

*PRINCIPES DE LA MORALE.*

ENFIN, je ne marche plus sur un fable 

---

mouvant ; le fol qui me porte, a un rocher <sup>PRINCIPES.</sup> pour base ; & il ne faut s'en prendre qu'à moi , si mes pas sont marqués par des chûtes.

La morale n'est point un art conjectural comme l'Ontologie , & voilà ce qui caractérise l'intelligence de la nature ; il nous importe peu de nous tromper dans des questions qui n'intéressent que notre curiosité ; il n'en



---

**PARTIE I.**

est pas de même de celles qui regardent notre bien-être : un faux calcul sur la précession des équinoxes n'entraîne que la ruine d'une hypothèse ; mais une erreur sur le pacte social peut entraîner le malheur d'un million d'hommes.

Il n'y a point de matière sur laquelle on ait plus écrit que sur la morale ; & il n'y en a aucune qui paroisse plus neuve au philosophe ; la mine semble épuisée , & tous les jours on y découvre de nouveaux filons.

D'abord la plupart des moralistes ont été des sectaires , qui n'ont établi les rapports de l'homme à l'homme , que relativement au Dieu dont ils étoient les ministres ; & ordinairement ce Dieu étoit fait à leur image , c'est-à-dire , capricieux , pusillanime , injuste & anthropophage.

Les philosophes ont eu aussi le défaut de travailler pour des sociétés particulières , plutôt que pour la grande famille des êtres sensibles ; ils ont eu en vue le bonheur de quelques individus avec qui ils vivoient , & non celui du

syftême général ; & leur patriotifme même a fait tort à leur humanité.

PRINCIPES.

Je penfe qu'un livre élémentaire de morale doit être fait pour tous les hommes , quels que foient leur organisation , leur culte & leur gouvernement ; il faut que le blanc & le negre, le chrétien & le mufulman , le despote & l'efclave foient fousmis aux loix qui en font le réfultat , & qu'aucun de tous les êtres qui raifonnent dans les deux mondes & aux terres australes, ne puiffe fe dérober au joug qu'il impofe.

L'enfant feul & l'imbécille ne doivent point entrer dans le monde moral ; le premier n'eft pas encore un homme ; le fecond ne le fera jamais.

La morale peut être confidérée, comme l'art d'être bien avec tout ce qui nous environne.

De ce principe dérive la triple bafe de nos devoirs ; car pour observer la morale de la nature , il faut être bien avec foi-même, avec le Dieu qui nous fait exifter , & avec la fociété qui nous protege.

#### 4 DE LA PHILOSOPHIE

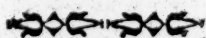
---

##### PARTIE I.

Je viens d'indiquer la division de la philosophie de la nature.

Mais avant d'examiner en détail ce que je dois à Dieu, à moi-même & à mes égaux, il est utile d'établir quelques principes. Pour avoir négligé cette méthode, le célèbre Malebranche, qui a si bien écrit en philosophie, a été rayé du nombre des philosophes.

Mais ces principes doivent être en petit nombre : il suffit d'indiquer ici les points de vue ; la carte générale du monde moral sera le résultat de l'ouvrage entier de la philosophie de la nature.





## CHAPITRE PREMIER.

## DE L'ÉTAT DE LA NATURE.

IL en est de l'état de la nature des philosophes PRINCIPES.  
comme de l'âge d'or des poètes ; on commence  
par les peindre ; ensuite on prouve qu'ils ont  
existé , parce qu'on en conserve des tableaux.

C'est sur-tout depuis que l'aurore de la raison  
commence à luire en Europe , qu'on s'est  
empressé à opposer l'homme de la nature à  
l'homme civilisé ; d'abord on n'eut en vue que  
de faire une satire de son siècle : c'étoit Tacite,  
qui, pour faire rougir Rome, écrivoit les *mœurs*  
*des Germains* : d'autres écrivains font venus  
après ce peintre de l'homme de la nature, &  
ils en ont fait l'histoire.

L'histoire de l'homme de la nature a fait  
rêver les philosophes ; ils lui ont donné, comme  
au Dieu Théologique , des attributs contradic-  
toires ; ils se sont disputés sur son essence ; les  
flots d'encre ont coulé, & rien n'a été éclairci.

---

**PARTIE I.**

Je voudrois bien favoir ce qu'on entend par l'état de nature : y eut-il un tems où les hommes, bornés aux feuls besoins des quadrupedes, vécurent de glands dans les vastes forêts que leurs mains ne favoient pas défricher, ne se vêtissant que de leur innocence, se rassemblant sans chercher à se connoître, & jouissant sans aimer ?

Il me semble que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere, a des rapports avec ce qui l'environne : il doit avoir un pere qui le protege & une mere qui le nourrit ; si ces êtres bienfaisans suivent la pente de leur cœur, l'enfant est lié par le pacte social ; s'ils l'abandonnent il meurt, & il n'y a point d'état de nature.

Quelle a été l'époque de cet état imaginaire ? Tous les monumens attestent que la société a toujours existé, & que depuis qu'il y a des hommes, ils nous ressemblent.

Si cet âge des poètes a commencé, c'étoit sans doute à la naissance de notre planete ; mais quelle plume téméraire oseroit, après tant de

myriades de siècles , lorsque l'existence même du globe est une énigme, déterminer la manière PRINCIPES.  
de vivre de ses habitans ?

Il est probable que lorsque notre monde a commencé à se peupler d'hommes , l'écliptique coïncidoit avec l'équateur ; alors la nature étoit dans toute sa force ; notre intelligence se déployoit en raison de la bonté de nos organes ; & bien loin que les hommes de ces beaux siècles fussent des enfans relativement à nous , malgré nos lumières & notre orgueil , nos hommes faits ne sont auprès d'eux que des enfans.

Je suppose que des révolutions du globe anéantissent la plus grande partie de l'espèce humaine ; les restes malheureux qui auront échappé à cette catastrophe , n'en sentiront que mieux le besoin de vivre en société ; ils chercheront , en se rassemblant , un asyle contre le ciel qui les menace , & il n'y aura point d'état de nature.

Des misanthropes ont désiré que l'homme policé rentrât dans les bois , & changeât ses



---

**PARTIE I.**

connoissances contre l'instinct des quadrupedes.

Ce desir a quelque rapport avec celui de Caligula , qui vouloit que le peuple romain n'eût qu'une seule tête , afin de l'abattre ; il est aussi absurde , sans être aussi destructeur.

Comment peut-on , de bonne-foi , desirer que Lucullus quitte sa table pour vivre de glands ; que l'artiste qui a bâti la colonnade du Louvre aille coucher sous une paille , & que Locke oublie l'art de penser ?

Quand même cette rêverie des sophistes pourroit se réaliser , qu'y gagneroit-on ? Le principe qui tend à nous perfectionner est un ressort dont l'activité se déploie sans cesse : nous gravitons vers l'état social , comme notre globe vers le soleil ; & au bout d'un demi-siècle , nous nous retrouverions au même point où nous sommes aujourd'hui.

On dit que l'homme de la nature doit être plus heureux que l'homme civilisé ; mais cet être imaginaire n'est qu'un enfant robuste , suppléant , par sa confiance à se relever , aux

lifieres qui auroient prévenu ses chûtes. Ce             
n'est pas l'absence des besoins , c'est l'art de <sup>PRINCIPES.</sup>  
les régler, qui rend l'homme heureux ; comme  
ce n'est pas l'absence des passions , mais leur  
bon usage , qui fait le philosophe.

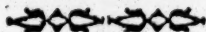
Les seuls êtres qui pourroient avoir quelque  
rapport avec l'homme naturel des philoso-  
phistes , feroient ces hommes sauvages qu'on  
a trouvés de tems en tems dans les forêts  
de Hesse, d'Irlande & de Lithuanie, qui sem-  
bloient manquer de l'organe de la parole,  
& qui marchaient à la maniere des quadru-  
pedes (\*) ; mais ces malheureux individus  
étoient probablement des enfans de l'amour  
abandonnés par des bêtes féroces appelées  
des peres , & nourris par d'autres bêtes féroces  
appelées des ours ; ils vécurent dans le sein  
des alarmes , & moururent sans postérité.

L'état de nature n'a donc jamais existé.  
Cependant on peut considérer un instant

---

(\*) Tel étoit en particulier l'enfant sauvage dont  
parle Conor. *evang. medic.* page 133.

**PARTIE I.** l'homme isolé & sans rapport avec les êtres  
qui l'environnent , afin d'établir par degrés  
la chaîne de ses devoirs : j'appellerai cet être  
abstrait, *l'homme philosophique* , & je m'en  
occuperai un instant avant de lui ouvrir les  
portes du monde moral.





## CHAPITRE II.

## DE L'HOMME PHILOSOPHIQUE.

L'HOMME philosophique, au sortir des mains de la nature, ne communique avec elle que par ses sens ; il reçoit les impressions physiques du plaisir & de la douleur ; voilà tout : ses vertus ou ses crimes deviennent dans la suite l'ouvrage des hommes.

---

**PRINCIPES.**

Le besoin est le premier mal qu'il éprouve ; mais ce mal même est un bien , puisqu'il le porte à se conserver ; c'est le besoin qui met en jeu toutes ses facultés , & qui l'empêche de périr en naissant , ou de vivre en automate.

Les besoins de cet homme isolé sont en petit nombre ; ils se bornent à se nourrir quand il a faim , à se vêtir quand il a froid , & à jouir quand il est dans la saison d'aimer.

L'homme philosophique a un entendement que le spectacle de la nature développe : quand il est oisif , & il l'est souvent , ses idées se pres-

---

 PARTIE I.

sent, son imagination travaille, son esprit s'étend, le besoin de penser devient chez lui presque aussi vif que le besoin d'aimer.

Ce nouvel organe ne réside pas dans la main, comme l'a dit un philosophe que j'aime mieux lire que réfuter (\*), mais dans le *sensorium*; & plus cette partie du cerveau est neuve, plus elle devient propre à recevoir la morale de la nature.

L'homme philosophique est né bon, dit l'auteur d'*Emile*; mais il n'est né qu'avec l'appétitude à la bonté : le monde moral n'est rien pour lui, quand il ne peut juger ses rapports avec les êtres qui l'environnent. Son cœur est

---

(\*) On fait assez quel est l'homme célèbre qui a dit que si les pieds du cheval étoient terminés par des doigts souples, au lieu de l'être par une corne inflexible, ce quadrupède atteindrait bientôt à la sphère de l'homme. Un philosophe ingénieux lui a répondu que le cerveau du cheval répondoit à sa botte, & que quand même on détruirait l'organisation de son pied, la botte subsisterait toujours dans le *sensorium*; ce qui empêcherait le cheval de devenir homme. Voy. *Palingénésie philosophique*, tome II, page 186.

une argile flexible qui ne fera modifiée que par l'habitude.

PRINCIPES.

L'homme de la nature est cruel, dit d'un autre côté un des plus beaux génies de l'Europe ; mais la cruauté est le mouvement d'un cœur dépravé qui lutte contre la nature : ainsi il y a à-la-fois contradiction dans l'idée & dans les termes qui l'expriment. (\*)

L'homme philosophique n'est ni bon ni méchant : c'est un automate dont les ressorts

---

(\*) On peut juger du principe par les preuves. ---

« L'homme, dit ce philosophe, a les dents de l'animal  
» carnassier ; il doit donc être vorace & sanguinaire :  
» d'ailleurs la chair est pour lui l'aliment le plus sain &  
» le plus conforme à son organisation : sa conservation  
» est attachée à la destruction des autres : les hommes  
» répandus par la nature dans de vastes forêts sont  
» d'abord chasseurs. » --- *De l'homme & de ses facultés intellectuelles*, tome II, page 17.

On peut répondre que l'homme a les dents des frugivores, & que la chair est si peu un aliment conforme à son organisation, qu'en Asie, où on s'en abstient, on y prolonge beaucoup plus long-tems sa carrière. On peut ajouter que le sage ne détruit jamais pour se conserver ; que la nature n'a point fait naître les hommes dans les forêts, & que nous sommes bergers bien long-tems avant d'être chasseurs.



---

**PARTIE I.**

attendent pour être montés, la main des êtres avec qui il habite. (\*)

L'éducation est donc le Prométhée qui vivifie l'homme. Faites naître Caton parmi les fatrapes de la Perse, & il mourra ignoré dans la foule des esclaves. Transportez le Sybarite que le pli d'une rose tient éveillé, dans Rome adolescente, & il ira affronter dans Carthage le tonneau de Régulus. Un Groënlandois élevé par Newton pourra le remplacer, & Newton dans le Groënland, ne fera qu'un homme de plus qui pesera sur la surface du globe.

Il n'y a que deux fortes d'écrivains qui puissent attaquer mon principe ; les philosophes avec leur sens moral, & les théologiens avec leur péché originel : voyons la première de ces hypothèses : l'examen de l'autre trouvera sa place dans notre histoire du théisme.

---

(\*) Seneque, qui voit ordinairement bien quand il voit par lui-même, a dit avec raison : *erras si existimes vitia nobiscum nasci ; supervenerunt, ingesta sunt.* --- Epist. 124. --- Mais il devoit ajouter le mot de *virtutes* à celui de *vitia*, & il n'y auroit rien de louche dans la vérité qu'il laisse entrevoir.

---

---

C H A P I T R E   I I I .

## D U   S E N S   M O R A L .

L'HOMME, dit un célèbre professeur de PRINCIPES.  
Glasgow (\*), a un sens inné qui lui fait dis-  
cerner l'harmonie des êtres, & un autre qui  
lui en fait distinguer la bonté : l'un est le sens  
interne du beau, & l'autre, le sens interne  
du bon.

Le sens moral, ou le sens interne du bon,  
est dans ce système le fondement des loix de  
la nature : c'est un fixieme sens plus excellent  
que les autres, puisqu'il conserve l'espece  
humaine, tandis que les cinq autres ne con-  
servent que les individus.

Il est certain qu'en sauvant la vie à mon  
ami, je me laisse entraîner par une impulsion  
naturelle, & non par la force du raisonnement ;  
si, à la vue du péril affreux où il est exposé,

---

(\*) *Système de philosophie morale*, par Huchetson,  
tome I, chap. IV.

---

**PARTIE I.**

je m'occupois à calculer le degré de mérite qu'il y auroit à l'en délivrer , mon ami périroit , & je ne ferois plus qu'un monstre.

Un vieillard respectable voit s'écrouler autour de lui sa maison embrasée : un de ses fils court , au travers des feux & des décombres , arracher son pere à la mort ; l'autre , après avoir mesuré des yeux la hauteur des flammes , appelle froidement des secours étrangers. L'instinct moral a fait du premier un héros ; le second , qui s'est contenté de raisonner , n'est pas même un homme.

Huchetson observe que cet instinct moral , qui est indépendant de la raison , ne l'exclut pas (\*) : quelquefois ces deux mobiles concourent ensemble ; & quand l'approbation de la raison est inutile pour faire un acte de vertu , elle en est du moins la récompense. (\*\*)

---

(\*) Burlamaqui admettoit également la raison & l'instinct moral. *Voyez ses Principes du droit de la nature & des gens, tome II, chap. III.*

(\*\*) Si l'on desiroit de nouvelles lumières sur la nature du sens moral , on les trouveroit dans l'éditeur



Ce système est très-ingénieux sans doute ;             
 mais c'est un système. PRINCIPES.

de Burlamaqui : voici un fragment du commentaire qui mérite d'être connu : « Il y a deux moi dans l'homme ;  
 » le moi d'habitude & le moi de réflexion. Le premier  
 » dirige les facultés animales ; le second s'occupe du  
 » soin d'ajouter à notre bonheur : quoiqu'ils tendent  
 » chacun à un but particulier , ils agissent souvent en-  
 » semble. Ainsi lorsqu'un géomètre est occupé de la  
 » solution d'un problème , le moi d'habitude obéit aux  
 » impressions des sens ; c'est lui qui traverse la ville &  
 » qui évite les embarras , tandis que le moi de réflexion  
 » est tout entier à la solution qu'il cherche : le moi  
 » d'habitude suffit aux besoins qui sont absolument né-  
 » cessaires à la conservation de l'animal ; & l'instinct en  
 » général , n'est que cette habitude séparée de la ré-  
 » flexion. L'instinct des bêtes est quelquefois plus sûr  
 » que notre raison , parce qu'il est plus en proportion  
 » avec leurs besoins , que la raison ne l'est avec les  
 » nôtres. Ainsi , de tous les êtres créés , celui qui est le  
 » moins sujet à se tromper est celui qui a la plus petite  
 » portion d'intelligence ; l'instinct des bêtes n'a pour  
 » objet que des connoissances pratiques ; le nôtre em-  
 » brasse la théorie & la pratique : c'est lui qui nous fait  
 » souvent pressentir la vérité avant même d'en avoir  
 » saisi la démonstration. » Voyez Princip. du droit na-  
 turel de Burlamaqui , édition du professeur de Félice ,  
 tome II , page 58 , &c.

M. le professeur met ici de l'esprit où il ne faudroit  
 que de la logique. Qu'est-ce que l'instinct , soit dans  
 l'homme , soit dans la brute ? Qui lui a dit que la bête

## PARTIE I.

Sa base est la rêverie des idées innées, & depuis Locke, il n'est pas permis au philosophe d'introduire cette qualité occulte dans le monde de la métaphysique.

L'ame n'agit que par l'impression des objets

étoit, dans la nature, l'être qui avoit la plus petite portion d'intelligence ? Quand au double moi, il est très-plaisant dans la comédie d'Amphitrion, mais très-absurde dans un livre de philosophie.

Le professeur de Félice, qui se trompe quelquefois avec Burlamaqui, & plus souvent encore sans lui, déclare, au reste, que son instinct n'est pas un guide sûr dans le discernement du bien & du mal moral [*Ibid. tome II, page 49, &c.*]; & pour le prouver, il compare l'instinct en fait de morale avec l'instinct en fait de beaux-arts. Je dirai à M. le Professeur, 1°. que ce dernier instinct ne s'acquiert que par la réflexion. Le plus stupide des hommes peut bien juger des proportions d'une statue ; mais c'est par une secrète comparaison avec lui-même. Il n'en est pas de même de l'instinct moral, supposé qu'il existe ; si je vois un homme sur le point de se noyer, je lui tends la main machinalement ; je le sauve d'abord, ensuite je raisonne.

2°. Même dans les beaux-arts, ce qu'on nomme l'instinct est quelquefois un guide assuré. Voyez un ignorant & un homme de goût à la représentation d'une tragédie pathétique ; tous les deux seront émus, & se feront aux mêmes endroits. Un paysan Danois & un Académicien pleureront ensemble à la dernière scène d'*Inès de Castro*.

extérieurs sur les sens : & quel est l'organe physique de la moralité ?

PRINCIPES.

Nous avons tant de peine à expliquer comment le parfum d'une rose frappant la membrane olfactive, l'ame a des idées d'odeur ; & nous voulons rendre raison comment, l'être métaphysique qu'on appelle *le beau* ou *le bon*, agissant sur l'organe métaphysique qu'on appelle le *sens moral*, nous avons l'idée de la vertu !

Qu'est-ce que ce sixième sens que les moralistes ajoutent à la composition de l'homme ? Il n'y a pas plus de sens moral pour juger la moralité, que de sens médicinal pour guérir les maladies, & de sens alchymique pour chercher le grand œuvre.

S'il y avoit un sixième sens à créer, ce seroit peut-être cette pente qui nous entraîne impétueusement à l'amour ; du moins elle est soumise à l'analyse : on voit que c'est une modification de l'organe du tact ; & encore ce mot énergique qui exprime si bien ce frémissement



---

---

**PARTIE I.**

délicieux de toute notre existence à l'approche du plaisir, ne s'emploie-t-il qu'avec la plus grande réserve dans la langue du philosophe.

De quelle utilité seroit le sens moral aux enthousiastes d'Huchetson ? Voilà le jurisconsulte Burlamaqui, qui décide que cet instinct persuada autrefois aux Grecs & aux Romains d'exposer leurs enfans ; & aujourd'hui à des nations barbares de les ensevelir avec leur mere, si elle meurt en couche, ou de les tuer, si un astronome assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile (\*). Assurément il valoit mieux ne point créer de sens moral que de lui faire inspirer des assassins réfléchis & des parricides.

Si l'homme étoit né avec un sens moral, tous les individus intelligens qui sont répandus sur la surface du globe, Negre ou Albinos, Anglois ou Samojede, Nain ou Patagon, auroient les mêmes notions du juste & de l'injuste ; alors Marc-Aurele seroit un écrivain

---

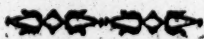
(\*) *Principes du droit naturel*, édit. in-8°, tome II, page 77.

inutile, & il faudroit jeter au feu tous les livres  
de morale,

PRINCIPES.

Ecartons tout préjugé; étudions l'homme  
en lui-même, & non dans les tableaux des  
artistes qui l'ont deffiné, & nous verrons que  
le sens moral n'existe pas plus qu'une tête mo-  
rale, ou un château moral; alors nous mettrons  
à l'étude des choses le tems que nous perdions  
à l'étude des mots, & nous mériterons d'être  
les interpretes de la nature.

Résumons. L'instinct moral est une chi-  
mere : l'homme est né indifférent au bien  
comme au mal, & il faut chercher un autre  
principe de morale.



## CHAPITRE IV.

*DU VRAI PRINCIPE DE LA MORALITÉ.*

---

**PARTIE I.**

**L**E système de Platon sur les relations morales, ne constitue pas plus un vrai principe de moralité que le roman philosophique d'Huchetson; la vérité & la justice, disoit le fameux disciple de Socrate, ne different que par le nom; elles sont aussi éternelles que l'Être suprême; elles subsistoient avant la création de l'univers, puisque notre raison conçoit des rapports de justice, fondés sur l'existence de Dieu & sur la possibilité de celle des êtres intelligens; elles survivent aussi au naufrage du monde, car l'existence de la cause fait imaginer les effets; ainsi, quand même Dieu feroit périr le genre humain, il ne pourroit détruire les relations que l'ame du juste a avec son essence; la terre seroit anéantie, & l'idée sublime de Socrate subsisteroit encore.

Cette idée magnifique a été adoptée par les



Zénon (\*), les Malebranche (\*\*), les Leib- ~~\_\_\_\_\_~~  
nitz (†), les Clarke (††), les Wolaſton (§), <sup>PRINCIPES,</sup>  
les Warburton (§§) & les Montesquieu (¶);  
ces philoſophes ont été flattés d'un ſyſtème  
dont l'intelligence les diſtinguoit du reſte des  
hommes; ils ont cru, en l'expliquant, con-  
tribuer à l'harmonie de la nature: ils ont poſé  
une échelle immenſe entre Dieu & le néant,  
& du haut de cette échelle ils ont jugé les êtres  
& imaginé leurs rapports.

Platon, Leibnitz, Montesquieu, &c. dont  
l'autorité eſt infinie quand on leur oppoſe  
d'autres hommes, ne ſont plus que des écri-  
vains ordinaires, quand on leur oppoſe la

---

(\*) Vid. Senecæ opuſc. Cicer. de natur. deor. Plu-  
tarch. de placitis philoſophorum.

(\*\*) *Traité de morale, & recherche de la vérité,*  
paſſim.

(†) *Recueil de diverſes pieces ſur la philoſophie, &c.*  
par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, &c.

(††) *Traité de l'exiſtence des attributs de Dieu.*

(§) *Ebauche de la religion naturelle.*

(§§) *Diſſertation ſur l'évidence de la religion, de la  
morale & de la politique, traduites de l'anglois.*

(¶) *Eſprit des loix, liv. I, tome I, page 62.*

---



---

 PARTIE I.

vérité. On a pu dire en tout tems aux inventeurs des relations morales : vous avez tort de confondre la vérité & la justice ; l'une est la conformité qui subsiste entre la nature des choses & les signes qui les expriment ; l'autre est la conformité des actes des êtres intelligens avec la nature : des rapports fondés sur la possibilité des êtres , forment une idée abstraite pour être proposée au vulgaire des hommes. Quelle seroit l'intelligence qui imagineroit des rapports , si Dieu anéantissoit tous les êtres intelligens ? Quoi ! le raisonnement est nécessaire pour faire connoître les loix de la nature ? Je ne puis , sans une opération pénible de l'esprit , être vertueux ? Je ne saurois , sans le génie de Platon , avoir l'ame de Socrate ?

Laiçons-là le monde métaphysique , & cherchons dans la nature de l'homme un autre principe de moralité.

L'homme s'aime lui-même , & il n'y a aucun individu excepté de cette loi générale ; il s'aime , negre ou blanc , géant ou nain , bien

conformé , ou sourd , aveugle & eunuque.

Il s'aime, & la nature l'a ordonné ainsi, pour qu'il veillât à la conservation de son existence.

PRINCIPES.

Il s'aime , & son intérêt le porte à vivre en paix avec Dieu, avec sa conscience & avec les hommes.

L'amour de foi est donc la base de la morale du genre humain.

L'amour de foi est si bien le principe du monde moral, que nous sommes toujours tentés de ne considérer tout que relativement à nous; le peuple & les théologiens s'imaginent que ces millions de globe qui roulent dans l'espace, sont faits pour cet infiniment petit atome qu'on nomme la terre : si un despote se porte bien, l'univers est un chef-d'œuvre d'harmonie ; si un insecte le pique, il accuse d'aveuglement Dieu & la nature.

L'homme s'aime dans la femme que son cœur a choisie, & dans les enfans que sa tendresse a fait naître : telle est la base de l'union sacrée des familles.



**PARTIE I.**

Il s'aime dans ses concitoyens, qui le protègent ; & voilà le fondement du patriotisme,

Il s'aime dans la grande famille des êtres intelligens qui forment la population de notre globe ; & voilà l'origine de cette bienveillance universelle qui caractérise la belle ame du philosophe.

Je prouverai donc dans la philosophie de la nature, qu'il est de l'intérêt de l'homme d'être vertueux ; que le bien qu'il fait à la société n'est qu'une modification de l'amour qu'il se porte à lui-même ; & qu'enfin , comme le disoit Marc-Aurele, ce qui n'est point utile à la ruche, ne fauroit l'être à l'abeille.

Le théologien part de la haine de soi-même, & le philosophe de l'amour de soi, pour fonder la morale : voyons, dans le silence des préjugés, lequel résoudra le mieux ce grand problème de la nature.

Tous les êtres dans la nature paroissent s'aimer , parce que tel est le principe de leur conservation : cette bienveillance paroît dis-

tinctement dans les bêtes , depuis l'éléphant             
jusqu'à cet animalcule qu'on ne découvre <sup>PRINCIPES.</sup>  
qu'avec le microscope de Leuwenhoeck.

Je ne doute point que les végétaux mêmes ne soient aussi soumis à cette loi , mais d'une manière plus stricte encore que les brutes : ce phénomène , que la physique a reconnu dans les plantes sensibles , seroit peut-être regardé comme universel à tout le regne végétal , si les naturalistes , accoutumés à ne tout voir qu'avec leurs yeux , vouloient voir quelquefois avec les yeux de la nature.

Au reste , la raison qui dirige dans l'homme cette bienveillance , ne la fait pas naître ; cette faculté est l'effet du sentiment , plutôt que de la philosophie ; & je suis persuadé que le Groënlandois & le Caffre , s'aiment autant que Locke ou Montesquieu.

L'amour de soi est le ressort qui donne du jeu à nos facultés ; c'est le mobile de toutes les vertus ; c'est un principe actif qui empêche l'homme de n'être qu'un automate.

## PARTIE I.

La bienfaisance , cette vertu née pour l'homme, & qui porte avec soi sa récompense ; la bienfaisance , dis-je , est l'effet de cette bienveillance naturelle pour nous-mêmes. En me croyant digne de faire des actes de vertu , j'en deviens plus vertueux ; & si je pouvois me haïr moi-même , je haïrois bientôt le genre humain.

Et toi, ô amitié ! charme des grandes ames , toi qui seule justifierois à mes yeux la divinité , des malheurs du genre humain ; divine amitié ! c'est en moi-même que j'ose t'aimer : si j'ai quelquefois , dans le sein de Pylade , ressenti la vivacité de tes feux , c'est que je retrouvois dans son esprit la copie de mon esprit , & dans son cœur l'image de mon cœur ; j'admirois mes vertus dans les siennes , & je trouvois souvent dans ses défauts le pardon des miens.

L'amour de Dieu lui-même n'est peut-être qu'une modification de l'amour de soi : jamais la belle ame de Fénelon ne me persuadera que ma tendresse pour l'Être suprême est indépen-



dante de l'intérêt que j'ai d'être heureux (\*); PRINCIPES,  
il n'appartient qu'au quiétiste de s'imaginer  
qu'il peut aimer Dieu, lorsqu'il gémit sous  
le poids éternel de ses vengeances. Si l'amour  
de foi offensoit l'auteur de mon existence, je  
ferois tenté à chaque instant de blasphémer  
contre la vertu avec l'assassin de César.

On abuse souvent de l'amour de foi, & alors  
il dégénere en amour-propre.

L'amour de la gloire peut être considéré  
sous ce double aspect ; il est certain que cette  
passion est naturelle à l'homme : on ne la  
découvre pas dans le vulgaire, parce que c'est  
un feu caché sous la cendre & qui ne peut  
percer son enveloppe ; mais il n'en est pas de  
même de ces fanatiques heureux qu'on appelle  
des héros ; c'est un incendie qui consume tout  
ce qu'il rencontre , & à qui l'univers entier  
sert d'aliment.

---

(\*) Voyez les *Maximes des saints* ; ouvrage que l'im-  
mortel auteur du *Télémaque* eut la foiblesse de faire &  
le courage de condamner.

---

---

**PARTIE I.**

Or cet amour de la gloire qui fit de Léonidas un héros aux Thermopyles, & de Socrate un sage dans sa prison, ne produit, par exemple, qu'un enthousiasme de férocité dans ces Indiennes qui se brûlent sur le bûcher de leurs époux, & qui cherchent, dans le mépris des loix naturelles, une estime à laquelle elles ne survivent point.

Cette foule de brigands couronnés, qui n'ont étalé aux yeux de l'univers que des talens destructeurs, sacrifient les peuples à leur vanité, & abusent de l'amour de la gloire. Ne confondons point Marc-Aurele, qui chercha sa célébrité dans la prospérité de Rome, avec Sciah-Nadir, qui la fit dépendre du désastre de l'Indostan.

Il est une autre gloire plus flatteuse encore pour l'homme qui s'aime, que la gloire des conquêtes; c'est celle que produit un ouvrage de génie à son auteur. Confucée eût été moins flatté du titre de législateur de la Chine, s'il n'y eût joint par son Y-king, celui de

législateur de la postérité ; & peut-être le ~~Platon~~ <sup>PRINCIPES.</sup> de la France eût-il préféré la gloire de créer l'Esprit des loix à celle de gouverner l'Asie.

On abuse aussi de cette renommée littéraire, quand on écrit pour corrompre les mœurs, ou renverser l'édifice sacré du théisme ; quand on emprunte la plume de Pétrone ou celle de la Mettrie.

La plupart des hommes ne dirigent l'amour de foi que vers les plaisirs des sens : ils trompent alors l'institution de la nature. Dans ces serails asiatiques où sont rassemblées à grands frais les beautés des quatre parties du monde, les fardanapales, qui en sont les divinités, sacrifient aux facultés de leurs corps énervés les facultés de leur esprit abruti ; & c'est un spectacle bien singulier pour un philosophe, que de voir ces âmes de boue favoriser des plaisirs qu'ils partagent avec les animaux les plus vils, tandis que l'âme d'un Newton trouve les siens à découvrir les loix réciproques des globes



---

**PARTIE I.**

enflammés qui roulent sur nos têtes, & à devenir sur la terre citoyenne des cieux.

D'où vient la volupté des sens, qui fait descendre l'homme, a-t-elle plus d'adorateurs que la volupté de l'esprit, qui l'élève? C'est que, dans la balance de nos facultés, la partie animale l'emporte ordinairement sur la partie intellectuelle; c'est qu'il faut, pour ainsi dire, une force mouvante pour tendre les ressorts de l'esprit, tandis qu'il ne faut qu'une force d'inertie pour goûter les plaisirs du corps; c'est qu'il est bien plus aisé d'être voluptueux que d'être grand.

C'est principalement dans la vengeance que se caractérise l'amour illégitime de soi-même; on goûte un plaisir barbare dans les larmes qu'on fait répandre; les disgrâces d'un ennemi font oublier les siennes propres; on aime à se regarder comme le Saturne des anciens Carthaginois, dont on ne pouvoit appaiser le courroux que par des sacrifices humains.

Les partisans du polythéisme firent de la  
vengeance

vengeance le plaisir souverain des dieux ; il y PRINCIPES.  
 avoit peu d'immortels qui ne pussent dire  
 comme Atrée :

Du plus puissant des dieux j'ai reçu la naissance ;

Je le sens au plaisir que me fait la vengeance. (\*)

Le délire des poètes & des mythologiftes ne fauroit justifier un penchant qui tend à troubler l'harmonie de la nature. Suis-je coupable & puni ? je dois me corriger. Suis-je innocent & persécuté ? je dois dire , avec Théodose : vous frappez ma statue , mais je ne suis point blessé.

J'ai prouvé par un assez grand nombre d'exemples , que l'amour de soi est la base de toutes les vertus , comme son abus est la source de tous les vices. L'homme de bien fait servir cet instinct naturel au développement de ses qualités , & le méchant au progrès de sa scélératesse : c'est ainsi qu'en Arabie les vipères

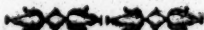
---

(\*) Vers de cette belle tragédie d'Atrée , qu'on ne joue plus , à cause des femmes ou des hommes qui leur ressembtent.

**PARTIE I.** ont leur retraite auprès des arbres d'où découle le miel.

Au reste, la théologie a eu tort de ne pas distinguer ce miel du venin de la vipère : confondre l'amour-propre avec l'amour de foi, c'est confondre le fanatisme avec la religion, & la tyrannie avec la royauté.

Malgré les sophismes, les décrets & les anathèmes, l'amour de foi fera toujours pour le genre humain le vrai principe de la moralité.





## CHAPITRE V.

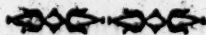
## DE LA LOI NATURELLE.

CEN'est point au philosophe que je m'adresse, PRINCIPES  
c'est au genre humain ; & malheur à moi si  
je m'égare dans une matiere aussi importante !  
je ne puis errer sans me rendre coupable du  
plus grand des crimes , du crime de leze-  
humanité.

Il faut que de mes principes dérive le bonheur de l'homme isolé & sans rapport avec les êtres qui l'environnent.

Il faut que l'homme social en puisse faire la base de toutes les législations.

Il faut enfin que les instituteurs de tous les cultes religieux y puisent les dogmes sacrés qu'ils proposent à la vénération du genre humain.



## ARTICLE PREMIER.

*DE LA NÉCESSITÉ DU DROIT NATUREL.*

---

**PARTIE I.**

**S**I l'univers existe, il faut qu'il y ait un concert invariable dans toutes ses parties ; il faut que tous les êtres soient soumis à cette harmonie primitive, depuis Dieu, principe de tout ordre, jusqu'au dernier animalcule qui végète dans le plus petit des satellites de Saturne.

Il y a cependant une observation à faire sur cette hiérarchie : si on envisage la nature comme une grande échelle, occupée par une foule d'êtres intermédiaires, qui voit l'existence infinie à une de ses extrémités, & le néant à l'autre, cette idée n'est qu'un rêve sublime : car rien ne peut remplir l'intervalle entre Dieu & la seconde intelligence de l'échelle, comme rien ne peut être placé entre le néant & le dernier des atomes : ajoutons que c'est dans un sens très-impropre qu'on soumet Dieu lui-

même aux loix éternelles de la nature. Il n'est ~~enchaîné~~ <sup>PRINCIPES.</sup> enchaîné que dans le sens qu'il tient la chaîne entre ses mains.

Si une loi générale est nécessaire pour la conservation du grand système des êtres, cette même loi modifiée est nécessaire aussi pour assurer l'existence & le bonheur des êtres intelligens.

L'homme ne s'est pas donné l'être : ainsi la reconnoissance l'amène aux pieds de ce Dieu dont la providence embrasse les mondes & vivifie les intelligences qui les habitent.

L'homme ne se suffit point à lui-même : ainsi un autre ordre de devoirs l'enchaîne à la société qui le protège.

Je fais qu'en qualité d'être libre, il peut violer les loix naturelles ; mais cette liberté n'est regardée comme un présent fatal du ciel, que par ceux qui sont tentés d'en abuser : le vrai philosophe s'applaudira toujours d'une faculté qui lui donne des droits exclusifs à la vertu.



---

**PARTIE I.**

En un mot, l'homme s'aime; il est donc nécessaire qu'il maintienne l'harmonie primitive dans la petite sphere où il exerce son activité; cette harmonie particulière constitue pour lui la loi de nature.

Si cette loi de nature n'existoit pas, je ne vois pas quel seroit le frein qui pourroit arrêter le scélérat qui raisonne; & Marc-Aurele même, né pour le bonheur de la terre, auroit droit, dans ces principes destructeurs, de n'aspirer qu'à la célébrité des monstres qui ont déshonoré le trône des Césars; il employeroit également les ressorts de son génie à plier l'intérêt général à son intérêt particulier: il feroit servir sa philosophie même à lui pallier ses attentats: d'autant plus dangereux alors, qu'il joindroit à tous les vices les apparences de toutes les vertus, & qu'il auroit l'ame de Néron avec le nom de Marc-Aurele.

Oui, si la distinction du juste & de l'injuste n'a pas pour principe la nature, je puis déchirer le bandeau du préjugé qui m'attache à tout ce

que j'ai de plus cher ; puisque mon intérêt PRINCIPES.  
l'exige, j'égorgerai mon ami, j'empoisonnerai  
mon pere, je ravirai la liberté à ma patrie : les  
tortures & les bûchers prouveront bien que  
j'ai été mal-adroit , mais non que j'ai été  
coupable.

La loi positive arrêtera quelquefois ma  
main, parce que je préfère l'existence au néant ;  
mais arrêtera-t-elle mon cœur ? Ma vertu  
consistera donc dans l'impuissance de faire le  
mal , & je devrai ma philosophie à ma foiblesse.

Le danger seroit bien plus affreux, si tous  
les hommes adoptoient mes principes ; mes  
passions toujours opposées à celles des autres,  
ne se trouveroient jamais en équilibre avec  
elles , à cause de ma foiblesse : j'aurois pour  
ennemis tous les habitans de la terre ; & si par  
hasard je devenois souverain, je devrois être  
dans le même effroi que ce roi des esclaves,  
que son successeur étoit obligé d'assassiner.

La loi positive est le supplément de la loi  
naturelle : elle suppose toujours un ordre anté-

rieur que la main lente du tems n'a jamais altéré, & qui survit à ses infracteurs.

Quand même la raison ne nous démontreroit pas la nécessité du droit naturel, l'intérêt général devroit encore le supposer; & il faudroit que le genre humain élevât des autels au premier philosophe qui mit devant ses yeux un bandeau qui fait sa félicité.

La nécessité du droit naturel pour l'homme dérive particulièrement du besoin perpétuel qu'il a de la société; & il ne faut pas une philosophie bien profonde pour démontrer ce principe, ou pour le concevoir.

Il n'en est pas de la génération humaine, comme de la métamorphose des pierres de Deucalion; le corps de l'homme ne naît point avec tout son accroissement, & son esprit n'a pas d'abord toutes ses connoissances: son premier sentiment est celui du besoin, & sa première sensation est celle de la douleur. Ainsi tout l'enchaîne à sa naissance, & il est perdu s'il se suffit à lui-même, à l'exemple de la Divinité.



L'âge viril ne le soustrait point à la servitude des êtres ; les passions prennent la place des douleurs ; le sang dans son effervescence échauffe l'imagination ; les desirs font soupirer après la jouissance , & la jouissance multiplie les desirs : l'homme alors rechercheroit la société , quand même cette recherche seroit le plus grand des attentats.

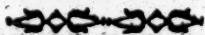
PRINCIPES.

L'homme est encore moins en état de se suffire à lui-même quand la vieillesse vient émousser l'activité de ses organes ; il a recours aux sens des autres pour suppléer à la faiblesse des siens : il ne vit plus pour lui-même , mais il se voit encore avec plaisir renaître dans sa postérité ; tout est mort chez lui , & l'amour de la société y vit encore.

En un mot , l'amour de la société semble aussi essentiel à l'homme que l'intelligence ; mais l'union qui est la suite de cet amour doit être réglée par certaines loix primitives : ces loix sont le code de la nature.

Il est beau que dans le système moral de

**PARTIE L** l'univers, le bonheur de l'homme soit attaché à la bienveillance universelle ; c'est ainsi que dans son système physique , le globe que nous habitons cesseroit d'exister , si dans l'ellipse immense qu'il décrit autour du soleil , il cessoit de graviter sur la plus petite des planetes.



## ARTICLE II.

## DE L'EXISTENCE DU DROIT NATUREL.

QUI est-ce qui a appris aux Romains à PRINCIPES  
s'abstenir du parricide pendant six cents  
ans (\*) ? Seroit-ce la loi positive ? Mais elle ne  
supposoit pas même la possibilité d'un tel crime.

Pourquoi ne vit-on pas dans l'isle de Chio  
un seul adultere pendant sept siecles (\*\*) ? Puis-  
que les femmes y avoient toutes la beauté  
d'Hélène, pourquoi aucune n'en eut-elle l'in-  
tempérance ? Attribuera-t-on cette retenue aux  
préceptes des législateurs ? Mais si le droit  
naturel n'existe pas, les législateurs ne sont à  
mes yeux que les tyrans du genre humain, &  
leurs loix des attentats contre ma liberté.

Il faut conclure qu'antérieurement à tout

---

(\*) Voy. Plutarque, premier vol. de l'édit. in-fol.  
de ses œuvres, *vie de Romulus*.

(\*\*) Voyez le même auteur, tome II, *Traité de la  
vertu des femmes*. Ce philosophe ajoute que ces insulaires  
ont le plus beau sang de la Grece.



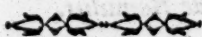
## PARTIE I.

syftême humain, il eft des chofes dont l'effence eft de devoir être faites, comme il en eft d'autres dont l'effence eft de devoir être crues.

Ce principe eft fi vrai, que tous les légiflateurs qui n'ont pas eu un grand intérêt à être absurdes & barbares, ont toujours respecté la morale. Lisez le Yking de Congfufée, les vers dorés de Pythagore, le Védam de Zoroastre, l'Evangile de Jéfus-Christ, vous y verrez la quinteffence des vérités que Platon, Sénèque & Burlamaqui ont enseignées au genre humain (\*). Ces vérités naturelles ne font point le fruit d'une lente & pénible réflexion; elles forment une chaîne immense, mais dont le premier anneau eft dans notre cœur.

---

(\*) Mahomet même, le plus farouche des légiflateurs, a rarement altéré la morale. Voyez fes 48 aphorismes, dans Hottinger, *hiflor. oriental.* page 247.



## ARTICLE III.

PARADOXES ERRONNÉS DE QUELQUES  
PHILOSOPHES SUR L'EXISTENCE DU  
DROIT NATUREL.

**L**E tonnerre des dieux ne fut qu'une chimere : (\*) PRINCIPES.  
La terre a mon encens, non l'olympé & les dieux ;  
Nourrice des humains, elle est aussi leur mere ;  
Et son sein producteur s'ouvre toujours pour eux.

(\*) Voyez le poëme de Lucrèce, *de natura rerum*,  
lib. V. Voici les principaux vers que j'ai imités ; car des  
vers ne doivent pas se traduire.

Liquitur ut meritò maternum nomen adepta  
Terra sit ; è terra quoniam sunt cuncta creata . . .  
Terra cibum pueris , vestem vapor , herba cubile  
Præbebat , multâ & molli lanugine abundans . . .  
Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta ,  
Terra tenet meritò ; quoniam genus ipsa creavit  
Humanum . . . . .  
Multaque per cœlum solis volventia lustra  
Volgivago vitam tractabant more ferarum ;  
Nec commune bonum poterant spectare ; nec ullis  
Moribus inter se scibant , nec legibus uti ,  
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna ; ferebat  
Sponte suâ sibi quisque valere & vivere doctus . . .  
Indè magistratum partim docuere creare ,

**PARTIE I.** Ses premiers citoyens , pourvus par la nature ,  
N'eurent pour vêtemens que les feux du soleil ;  
Et le tendre duvet d'un gazon fans culture  
Leur servoit à goûter les pavots du sommeil.



Semblables à la brute , ils vivoient avec elle ;  
Un bois & des rochers bornoient leur horizon ;  
Ils erroient fans tracer une route nouvelle ;  
Ils suivoient leur instinct , & jamais leur raison.



A leurs heureux penchans soumis sans être esclaves ,  
Sur l'ourse & la panthere ils régnoient dans les bois ;  
On ne les voyoit point , l'esprit chargé d'entravës ,  
Baïsser un front soumis sous le glaive des loix.



Intérêt , seul mobile & bienfaïcteur du monde ,  
Toi qu'on honore encor sous le nom de Plutus ,

---

Juraque constituere , ut vellent legibus uti ;  
Nam genus humanum defessum vi colere avum  
Ex inimicitiis languebat. . . . .  
Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes  
Pervulgârit , & ararum compleverit urbes. . . .  
Undè etiam nunc est mortalibus insitus horror ,  
Qui delubra deum nova toto suscitât orbi. . . .


On reconnoît fort peu dans ces vers le poëte , &  
encore moins le philosophe.





Tu gouvernois alors dans une paix profonde ,  
Tu créois à ton gré le crime & les vertus.

---

PRINCIPES.

  
La science orgueilleuse & l'affreux fanatisme  
Ont , depuis , sur nos yeux étendu leur bandeau ;  
Et la philosophie , en proie à l'ostracisme ,  
Dans la nuit de l'erreur porte en vain son flambeau.

  
On a vu l'équité , que la fraude environne ,  
Sous un sceptre d'airain gouverner les mortels ;  
Le besoin au plus fort conférer la couronne ,  
Et la terreur aux dieux ériger des autels.

  
Tout ce système d'athéisme est fondé , soit  
sur un état de nature qui n'a jamais existé , soit  
sur une profonde ignorance des loix de la physique & de l'histoire des premières sociétés :  
Lucrece , comme tous les sophistes à grande  
imagination , mit d'abord en principes celles  
de ses opinions qui ont le plus besoin d'être  
prouvées ; ensuite , s'il est conséquent , il persuade  
aux sectaires qu'il est vrai : telle est la  
logique du philosophisme.

On pourra regarder cet ouvrage entier

**PARTIE I.**

comme la réfutation complete du système de Lucrece : quant à son erreur particuliere sur le droit naturel, comme elle n'offre rien de neuf, son examen sera lié avec celui des sophismes que je vais combattre.

Lyfandre foutenoit qu'il n'y avoit point de droit naturel ; que la vérité ne valoit pas mieux que le mensonge, & qu'il falloit amuser les hommes par des sermens, comme on amuse les enfans avec des osselets (\*). Cette opinion convenoit parfaitement à un homme qui avoit voulu ravir la liberté à sa patrie, & qui avoit tenté de corrompre les oracles de Delos & d'Ammon (\*\*). Cette ame de boue avoit commencé par violer les loix naturelles ; ensuite elle supposa qu'il n'y en avoit point : telle est la marche de l'esprit humain quand il s'approche du dernier période de la dégradation. C'est Salmonée qui détruit le temple de Jupiter, & ensuite en nie l'existence.

---

(\*) Voyez Plutarque , tome II , *apophtegmes des Lacédémoniens*.

(\*\*) *Vid. Xénophon , lib. III.*

Ce Lyfandre, par une contradiction digne PRINCIPES.  
de lui, admettoit cependant des loix positives.  
Il est fingulier qu'il voulût foumettre les hommes  
au glaive des loix, tandis qu'il leur apprenoit  
à braver la foudre.

Hobbes insulte à l'homme & à la Divinité,  
quand il compare la droite raison aux triomphes  
du jeu de cartes, qui doivent leur prééminence  
en partie au hafard, en partie aux caprices des  
joueurs (\*). Il s'ensuit de ce principe absurde,  
qu'afin d'être heureux je fuis obligé d'étudier  
les caprices de tous les individus qui couvrent  
la terre, & que la même maniere d'employer  
mon poignard fera de moi un philosophe à  
Londres, & un parricide à Pétersbourg.

Carnéade, avant ce philosophe avoit sou-  
tenu que le juste & l'injuste n'existoient pas,  
avant les loix positives; & Locke, le sage  
Locke (\*\*), n'a pas craint d'appuyer ce para-  
doxe de son autorité respectable: c'est comme

---

(\*) Voyez l'édition latine de son *Léviathan*, cap. V.

(\*\*) Voyez l'*Essai sur l'entendement humain*, tome I.



---

**PARTIE I.**

si l'on disoit qu'avant que la physique eût découvert les propriétés de la matiere, Jupiter ne gravitoit pas vers le soleil.

Il n'y a pas de justice antérieure aux loix, ajoutoit Carnéade, ou s'il y en a une, ce n'est qu'une souveraine extravagance, puisqu'elle nous engage à procurer le bien d'autrui, au préjudice de nos propres intérêts (\*). Carnéade n'eut jamais des idées philosophiques sur les vrais avantages de l'homme en société : il en est du bonheur comme de la lumière, dont les rayons ne subsistent qu'en se partageant.

Je ne me sacrifie point à la société, quand j'en remplis les devoirs, parce que la vie n'est qu'un commerce perpétuel de services; ma bienfaisance m'assure le secours de toutes les ames honnêtes, & force les hommes indifférens à m'imiter.

Si je voulois épurer ce vil amour de l'intérêt,

---

(\*) Voyez les argumens de ce philosophe, qui nous ont été conservés par Lactance, *Traité des institutions*, liv. V, chap. XVI.

qui n'a de force que dans une ame froide & ~~cadavéreuse~~ <sup>PRINCIPES</sup> cadavéreuse, je dirois: ne portai-je pas au fond de mon cœur le prix de ma vertu? Ne suis-je pas heureux du bonheur que je procure? Et quand même ma bienfaisance ne feroit pas toujours éclairée, la reconnoissance d'un seul ami ne me dédommage-t-elle pas de l'oubli de mille ingrats?

Si ce n'étoit pas profaner les noms sacrés de Caton & de Marc-Aurele, en empruntant leur langage sublime pour réfuter Carnéade, j'ajouterois: qu'ai-je besoin du vain suffrage des hommes, pour m'engager à être homme? Dieu & moi; voilà l'unique tribunal où j'appelle. Quand je meurs pour sauver un pere, je ne fais aucun sacrifice; la mort n'est qu'un instant, mais ma gloire reste avec ma vertu; & quand même, par un renversement des loix de la nature, mon nom ne survivroit point à ma cendre, je déchirerois encore mon sein pour sauver mes concitoyens; cet instant de destruction où je me vois le bienfaiteur d'un peuple, cet instant, dis-je, d'existence, me dédommage du néant de l'éternité.

## ARTICLE IV.

*DE LA SANCTION DU DROIT NATUREL.*

---

**PARTIE I.**

**L**ÈS premiers Indiens n'écrivirent point leurs loix ; ils disoient que si elles étoient dans les livres , il n'y auroit bientôt que les favans qui pourroient les lire. (\*) Ce raisonnement est juste , si les peuples du Gange n'ont eu en vue que les loix naturelles , qui semblent gravées en caracteres ineffaçables dans les cœurs de tous les hommes , & dont les scélérats attestent l'existence par les efforts mêmes qu'ils font pour les détruire. Il feroit absurde d'exiger , pour la loi naturelle , la promulgation qui donne la validité aux loix positives des législateurs ; la loi naturelle est indépendante du consentement formel de ceux qui doivent l'observer ; elle oblige tous les hommes , parce qu'ils sont hommes , & dès qu'ils sont hommes.

---

(\*) Voyez *Recueil d'observations sur les mœurs des peuples d'Asie* , &c. tome I , chap. VI.



Demandez à un Indien, à un Péruvien ou à ~~un Siamois~~ un Siamois, s'il est permis de calomnier, de PRINCIPES. mentir ou d'assaffiner ; ils ne s'aviseront pas d'examiner si Brama, Manco-Capac & Sammonocodom défendent de tels crimes ; mais l'indignation se peindra dans leurs regards : voilà le cri de la nature & leur réponse.

Où en serois-je, si, pour exécuter les loix naturelles, j'avois besoin du suffrage exprès de l'univers (\*) ? Connoît-on les nations qui

---

(\*) Le consentement de l'univers n'est pas le fondement de la loi naturelle ; mais il en est une preuve éclatante : il est beau de voir tous les peuples rendre hommage à la même vérité, & le genre humain, par rapport à ces principes primitifs, ne former qu'une seule famille.

Je n'ignore point que quelques auteurs se sont élevés contre l'existence de ce consentement universel, & qu'ils s'appuient de l'autorité de quelques voyageurs dont les noms sont aussi peu connus que leurs ouvrages. Observons en peu de mots que la plupart des écrivains dont on cite le témoignage sont sujets à juger de tout par leur génie, dont la sphere est fort peu étendue ; à décider des mœurs des peuples par les coutumes de quelques particuliers ; à juger d'une loi par l'action même de son infraacteur. Tous les voyageurs ne sont pas des Kaempfer, des Anson & des la Condamine.

**PARTIE I.**

errent dans les fables brûlans de l'Afrique ? celles qui habitent les neiges éternelles du pôle, ou les habitans des terres australes ? Connoît-on même les peuples avec qui l'on vit ? Mais, dira-t-on, le consentement des nations policées nous suffit. Fort bien : mais quel est le peuple qui se reconnoîttra barbare, ou que la différence des usages autorisera à nous faire regarder comme tel ? Les Grecs étoient bien présomptueux de se regarder comme le seul peuple civilisé de la terre, tandis que Salomon régnoit en Palestine, que Numa polioit les Romains, & que la Chine recevoit la législation de Confucée. Le Caraïbe prétend que ses usages sont parfaits & que les nôtres sont absurdes ; & les Chinois ont soutenu long-tems que les Européens n'avoient qu'un œil, & que le reste de l'univers étoit ayeugle. (\*)

---

(\*) La géographie des Chinois n'étoit qu'une satire perpétuelle. Ils nommoient un royaume le pays des nains ; il étoit composé, disoient leurs lettrés, d'hommes de si petite taille, que, dans la crainte d'être enlevés par les aigles & les éperviers, ils étoient obligés de se lier

Sophocle, si célèbre parmi nous, & cependant si peu connu, a dit dans une de ses tragédies (\*), en parlant de la loi naturelle :

PRINCIPES.

Sans doute, cette loi divine,

Connue avant les souverains,

Ne peut devoir son origine

A la volonté des humains :

Toujours pure & toujours auguste,

Elle habite le cœur du juste

Et le cœur le plus avili :

Fille du ciel, dans tous les âges

Elle triomphe des outrages

Du despotisme & de l'oubli.

Ce grand homme, qui a si bien peint la

---

plusieurs ensemble. Ils appelloient une autre région l'empire des femmes ; ils se figuroient qu'elles y concevoient en regardant leur image dans un puits, & qu'elles ne mettoient au monde que des filles. Un autre peuple étoit composé d'hommes à corps humains & à têtes de chien. Ils appelloient les Tartares les Coréens, les Japonois & les Tonquinois, les quatre nations barbares. Voyez le P. du Halde & les auteurs cités dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, édit. in-12, vol. XXII, description de la Chine.

(\*) Voyez sa tragédie d'*Œdipe tyran*. On s'apercevra assez que ses vers sublimes ne sont point une auto-rité de poète.

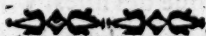


**PARTIE I.** nature dans ses tragédies immortelles, ne consultoit que son cœur pour la définir : il sentoit que des loix qui obligent tous les hommes, iroient contre l'intention du Législateur suprême, s'il falloit être philosophe, pour les connoître ou pour les expliquer.

Au reste, s'il faut une sanction à toute loi, il en est une à la loi naturelle.

J'ai des rapports avec les êtres qui m'environnent : si je les change suivant mon caprice, j'en suis puni par mes remords.

Ces remords font un supplice ; & le supplice des infracteurs d'une loi en établit la sanction.



## ARTICLE V.

## DE L'ESSENCE DES LOIX NATURELLES.

**S**PINOSA renfermoit le droit naturel dans l'exercice des facultés purement animales (\*); mais le code qui résulte de cette définition, convient moins à la race humaine qu'à celle des quadrupèdes.

---

PRINCIPES.

Hobbes, qui a jugé de l'homme par ce qu'il est quelquefois, & non par ce qu'il doit être, fait, du soin de se conserver & du desir de subjuguier ses voisins, le fondement des loix naturelles. (\*\*)

---

(\*) Voyez l'ouvrage qui a pour titre, *Tractatus theologo-politicus*, ouvrage qui, à tant d'égards, a mérité le mépris des gens de lettres, & les anathèmes des gens de bien.

(\*\*) Voyez le traité *de cive*, cap. I. Ce principe suit nécessairement du système de ce philosophe sur l'homme. « Dans l'état naturel, dit-il, chacun a droit » sur tout; & la nature nous permet d'avoir tout, & de » tout faire. » Voici le texte : *Natura dedit unicuique jus in omnia . . . sequitur omnia habere & facere in statu naturæ omnibus licere. . . . De cive, cap. I.* Voilà l'apo-

---

**PARTIE I.**

Cette opinion arme les humains les uns contre les autres, jusqu'à leur entière destruction ; & le nouveau législateur , pour maintenir le monde , auroit dû assigner à chaque individu une planète pour la gouverner sans sujets & sans contradicteurs.

Hobbes , en établissant la discorde pour principe du droit naturel , met la nature ou la Divinité en contradiction avec elle-même ; car d'un côté elle met les armes à la main des hommes , & de l'autre elle défend la guerre entre eux.

Quelques anciens qui pensoient comme le philosophe de Mamelbury , en ont tiré d'étranges conséquences. Brennus , marchant au Capitole , disoit aux Romains : « Vous ne » faites rien d'étrange ni d'injuste en subjuguant » vos voisins , & en vous emparant de leurs » terres ; vous agissez suivant la plus ancienne » de toutes les loix ; c'est-à-dire , suivant celle » qui donne au plus fort les biens du plus foi-

---

logie des despotes. Heureusement que ces tyrans de l'espèce humaine ne lisent pas les livres des philosophes.



» ble ; loi qui embrasse tous les êtres , depuis  
» la brute jusqu'à la Divinité. » (\*)

PRINCIPES.

Quel ravage n'auroient pas fait dans l'univers un Gengis - Kan , un Scah - Nadir , un Charles XII, s'ils avoient été conquérans par principe de philosophie , & destructeurs par amour de la nature ?

Comme il ne s'agit point dans cet ouvrage de citer des philosophes , mais de l'être soi-même , on ne s'amusera point à réfuter tous les écrivains qui ont mal jugé de la nature , ou qui l'ont mal définie. (\*\*)

---

(\*) Voyez Plutarque , édition de Vascosan , tome I , *vie de Camille*.

(\*\*) Puffendorff , Cumberland & Wolff , semblent avoir réfléchi péniblement dans leur cabinet , pour rendre obscur ce qui est écrit dans le cœur de tous les hommes.

Voici la définition de Puffendorff : « La loi fondamentale du droit naturel est que chacun doit être » porté à former & à entretenir , autant qu'il est possible , une société paisible avec tous les autres , conformément à la constitution & au but de tout le genre humain , sans exception. » Voyez *Traité du droit de la nature & des gens* , tome I , liv. II , chap. III.

Voici celle de Cumberland : « Il y a une proposition

**PARTIE I.** Les loix naturelles sont ces principes éternels & primitifs, qui dérivent de la constitution de l'être & qui le conservent.

Dans un sens plus particulier à l'homme, les loix naturelles sont ces rapports de bienveillance qui réunissent l'homme à Dieu, & l'homme à l'homme.

Ce droit naturel, tel que je l'ai défini, est antérieur à toutes les institutions humaines : les

---

» unique à laquelle on peut réduire toutes les loix naturelles . . le soin d'avancer, autant qu'il est en nous, » le bien commun de tout le système des agens raisonnables, sert à procurer, autant qu'il dépend de nous, le bien de chacune de ses parties, dans lequel est renfermée notre propre félicité, puisque chacun de nous est une de ses parties. » Voyez *Traité philosophique des loix naturelles*, par Richard Cumberland, évêque de Péterborough, trad. de Barbeyrac, discours préliminaire.

Voici la traduction de celle de Wolff : « Le droit naturel est celui qui dérive d'une obligation naturelle ; de sorte que cette obligation étant posée, il faut que ce droit existe : or la nature ou l'essence de l'homme emporte certaines obligations ; elle établit donc certains droits. » Wolff, *jus naturæ*, tome I.

On peut juger de la clarté des définitions des politiques subalternes, par celles des maîtres de l'art.

législateurs mêmes n'ont pu faire leurs codes ,             
que pour l'affermir ou pour le combattre. PRINCIPES.

Et quand je dis que le droit naturel est antérieur aux loix écrites , je ne prétends pas , comme tous les jurisconsultes qui m'ont précédé , qu'il est antérieur aux êtres mêmes qui l'observent : je ne conçois pas des règles pour le bonheur des intelligences , avant qu'il y ait des intelligences : la loi qui défend le larcin ne subsistoit pas avant qu'il y eût des propriétés ; il n'y avoit point de peines décernées contre les homicides , avant qu'il y eût des hommes : toutes ces absurdités platoniques & théologiques ne doivent point entrer dans la composition d'un ouvrage , destiné à la recherche de la vérité & à la morale de la nature.

~~— — — — —~~



## A R T I C L E VI.

*PREUVES DES LOIX NATURELLES, PAR  
LEUR INFRACTION.*

---

**PARTIE I.**

**B**AYLE, Locke, & d'autres sceptiques ont dit : quelques peuples ont violé la loi naturelle ; donc il n'y a point de loi naturelle. Je consens d'accorder le principe de ces philosophes ; mais je ferai plus conséquent qu'eux ; je dirai : quelques peuples ont abusé de la loi naturelle , donc il y a une loi naturelle.

Ce n'est point honorer la vérité que de calomnier la mémoire de ceux qui l'ont méconnue : ainsi je remarquerai que peu de philosophes ont mieux observé la loi naturelle que ce Locke & ce Bayle qui en ont contesté l'existence : le délire de leurs écrits ne passa point jusqu'à leurs mœurs ; & tandis que leur plume coupable brûloit d'arracher au genre humain le plus beau frein qui l'attache à la vertu, leurs cœurs plus sinceres, déposoient contre leurs

blasphêmes, & les contradicteurs de la nature  
marchoient à la lueur de son flambeau.

PRINCIPES.

Ce n'est point ici le lieu de parler de l'hommage que les hommes ont rendu à Dieu, même en instituant des cultes qui l'outragent : cet examen trouvera sa place dans l'histoire du théisme ; ne nous occupons en ce moment que du grand principe de bienveillance qui lie l'homme à l'homme.

Tous les peuples ont senti qu'on ne sauroit avoir la paix avec soi-même si on est en guerre avec les hommes ; mais quelques législateurs ont pris, pour affermir ce principe de bienveillance, des moyens qui le détruisent ; ils ont rendu par leurs crimes mêmes un hommage solennel à la nature.

Je vais citer quelques voyageurs & des historiens, qui ont peut-être encore moins d'autorité ; mais je ne me rends point garant de la vérité des faits qu'ils exposent ; comme critique, je les révoque en doute ; comme philosophe, je les suppose, & je les fais servir au triomphe des loix naturelles.

---

---

**PARTIE I.**

Le desir de prévenir les dissensions des familles qui sont liées avec les troubles politiques des états , a pu engager les législateurs des Agathyrses (\*), des Massagètes (\*\*) & des habitans des isles Canaries (†) , à tolérer l'infame coutume de se servir des femmes en commun. Une conséquence mal tirée du principe de la bienveillance universelle , a fait anéantir à ces peuples le plus beau nœud que la nature ait formé entre deux individus ; le seul qui serve à-la-fois à la conservation du genre humain , à sa tranquillité & à ses plaisirs.

Le citoyen voit dans la multiplication de la race humaine la grandeur & la force de la patrie ; le politique y voit la culture de ces immenses déserts , qui pourroient avoir d'autres habitans que les bêtes féroces : le philosophe y voit la prodigieuse variété des ouvrages de la

---

(\*) *Vid. Pomponius Mela , lib. III.*

(\*\*) *Hérodote , à la fin du liv. I.*

(†) *Voyage de Perse & des Indes orientales , de Herbert , traduction françoise.*



nature; & tous ces motifs réunis ont pu engager PRINCIPES.  
 Lycurgue à permettre à ses Spartiates de prêter  
 leurs femmes à leurs concitoyens, quand la  
 vieillesse ou les blessures les avoient rayés du  
 nombre des hommes (\*). Cette aveugle bien-  
 veillance a effacé l'adultère du nombre des  
 crimes, dans les isles Moluques (\*\*). Elle a  
 même pu dicter aux Parthes & aux Arméniens  
 la loi féroce qui accordoit une entière impu-  
 nité à celui qui tuoit son fils, sa fille ou son  
 frère, encore à marier; quoique dans l'âge  
 nubile. (†)

Quand les petits souverains du royaume de  
 Juida sur la côte des esclaves, ont ordonné que  
 les deux sexes restassent nus jusqu'au moment  
 du mariage, sous le prétexte d'assurer la paix  
 parmi leurs sujets, en ôtant le voile qui cou-

---

(\*) *Vid. Plutarch. vit. Lycurgi.* Les rois seuls  
 n'étoient point soumis à cette loi.

(\*\*) *Argensola, histoire des Moluques, tome I.* L'o-  
 pinion de ces insulaires est que la propagation du genre  
 humain doit être le premier objet de la politique.

(†) Voyez les auteurs cités par Puffendorff, *droit de  
 la nature & des gens, tome I, liv. II.*

**PARTIE I.**

vroit leurs imperfections (\*), ils ont violé les mœurs pour établir la bienveillance.

A Lacédémone, à Rome & à Pékin, on faisoit périr les enfans mal constitutionnés (\*\*). Les Moxes enterrent leurs fils quand leur mere vient à mourir (†). Les Hottentots, qui ne demandent aux personnes qu'ils épousent, d'autre dot que la beauté, les Hottentots, dis-je, de deux filles qui naissent en même tems, égorgent sans scrupule la plus laide (††): enfin, dans l'isle de Madagascar, l'usage est établi de distinguer les jours heureux ou malheureux, & d'égorger tous les enfans qui naissent dans ces derniers (§). Tous ces usages, s'ils existent, sont des preuves barbares de l'amour des peres pour leurs enfans: ces hommes féroces

---

(\*) *Hist. génér. des voyages*, tome XIV, liv. X.

(\*\*) Plutarque, *vie de Lycurgue*, les satyres d'Horace, & les lettres du P. du Halde.

(†) *Recueil d'observations sur les mœurs des peuples d'Asie*, &c. vol. IV, chap. I.

(††) *Histoire générale des voyages*, tome XVIII, mœurs des Hottentots.

(§) *Ibid.* tome XXXII.

ont calculé pour ces malheureuses victimes les biens & les maux de leur vie, & ils ont conclu qu'il valoit mieux pour elles ne pas exister, que d'exister dans l'indigence ou dans l'opprobre. PRINCIPES.

Le même raisonnement a pu accélérer la mort des vieillards dans certains climats. Chez les Bactriens (\*), & les Hyrcaniens (\*\*), ces malheureux étoient exposés à la voracité de quelques chiens qu'on élevoit pour les déchirer.

Les Herules (†) que la vieillesse ou quelques maladies avoient rendu infirmes, s'étrangloient eux-mêmes.

Parmi les habitans de Taprobane, il y avoit une loi portant qu'on ne devoit vivre qu'un certain nombre d'années, après quoi il falloit aller gaiement se coucher sur une herbe venimeuse qui tuoit sans douleur. (††)

Dans l'isle de Céos, une loi pareille ordonnoit aux citoyens qui avoient passé soixante ans, de

---

(\*) Plutarch. *de fortunâ Alexandri*.

(\*\*) Ensebe, *préparation évangélique*, liv. I, ch. IV.

(†) Procope, *histoire des Goths*, liv. II, chap. XIV.

(††) Diod. Sic. lib. II, cap. V.



**PARTIE I.**

s'empoisonner avec de l'aconit, afin que les autres eussent de quoi vivre. (\*)

Les législateurs de tous les pays que je viens de citer, ont cru qu'on ne devoit plus être, quand on cessoit d'être utile à la société.

Enfin, il n'est peut-être pas incroyable que les habitans d'Angola, anthropophages, mangent jusqu'à leurs propres amis, en leur disant, qu'ils ne sauroient mieux exprimer leur amitié pour eux, qu'en unissant leurs corps d'une manière inséparable (\*\*): on peut appeller cette action un héroïsme horrible d'amitié.

Quand je vois que d'un côté l'amitié engage Pylade à se laisser immoler pour sauver la vie à Oreste, & que d'un autre côté la même amitié porte un Africain à devenir le tombeau vivant de ce qu'il a de plus cher, j'admire la raison humaine & je la plains.

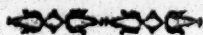
Si je voulois encore fatiguer ma plume du

---

(\*) Strabon, *geograph.* lib. X.

(\*\*) *Voyages de Perse & des Indes orientales*, par Herbert, traduction françoise.

récit des horribles coutumes qu'a produites en             
 tout tems l'imagination dépravée des hommes, **PRINCIPES,**  
 Epicure , peut-être , en concluroit que nous  
 n'avons aucune notion du juste & de l'injuste ;  
 & moi , j'en conclus que le droit naturel existe ,  
 malgré ses infracteurs , & par la raison même  
 qu'il trouve des infracteurs.



## CHAPITRE VI.

*APPLICATION DU DROIT NATUREL AUX  
PRINCIPES DE LA MORALE.*

---

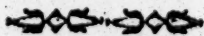
**PARTIE I.**

**L**A morale vue en grand , consiste à ne pas résister à la pente qui nous entraîne au bonheur.

Pour en étudier les principes , il suffit donc que j'étudie le cœur de l'homme.

Si je voulois devenir absurde , je me contenterois d'étudier les livres des moralistes , de les copier ou de les contredire.

Si je voulois être à-la-fois absurde & dangereux , je me dirois inspiré , & je ferois parler la nymphe de Numa , l'ange de Mahomet , ou la biche de Sertorius.





---

---

ARTICLE PREMIER.

## DE L'HOMME SEUL.

L'AMOUR de foi , principe du monde moral , a ses regles , comme la gravitation , PRINCIPES. principe du monde physique , a ses loix.

Le premier précepte de l'homme isolé est de maintenir ses organes dans leur énergie & dans leur intégrité.

Il doit diriger son entendement à la vérité , & sa volonté à la vertu.

Il est nécessaire qu'il borne ses besoins pour multiplier ses jouissances.

Le plaisir que lui indique la nature doit tendre à prolonger son existence , & non à la détruire.

La paix de l'ame doit être le premier des biens auxquels il doit aspirer : car l'homme de la nature , fût-il plus heureusement organisé qu'Alcide , plus sain que Nestor , plus puissant que Charlemagne , ne fera jamais heureux avec des remords.

## ARTICLE II.

*DE L'HOMME AVEC DIEU.*

---

**PARTIE I.**

**D**IEU m'est nécessaire pour me consoler du mal physique qui m'assiège, & de l'injustice des hommes pervers qui me punissent de ne pas leur ressembler.

Je lie société avec Dieu par l'intermede de la religion.

La religion doit être le culte simple & sublime d'un cœur que la contagion de l'exemple n'a pas encore dépravé.

Ses préceptes doivent être gravés, non sur des tables d'airain, mais dans le cœur de l'être intelligent qui doit les observer.

Ses prêtres doivent être tous les gens de bien.

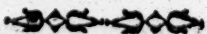
Il faut que tous les hommes sachent ses loix sans les apprendre, grec ou barbare, negre ou blanc, géant ou pygmée, tyran ou esclave.

Tous ces caracteres conviennent au théisme, & ne conviennent qu'à lui seul.

Des législateurs, pour enchaîner encore plus PRINCIPES.  
les hommes au pacte social, ont imaginé d'ajouter au théisme, des dogmes qui, comme la loi positive, ont besoin de promulgation : & voilà l'origine des cultes qui divisent ce globe, & qui le diviseront tant qu'il ne sera pas gouverné par des philosophes.

Ces cultes nouveaux, faits originairement pour étayer le mur de la religion, semblent un lierre malfaisant qui ne s'est infiné dans son sein que pour amener sa destruction.

On peut apprécier ces cultes par l'intervalle qui les sépare du théisme, ou de la religion de la nature.





## ARTICLE III.

*PRÉLIMINAIRES DE L'ARTICLE SUIVANT.*

---

**PARTIE I.**

**I**L seroit difficile d'entendre les principes sur les rapports de l'homme avec l'homme, sans quelques notions préliminaires sur l'origine du gouvernement.

L'homme primitif, borné au soin de vivre & de se propager, a eu une existence animale plutôt qu'une existence intellectuelle : ce sont les besoins qui secouent notre entendement; eux seuls nous apprennent l'usage de nos organes, nous en créent de nouveaux, & doublent par-là les forces de notre intelligence.

En général, il n'y a que l'homme des grandes sociétés qui ait du génie; l'homme isolé ne lie point ses idées, ne saisit point dans les objets qu'il apperçoit les rapports les plus éloignés pour en faire un nouvel ensemble; il n'éprouve ni l'ennui qui donne du ressort à l'ame, ni les passions fortes qui impriment sur ce qu'il fait le sceau de l'immortalité.

A mesure que le peuple primitif se multiplia , il sentit la nécessité d'avoir une volonté générale , qui rectifiât à chaque instant la volonté des individus ; alors naquit le gouvernement. Un homme se trouva chargé d'interpréter la volonté générale , & cet homme fut un roi. PRINCIPES.

Le sentiment du besoin d'être gouverné , annonce une révolution dans les idées ; ainsi à cette époque l'esprit humain fit un pas.

Mais dans ce premier âge , où les loix ne pouvoient être l'ouvrage d'une raison mûrie par l'expérience , où le fol de la politique ne sembloit qu'un fol chancelant , qui menaçoit d'engloutir à-la-fois le peuple crédule qui y marchoit sans défiance , & le législateur inhabile qui cherchoit à l'affermir , il ne faut pas s'attendre que l'entendement humain fit de grands efforts pour se tirer de son inertie. Il fallut bien des secouffes dans le gouvernement pour tendre ce ressort caché ; enfin du sein des orages politiques naquit un système social , &

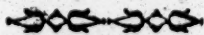
**PARTIE I.** la raison fit un second pas vers la lumière ; Si dans la suite l'esprit de l'homme se perfectionna , il le dut à la naissance de la propriété ; tant que le peuple primitif circonscrit dans l'enceinte de ses montagnes s'étoit contenté pour sa nourriture des fruits que la terre neuve encore lui fournissoit en abondance , ne connoissant pas l'aiguillon du besoin , il étoit resté dans son inertie ; mais lorsqu'il se vit forcé par sa population , à cultiver cette terre qui ne répondoit plus à son attente , chaque individu put dire : ce champ , qui porte l'empreinte de mon travail , est à moi. Dès-lors la propriété vint avec l'industrie & les arts , & le monde social roula sur un axe nouveau.

Je ne marche qu'en tremblant dans le dédale obscur où je me suis engagé , parce que le fil de mes principes me conduit sans cesse à des résultats qui contredisent les systèmes des philosophes ; mais il me semble que l'homme primitif fut de bonne heure un être social. Comme l'Océan battoit de ses flots l'enceinte de sa



demeure, il fut bientôt obligé de faire le partage de cette terre végétative dont dépendoit sa subsistance; & par conséquent, d'admettre une propriété, un gouvernement & des loix. PRINCIPES.  
Les hommes se rapprochent nécessairement, quand, malgré leur population, ils n'habitent qu'une contrée resserrée par les eaux. C'est lorsque la terre libre s'offre d'elle-même à leur empire, qu'à force d'errer dans ses déserts immenses, ils peuvent perdre la trace de la civilisation, & devenir aussi sauvages que le lieu inculte qu'ils ont choisi pour leur demeure.

Ces principes ne sont pas ceux des Hobbes, des Helvétius & des Rousseau; mais ces hommes célèbres ont créé un état de nature d'après leur imagination. Moi, je n'ai écrit que d'après les faits; il étoit difficile de nous rencontrer.



## ARTICLE IV.

*DE L'HOMME AVEC L'HOMME.*

**PARTIE I.** **D**ÈS qu'on desire d'être en paix avec Dieu & soi-même, on doit desirer aussi de l'être avec les hommes.

L'homme, par la raison qu'il ne peut se suffire à lui-même, est un être social; mais il ne protège la société de sa force individuelle, que pour être protégé par la force générale. Il y a un contrat tacite entre les peuples & chaque citoyen : c'est de la fidélité réciproque de chaque contractant, à observer ses engagements, que dérive le bonheur de l'univers.

Le bien particulier est toujours renfermé dans le bien général.

Ce bien général est le fondement de l'édifice social. -- Moi, qui dis, je veux vivre, j'ai autant de droit que celui qui dit, je veux mourir : qui donc fera le juge entre nous deux? -- On a répondu avant moi; ce ne peut être l'homme,

mais ce sera l'humanité : c'est à la volonté générale que l'individu doit s'adresser, pour savoir jusqu'où il doit être ami, fils ou citoyen. PRINCIPES.

De cette idée lumineuse dérivent tous les devoirs de la sociabilité.

Comme membre d'une société très-bornée, je maintiendrai dans ma famille l'harmonie qui conserve l'univers ; je me sacrifierai pour mon pere, & même pour mes enfans, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se sacrifier pour moi.

Comme membre d'une société plus étendue, je concourrai à la gloire de ma patrie & à sa félicité ; je vivrai pour la défendre ; je mourrai avec ma famille pour la sauver.

Enfin, comme citoyen de l'univers, j'embrasserai tous les hommes dans ma bienveillance ; & s'il étoit possible que leur intérêt fût essentiellement opposé à celui de mes concitoyens, j'immolerois, sans balancer, ma patrie, ma famille & moi-même à la félicité du genre humain.

Je ne prévien-drai point ce que j'ai à dire sur



**PARTIE I.**

la bienveillance universelle, dans la quatrième partie de cet ouvrage : cependant comme cette partie n'est point faite, je dois m'arrêter encore quelques instans sur les principes qui en sont la base : je dois faire desirer cette suite de la philosophie de la nature, ou du moins la faire pressentir.

De grands législateurs ont réduit en deux lignes le code des vertus sociales ; de savans juriconsultes en ont fait l'objet de leurs énormes compilations ; mais l'aride concision n'entre pas plus dans mon plan, que l'appareil fastueux de l'érudition. Voici une anecdote qu'on raconta à Maupertuis dans son célèbre voyage au pôle ; je la crois plus utile pour la postérité, que ses remarques astronomiques sur le monument de Windso, parce que l'homme veut être ému encore plus qu'éclairé, & que le spectacle de l'innocence aux prises avec l'adversité, est plus fait pour le corriger que les plus beaux calculs sur la précession des équinoxes.

**ARTICLE**

## ARTICLE V.

*L'ELEVE DE LA NATURE DANS LA MINE  
DE COPERBERIT.*

UN enfant de l'amour fut abandonné pres- PRINCIPLES.  
qu'à sa naissance dans les vastes forêts de la  
Dalécarlie ; la femelle d'un ours blanc , qui  
avoit perdu ses petits , le nourrit de son lait ,  
jusqu'à ce qu'il pût vivre de glands & de fruits  
sauvages ; mais cette bête féroce ne fut pas si  
heureuse que la louve de Romulus ; elle n'allaita  
ni un roi ni un conquérant , mais seulement un  
philosophe.

Un hafard favorable lui fit franchir , à l'âge  
de vingt ans , la barriere immense qui le sépa-  
roit de la société : voici l'histoire de ses pre-  
mieres pensées à la vue des hommes ; ses idées  
étoient philosophiques , mais comme son style  
ne l'étoit pas , on va l'interpréter.

« Tant que j'ai resté dans ma premiere  
» patrie , j'ai cru être le seul de mon espece ;

*Tome II.*

F

---

**PARTIE I.**

» car je ne ressemblois à aucun des êtres avec  
» qui je vivois dans les bois. Que mon plaisir  
» augmente avec ma surprise ! je revois d'au-  
» tres moi-même ; mon existence se multiplie,  
» & la nature me semble plus belle, depuis que  
» je ne suis plus le seul qui soit digne de l'ad-  
» mirer. Par quelle merveille ces êtres qui me  
» ressemblent font-ils naître en moi le plus vif  
» intérêt ? mes regards s'animent tout-à-coup ;  
» mon front se déride, mon cœur palpite ; je  
» sens que leur bonheur m'est cher, que je ne  
» puis être heureux qu'avec eux.... Mais quel  
» est ce nouvel objet que mes yeux n'avoient  
» pas encore fixé ? est-il d'une nature supé-  
» rieure à la mienne ? quelle fraîcheur dans son  
» teint ! quelle finesse dans sa taille ! quelle  
» douceur dans ses regards ! un mouvement  
» inconnu me fait tressaillir ; une flamme rapide  
» circule dans mes veines ; c'est de ce moment  
» que je sens tout le prix de mon existence....  
» Quel est donc cet être étonnant que mes  
» yeux parcourent avec tant de volupté ? je



» me sens plus fort que lui... Non, il est plus PRINCIPES.  
» fort que moi; car je n'aurai pas le pouvoir  
» de lui résister... Approchons, tombons à ses  
» genoux; si c'est un Dieu, il recevra mon  
» hommage; s'il est mon égal... il le recevra  
» encore. Que j'aurois de plaisir à vivre sous  
» sa loi, à vivre avec lui, à vivre pour lui ! »

Au premier mouvement du sauvage, la jeune Suédoise tressaillit, & se déroba par une fuite rapide aux empressements de ce nouvel adorateur; elle avoit eu cependant le tems de le contempler à son aise, & il ne lui avoit pas déplu; la taille du Dalécarlien étoit aussi svelte que la sienne; le plus léger duvet ombrageoit son menton & trahissoit son âge; la teinte même de férocité qu'elle voyoit dans ses traits les faisoit ressortir; elle sentoit que cet animal singulier pouvoit être apprivoisé, & je ne fais quel instinct lui faisoit desirer que nul autre qu'elle ne l'apprivoisât.

Les deux freres de cette Suédoise, aussi curieux qu'elle, mais moins timides, restèrent

**PARTIE I.**

pour éclaircir cette singulière aventure : cependant le jeune habitant des bois , persuadé qu'il avoit déplu à la belle étrangere , parut quelques momens plongé dans un stupide abattement ; mais la présence de cet objet charmant n'agitant plus ses sens , il revint à lui-même , & l'amant ne fut plus qu'un philosophe.

« Mon cœur , se disoit-il à lui-même , est  
 » pour moi un problème inexplicable ; je sens  
 » bien que je dois quelque chose à l'ourse qui  
 » m'a nourri de son lait ; mais ce sentiment a  
 » moins d'attraits & de force , que celui qui  
 » m'entraîne vers les êtres qui me ressemblent. --  
 » Que fais-je même , s'ils n'ont pas été mes  
 » bienfaiteurs , avant que j'aie pu me connoître ?  
 » la bête féroce qui m'a nourri ne m'a point  
 » donné la vie ; car ses inclinations sont trop  
 » contraires aux miennes ; j'ai toujours frémi  
 » quand je lui ai vu déchirer les entrailles pal-  
 » pitantes de ces rennes , qui appaisoient sa  
 » faim sans calmer sa voracité ; je n'ai jamais  
 » étanché ma soif en buvant le sang des ani-

» maux ; j'ai vécu cependant , & je me sens PRINCIPES.  
» en état de donner le mien pour plaire à  
» l'objet qui me captive & qui me fuit. -- Oui,  
» tout me ramene vers ces nouvelles moitiés  
» de moi-même : quoi ! ne peut-il pas se faire  
» que ces êtres qui me font si chers aient pris,  
» pour arriver dans ma forêt , le même che-  
» min que j'ai pris pour en sortir ? Si j'en crois  
» leurs traits ... si mon cœur ne me trompe  
» point... O nature ! réalise mes desirs ; fais  
» que je rencontre ici ceux de qui je tiens la  
» naissance ! Ils m'aimeront sans doute , puis-  
» qu'une ourse m'a aimé. »

Cependant les Suédois s'approchoient insensiblement , & se faisoient part mutuellement de leur surprise ; ils étoient aussi étonnés de voir rêver un sauvage , que celui-ci l'étoit de voir parler des hommes intelligens.

La sympathie si naturelle entre des hommes agit peu à peu ; on s'apperçut que le sauvage n'avoit de féroce que l'air & les fourrures grossières dont il étoit revêtu ; & les deux freres



**PARTIE I.** l'amenerent , moitié de gré , moitié de force , dans leur maison , pour examiner à loisir par quel mécanisme un singe pouvoit penser.

L'animal pensif ne tarda pas à se faire aux mœurs de ses nouveaux concitoyens ; il apprit à manger des fruits dont il avoit lui-même semé les germes ; son gosier se fit aux inflexions de la langue Scandinave ; il sentit que d'autres nœuds que la sympathie pouvoient l'attacher à ses pareils ; & déjà il s'applaudissoit de connoître l'instinct sublime de l'amitié , tandis que les Suédois ne s'applaudissoient encore que d'avoir apprivoisé un joli singe.

La belle Waldemar , sœur des hôtes généreux du Dalécarlien , ne vivoit point avec eux ; cependant son ame habitoit toujours avec le sauvage ; tous les jours elle venoit examiner la gradation de ses connoissances : elle croyoit s'enrichir des lumières qu'il acquéroit ; elle partageoit également l'humanité des maîtres & la reconnoissance de l'élève ; quelquefois leurs yeux se rencontroient , & alors ils ne voyoient

qu'eux deux, & toute la nature étoit oubliée :                       
quand Waldémar revenoit à elle-même, elle <sup>PRINCIPES:</sup>  
paroissoit fâchée qu'on l'eût fixée si long-tems;  
mais elle se fâchoit encore plus, quand le fau-  
vage ne la regardoit pas.

Tout ce que le Dalécarlien voyoit, tout ce qu'il entendoit, étoient autant de phénomènes pour lui : il ressembloit, à quelques égards, à un homme qui verroit la lumière au moment de sa création, & qui douterait de l'existence de tout ce qu'il voit, par la raison qu'il le voit pour la première fois. Un jour qu'il se promenoit dans un vallon écarté, pensant à ce qu'il avoit été pendant vingt ans, & à ce qu'il étoit alors, & regardant toute sa jeunesse comme un songe funeste, dont son bonheur étoit le réveil, il fut frappé tout d'un coup des cris d'un malheureux qu'on assassinoit, pour avoir ses dépouilles. -- Ces brigands furent arrêtés un an après, & se justifient, dans les tortures, par de vains sophismes; ils s'attribuoient le droit de corriger l'inégalité physique

---

---

PARTIE I.

qui est entre les hommes, & disoient que la loi du plus fort étoit la première loi de la nature ; comme Machiavel l'a enseigné aux rois , & Hobbes au genre humain.

Si le Dalécarlien avoit entendu différer ces scélérats, il auroit été fort surpris qu'il y eût parmi les hommes deux sortes de morale ; mais dans le moment où il entendit la victime se débattre, avec les forces du désespoir, contre ses assassins, il ne pensa pas même à raisonner ; entendre gémir un infortuné, & voler à son secours, fut pour lui l'ouvrage du même instant : il arriva cependant trop tard pour prévenir le crime ; quand il parut, les meurtriers étoient en fuite, & la victime égorgée. L'humanité lui arracha alors un soupir ; les barbares ! dit-il en lui-même, ils méritoient de n'avoir d'autre mère que la mienne.

Il s'approche en tremblant du corps ensanglanté, qui palpitait encore sur la poussière : il voit . . . . . quel spectacle pour un cœur tout neuf, & que le bonheur n'avoit pas encore



endurci ! il voit que le malheureux qu'on venoit PRINCIPES.  
d'affaffiner étoit un de fes bienfaiteurs , le frere  
de la belle Waldémar ; il fe précipite fur le fein  
de fon ami , cherche à étancher le fang qui cou-  
loit encore de fa bleffure , & , la bouche collée  
fur la fienne , femble attendre fon dernier fou-  
pir , pour l'empêcher de s'exhaler : toutes les  
reffources de fa tendrefle furent inutiles ; le  
Suédois expira , & ce qui répandit encore plus  
d'amertume dans le cœur de fon ami , il expira  
fans le reconnoître.

Cependant le fauvage , la terreur dans les  
yeux , & le défefpoir dans le cœur , dévoroit  
auprès du cadavre de fon ami tout le fiel de fes  
réflexions ; « je ne me fuis point apperçu , difoit-  
» il , dans mon ancienne demeure , qu'un ours  
» déchirât un ours , ou que l'élan dévorât un  
» autre élan ; l'animal le plus féroce refpectoit  
» fon femblable , & lors même que le foin de  
» fa fubfiftance lui faisoit quitter fon repaire ,  
» pour attaquer d'autres animaux , il ne s'a-  
» charnoit point fur une proie inutile , & fa

## PARTIE I.

» fureur étoit affouvie, dès que sa faim étoit calmée..... » Il raisonnoit encore, quand une troupe d'hommes singulièrement vêtus, s'approcherent de lui; le sauvage philosophe hâta sa fuite, s'imaginant voir de nouveaux assassins. Il ne se trompoit guere, c'étoient des alguazils, chargés par l'état de veiller à la sûreté du peuple. Comme ils étoient mal payés, ils s'entendoient avec les assassins pour ne les poursuivre qu'après le crime; le public & les brigands étoient également satisfaits; le voyageur seul étoit la victime de cet arrangement; mais on le tuoit d'ordinaire pour l'empêcher de se plaindre.

Le prévôt de ces alguazils, qui vit de loin un corps mort & un inconnu à ses pieds, se douta de la vérité de l'aventure; mais comme il avoit de l'esprit, il n'en témoigna rien, & voulut se faire auprès du sénat de Stockholm un mérite de sa vigilance, en arrêtant comme assassin un étranger dont l'unique crime étoit d'être humain, quand il ne s'agissoit que d'être prudent.

Le Dalécarlien fut saisi & conduit à ses juges ; comme il s'enonçoit encore avec peine en suédois , il se défendit mal ; on lui pardonna encore moins , de parler sur la sellette avec toute la fierté de l'innocence opprimée ; & quoiqu'il n'y eut contre lui que des présomptions, il fut condamné presque unanimement à passer le reste de sa vie dans la mine de Coperberit (\*). Le sauvage, qui dans le cours de son

PRINCIPES.

---

(\*) La mine de Coperberit est à quatre journées de Stockholm : voici quelques traits de l'effrayante description que nous en donne un de nos premiers dramatiques. . . . « On découvre cette mine long-tems avant » d'y être , par la fumée qui en sort de toutes parts , » & qui la fait paroître la forge de Vulcain, plutôt que » la demeure des hommes. . . . Nous entrâmes dans la » mine par une large ouverture , dont la profondeur » empêchoit de voir les ouvriers ; les uns élevoient des » pierres ; d'autres faisoient sauter les terres ; quelques- » uns détachent le roc du roc , par des feux apprêtés » pour cet usage. . . Nos guides allumerent ensuite des » flambeaux de bois de sapin , qui perçoient à peine les » épaisses ténèbres qui régnoient dans ces lieux souterrains , & ne donnoient de jour qu'autant qu'il en » falloit pour distinguer les objets affreux qui se présentoient à la vue. . . L'odeur du soufre vous étouffe ; » la fumée vous aveugle ; la chaleur vous accable : » joignez à cela le bruit des marteaux qui retentissent



## PARTIE I.

procès n'avoit point cherché à fléchir ses juges , mais à les éclairer , après son arrêt ne les maudit pas , & se contenta de les plaindre ; il disoit même en allant au lieu de sa captivité : « l'humanité n'est donc pas un fantôme , puis-

---

» dans ces cavernes , la vue des spectres nus qui y tra-  
 » vaillent , & vous avouerez que ce tableau vivant ne  
 » sauroit peindre avec de plus fortes couleurs les de-  
 » meures infernales.

» Nous descendîmes plus de deux lieues au sein de la  
 » terre , par des chemins affreux , tantôt sur des échelles  
 » tremblantes , tantôt sur des planches légères , & tou-  
 » jours dans la crainte de nous précipiter dans les  
 » abîmes. . . Nous rencontrâmes le cadavre d'un mal-  
 » heureux qu'on reportoit en haut , & qui avoit été  
 » écrasé de la chute d'une pierre ; ce qui arrive tous les  
 » jours ; car les plus petits cailloux , venant à tomber  
 » d'une hauteur extraordinaire , font le même effet que  
 » la chute d'énormes rochers. . . On tire de cette mine  
 » du soufre , du vitriol & des osâdres. » Voyez le  
 premier volume des *œuvres de Regnard*, voyage de Suede.

Pline assure que les Romains , qui sentoient qu'ils avoient plus besoin d'hommes que d'or , ne voulurent jamais permettre qu'on exploitât des mines qu'on avoit découvertes en Italie , pour ne pas exposer la vie des peuples. --- Principe sage , & qui me reconcilieroit presque avec ce peuple conquérant. En effet , le métal le plus précieux augmente-t-il la force d'un état ? & ne suis-je pas maître de l'or de mes voisins , si j'ai plus d'hommes qu'eux

» qu'elle est connue , même de ceux qui la PRINCIPIES.  
» violent à mon égard ? ..... Mais si j'avois  
» pu sauver la vie à mon bienfaiteur !..... Mais  
» si j'étois innocent aux yeux de Waldémar !...

Il ne resta pas long-tems dans le tombeau qui lui servoit de prison , sans ressentir toute l'amertume de son sort ; l'aspect toujours uniforme des objets les plus affreux , la lumière , dont il ne jouissoit qu'à la faveur d'une lampe sépulcrale , sur-tout l'idée de passer dans l'esprit de Waldémar pour l'assassin de son frere , aigrissoit son esprit , & le livroit aux accès de la plus sombre mélancolie ; son imagination étendoit sans cesse l'affreuse perspective de ses malheurs ; & fatigué enfin de déclamer contre l'injustice des hommes , il se laissa tenter de les imiter. Un jour (\*) qu'il feignoit de dormir sur un amas de fange & de fascines qui lui servoit de lit , il roula dans son esprit ces sinistres pensées : « Je suis né libre , & le crime de

---

(\*) On doit remarquer que le jour , pour lui , n'étoit pas distingué de la nuit la plus affreuse.

---

---

**PARTIE I.**

» mes juges n'a pu me faire perdre le privilège  
 » de ma nature ; je puis donc recouvrer par la  
 » violence un bien que la violence m'a ravi :  
 » Essayons de franchir l'intervalle immense qui  
 » me sépare de la lumière ; & puisque la mort  
 » de tout ce qui m'environne, peut seule m'ou-  
 » vrir les voies à la liberté , sacrifions notre  
 » existence , pour disposer de toutes celles qui  
 » me sont importunes. --- Si je meurs , je n'ai  
 » rien perdu ; si je fais périr tous les compa-  
 » gnons de mon opprobre , ils deviennent  
 » libres, & moi aussi. »

Ces transports de fureur commençoient à fermenter dans l'ame du sauvage ; déjà il mesuroit des yeux l'instrument qui devoit faire passer ses compagnons des bras du sommeil dans les bras de la mort, lorsqu'il entendit deux de ses voisins qui tramoient ensemble le même complot, & qui se proposoient d'égorger la nuit suivante tous les habitans de la mine , pour anéantir tout d'un coup les tyrans & les victimes de la tyrannie. --- Le sauvage, étonné &



confondu , vit rouler d'un autre côté le torrent PRINCIPES.  
de ses réflexions : « Mon existence , se dit-il à  
» lui-même , peut importuner mes pareils ,  
» comme leur existence m'importune ; d'où me  
» viendrait donc le droit de disposer de leur  
» fort ? Si je pouvois l'avoir , je le partagerois  
» avec le genre humain , & alors le pouvoir de  
» se détruire feroit une loi de la nature : non ,  
» non , Dieu ne tombe pas ainsi en contradic-  
» tion avec lui-même ; il ne fait pas subsister  
» ensemble la discorde & l'harmonie. Ne per-  
» dons pas l'unique bien qui me reste , l'inno-  
» cence & la paix de l'ame ..... tout le bonheur  
» de la terre s'anéantit devant un remords.

Tandis que le Dalécarlien luttoit ainsi , avec  
les restes de sa vertu , contre le délire de son  
imagination , la belle Waldémar n'étoit ni plus  
fortunée , ni plus tranquille ; l'image de son  
frere égorgé par son amant , l'avoit long-tems  
poursuivie dans les déserts qu'elle habitoit : elle  
se reprochoit sans cesse d'avoir retiré dans son  
sein un monstre qui l'avoit déchiré ; si l'on pro-

---

---

PARTIE I.

nonçoit son nom devant elle, son trouble altéroit peu à peu ses traits, & toute son ame se peignoit dans ses regards ; elle invoquoit la vengeance céleste contre les ingrats ; elle attestoit la cendre de son frere ; elle haïssoit avec fureur son meurtrier ..... elle l'aimoit encore, & pour comble d'horreur, elle ne pouvoit se le dissimuler.

Cet état violent dura une année : la sensible Waldémar, rongée intérieurement par le chagrin qui la dévorait, marchait à pas lents vers la tombe. L'ennui de la vie venoit flétrir les roses de son teint & fillonner son visage ; le monde entier étoit mort pour elle ; mais la passion vivoit encore dans son cœur. Tout-à-coup elle apprend qu'on a découvert les vrais assassins de son frere, & que son amant, calomnié par des traîtres & condamné par des tyrans, expie, dans les sombres cavernes de Coperherit, le crime d'avoir été humain sans prudence, & généreux sans bassesse.

A cette nouvelle les yeux de Waldémar  
commencerent

commencerent à briller des étincelles de la             
joie, & toutes les facultés de son ame reprirent **PRINCIPES.**  
leur énergie : « Enfin , s'écria-t-elle , mon  
» cœur ne m'avoit pas trompée, & l'infortuné  
» est digne de moi ... mais suis-je encore  
» digne de lui , moi qui l'ai condamné sans  
» l'entendre , moi qui n'ai pas opposé les  
» lumières de ma tendresse aux sophismes de  
» ses accusateurs, moi qui ai osé croire l'élève  
» de la nature capable d'un parricide ? »

Un état aussi violent n'étoit pas fait pour avoir quelque durée : Waldémar, qui aimoit mieux s'exposer aux reproches de son amant que d'avoir trop long-tems à les craindre, prit subitement la résolution de l'aller trouver, dans la prison profonde où il étoit renfermé ; elle ne communiqua son projet à personne ; on lui auroit opposé la décence (\*), & elle ne vouloit consulter que sa vertu.

---

(†) J'ai remarqué que dans un siècle dépravé la décence est d'ordinaire la vertu de ceux qui n'en ont point.



---

**PARTIE I.**

Tandis que Waldémar cherchoit ainsi à rendre la paix à son cœur éperdu, la discorde agitoit ses serpens dans les sombres cachots de Coperberit ; & quelques malheureux qui y végétoient depuis un grand nombre d'années, avoient résolu de se faire, de leurs chaînes mêmes, des armes pour recouvrer la liberté : le Dalécarlien tenta inutilement de ramener les conspirateurs à la loi naturelle, & il se vit obligé d'avertir du complot ceux de ses compagnons qui devoient en être les victimes. -- Bientôt le combat s'engage dans ces abymes souterrains ; on ébranle les colonnes informes qui soutiennent les voûtes ; on détache du comble des quartiers de rochers ; les chaînes heurtent contre les chaînes. Tout multiplie les tableaux de cette scène d'horreur ; la pâle lueur des lampes qui éclairent la nuit éternelle de ce séjour, l'idée de ne pouvoir échapper par la fuite à sa destruction, les vœux de la religion confondus avec les imprécations du désespoir. On combat par-tout avec le même achar-

nement, parce que les conjurés craignent la mort lente & cruelle que le gouvernement leur destine, & que les autres ne craignent que de vivre. Lorsque la rage des combattans sembloit à son comble, on vit descendre lentement sur le champ de bataille un siege mal affermi par des cordes tremblantes, sur lequel étoit assise une jeune personne que son âge, ses traits & les larmes qui humectotent son visage rendoient également intéressante : tel est le privilege de la beauté, & sur-tout de la beauté éplorée, d'attendrir les cœurs les plus féroces ; tout-à-coup un silence profond regne dans l'abyme sulfureux qu'on venoit d'ensanglanter ; on prend cette inconnue pour une intelligence céleste ; & ces malheureux, qui dans les noirs accès de leur désespoir, ne s'étoient jamais peint Dieu que la foudre à la main, conçoient alors l'idée d'une Divinité bienfaisante ; cependant l'étrangere promenoit en tremblant ses regards, sous ces voûtes mutilées, qui regorgeoient de décombres & de cadavres. Un spectre couvert

PRINCIPES.

---

---

PARTIE I.

de sang & enchaîné s'approche, recule, revient avec précipitation; tous deux en même tems se reconnoissent & jettent un cri de surprise. . . . Quoi ! c'est vous Waldémar ? -- C'est toi , infortuné sauvage ? . . . leurs bras s'entrelacent , leurs visages se ferment , leurs larmes se confondent. . . Ah ! sans doute que je suis innocent à vos yeux , puisque je vous revois. -- Oui , tu l'es , mais le ciel & la terre se sont réunis pendant un an pour te trahir. -- Votre cœur me reste ; il suffit , & je mourrai content. — Toi , mourir ! Non , tu vivras ; toi seul peux remplacer auprès de moi le plus tendre des freres , peut-être même le faire oublier. . . . Ecoute ; le roi n'a pas encore prononcé définitivement sur l'injustice du tribunal qui t'a condamné ; mais il veut te voir , & tu es libre dès ce moment : sortons de cet abyme effrayant où gémissoit l'innocence , où le crime même est trop puni , puisque l'opprobre survit aux remords ; allons nous jeter aux genoux du prince ; je ne l'implorerai point pour toi ,



parce qu'il est juste ; mais je l'attendrirai pour PRINCIPES.  
ces malheureux ; si je pouvois alléger le poids  
de leur infortune , tu m'estimerois fans doute ,  
& mes crimes anciens seroient réparés.

Passer fans intervalle du plus profond désespoir au comble du bonheur ; voir son ame au même instant se resserrer par le chagrin & s'ouvrir aux douces impressions de la joie, & sur le bord de la tombe, recouvrer à-la-fois la lumiere, une amante & la vertu, sont un de ces états violens que l'homme ne sauroit éprouver qu'une fois dans sa vie, & dont la trace profonde ne s'efface que quand il n'est plus. Le Dalécarlien, oppressé par l'excès du bonheur, respiroit avec peine, prenoit tout ce qu'il voyoit pour un beau songe, & appréhendoit de se réveiller. --- Pour les malheureux dont ce couple auguste étoit entouré , une scene aussi attendrissante les avoit insensiblement désarmés ; dès qu'ils conçurent quelque espoir de changer leur destinée, ils conçurent des remords, & alors ils devinrent hommes.

**PARTIE I.**

Le souverain qui régnoit alors en Suede étoit ce Charles XII, dont les vices & les vertus étoient également faits pour étonner le genre humain, qui ne vécut que pour combattre, & qui aimoit mieux ébranler les trônes de l'Europe que de régner en paix sur le sien.

Ce prince aimoit la justice, mais il l'exécutoit souvent avec toute la férocité d'un guerrier; & alors la vengeance des crimes faisoit plus de mal que l'impunité.

Quand il eut appris la condamnation inique du Dalécarlien, son premier mouvement fut de faire renfermer tous ses juges dans la mine de Coperberit: cette justice atroce étoit digne du despote qui écrivit dans la suite aux sénateurs de Stockholm, qu'il leur enverroit sa botte pour les gouverner.

Sur ces entrefaites Charles XII mourut; la reine Ulrique, qui lui succéda, se contenta de casser l'arrêt du sénat contre le Dalécarlien, & fit renfermer dans la prison d'où ce sauvage venoit d'être tiré, l'indigne prévôt qui avoit

été plus que son assassin , puisqu'il avoit été PRINCIPES.  
son calomniateur.

Cette princesse adoucit aussi, sur les instances de la sensible Waldémar, la captivité des esclaves de Coperberit. Elle comprit qu'en travaillant péniblement pour l'état, ils rachetoient assez quelques instans d'ingratitude envers lui ; elle leur laissa même entrevoir un avenir heureux, s'ils méritoient sa clémence ; & en montrant à ces criminels que la patrie existoit encore pour eux, elle réussit à en faire des patriotes.

Tout prospéroit au gré du sage Dalécarlien ; il goûtoit la douceur de vivre sous un sage gouvernement ; il se faisoit des amis de tous les hommes sensibles qui connoissoient ses malheurs ; il alloit être uni par des nœuds éternels à la tendre Waldémar ; mais sa vertu n'étoit pas assez éprouvée ; & ce héros, digne des premiers âges du monde, n'étoit pas encore au dernier acte de la tragédie pathétique dont son bonheur devoit être le dénouement.



---

**PARTIE I.**

Cet indigne prévôt, qui par son iniquité avoit fait d'abord les malheurs du juste, & ensuite les siens, n'avoit pas encore achevé la carrière des grands crimes; persuadé que le Dalécarlien qu'il remplaçoit étoit l'instrument de sa perte, il trama, avant d'entrer à Coperberit, la plus noire des vengeances. Il engagea une Suédoise avec qui il vivoit depuis un grand nombre d'années dans un commerce illégitime, d'empoisonner son ennemi. Cette Suédoise devoit s'introduire sous le titre de dame de compagnie dans la maison de Waldemar, & présenter elle-même le breuvage mortel au philosophe. Le jour choisi pour cet attentat étoit celui qui devoit éclairer le mariage des deux amans; le lit nuptial seroit alors devenu le tombeau du sauvage, & son corps livide & glacé auroit lutté contre les approches de la mort, dans les bras même d'une épouse, où il ne devoit mourir que de l'excès de sa félicité.

Les grands crimes sont quelquefois projetés par les passions ordinaires; mais il n'y a que

les grandes passions qui les exécutent. La Suédoise n'avoit pas pour le prévôt ces fougues PRINCIPES.  
impétueuses de l'amour, qui conduisent aux  
vengeances éclatantes, & souvent les excusent;  
l'intérêt, l'habitude, & cette sympathie secrète  
qui agit entre deux complices du même bri-  
gandage, étoient les seuls nœuds qui unissoient  
ces deux cœurs dépravés: ils étoient de simples  
amis plutôt que des amans; si cependant on  
peut profaner le nom auguste de l'amitié, en  
le donnant à des hommes vils qui auroient  
dégouté le sage de la plus sublime des jouissan-  
ces, s'ils l'avoient partagée.

Le Dalécarlien tenoit en main le breuvage  
fatal; il parloit avec attendrissement du bon-  
heur qu'il alloit goûter, & qu'il vouloit faire  
ressentir à tout ce qui l'environnoit; la Sué-  
doise écoutoit avec émotion; l'humanité, mal-  
gré elle, parloit à son cœur; elle trembloit  
déjà de se voir trop bien vengée. Le ciel, disoit  
le philosophe, m'a conduit à la félicité suprême  
par toutes les voies qui devoient naturellement

**PARTIE I.**

m'en éloigner ; j'ai épuisé la coupe amère de l'adversité : d'abord mon cœur, né pour aimer, n'a jamais pu s'épancher dans le sein qui m'a fait naître. -- Quoi ! votre mère ne vit plus ? -- Elle n'a jamais vécu pour moi ; la barbare chercha à couvrir par ma mort l'opprobre de ma naissance , & elle m'exposa dans une forêt , auprès d'une ourse qui fut moins féroce qu'elle... Le trouble à chaque instant croissoit dans l'ame de la Suédoise ; son visage prenoit alternativement toutes les teintes des passions violentes. Un mouvement involontaire lui fit bientôt porter la main sur le vase où le poison étoit renfermé. --- Répondez-moi, dit-elle avec chaleur : dans quelle forêt fûtes-vous exposé ? --- Dans celle qui confine au nord de la Dalécarlie. --- Quelle est l'époque de cet attentat ? -- Je soupçonne qu'il fut commis, il y a environ vingt ans. -- A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, que la Suédoise jette un cri, renverse la coupe fatale , & se précipitant aux genoux du sauvage ; « Malheureux ! dit-elle,



» reconnois ta mere, qui meurt d'opprobre à ~~\_\_\_\_\_~~  
 » tes pieds; je voulus te faire périr à ta nais- <sup>PRINCIPES,</sup>  
 » sance; & aujourd'hui, pour venger ton pere,  
 » j'allois t'empoisonner..... L'indigence, la  
 » foiblesse & l'habitude des crimes les ont  
 » accumulés sur ma tête: déjà mes remords  
 » affreux commencent à te venger; abandonne  
 » à ma conscience déchirée le soin de mon  
 » supplice: sois heureux: bientôt je ne ferai  
 » plus; mais jamais le crime de ma mort  
 » n'expiera pour moi le crime d'avoir vécu.»

Le Dalécarlien raisonnoit trop bien, pour  
 ne pas juger que tous les nœuds qui l'attachoient  
 à des parens parricides étoient rompus; que la  
 reconnoissance supposoit des services & non  
 des assassinats, & qu'il devoit plus à l'ourse  
 qui l'avoit allaité, qu'à la mere qui l'avoit  
 exposé. Mais dans ce moment terrible, sa phi-  
 losophie céda à sa sensibilité naturelle: il releva  
 la Suédoise: vivez, dit-il, vivez; si vous  
 recouvrez la vertu, si mon bonheur devient le  
 vôtre, tout est réparé, & vous êtes ma mere.

---

**PARTIE I.**

Cependant l'héroïque monument que le sauvage élevoit à la nature , n'étoit encore qu'à moitié terminé ; il étoit fans cesse poursuivi par l'image d'un pere qui vivoit à cause de lui dans l'opprobre de la misere , & dans les convulsions du désespoir ; il se détermina alors à se jeter aux genoux de Waldémar, — « Chere moitié » de moi-même , lui dit-il , ce soir je devois » goûter dans tes bras le bonheur suprême ; » mais mon ame ne jouit pas de toute sa sérénité , & il est encore un sacrifice que je dois » faire pour te mériter. Celui qui m'a donné » le jour gémit à ma place dans l'abyme de » Coperberit : je fais que le hasard a présidé » à ma naissance , & que l'auteur de ma vie en » attendant à mes jours , a rompu pour moi les » liens de la nature ; mais le ciel l'a assez puni » en l'abandonnant à lui-même. J'irai le trouver ; je rappellerai en lui des sentimens altérés , plutôt que détruits ; & si je réussis à en » faire un homme , peut-être sera-t-il digne » d'être mon pere ». — Waldémar répondit

au sauvage en le tenant embrassé : l'hymen fut différé, & les deux amans s'en estimèrent davantage. PRINCIPES.

La tendre Waldémar alla d'abord implorer pour le prévôt la clémence de la reine : c'étoit flatter cette princesse que de lui procurer les occasions d'exercer sa bienfaisance ; elle lui accorda la grace de ce malheureux , & ne voulut pas même être remerciée. -- « Je n'avois » voulu , dit-elle, en le condamnant , que » venger l'innocent opprimé ; puisque sa vie » vous est chere, qu'il soit libre ; en le rendant à l'ordre des citoyens , je ne fais que ce » que je dois : tous ses crimes envers la patrie » sont effacés , puisqu'il va devenir le pere de » Waldémar. »

Le Dalécarlien , muni de l'acte solennel qui renfermoit la grace du prévôt, descendit à l'instant dans la mine de Coperberit. Ce presentiment secret que le théâtre fait si bien valoir dans ses héros , n'agit point dans l'ame d'un pere si indigne d'avoir un tel fils ; il ne vit



---

**PARTIE I.**

dans le sauvage qu'un barbare qui venoit insulter aux malheurs d'un ennemi dont il avoit triomphé ; tout-à-coup ses yeux étincellent des feux de la rage ; le fiel de son ame passe jusque dans sa bouche ; il agite avec force la chaîne qui l'arrête dans sa prison : le philosophe entrevoit son dessein ; & lui jetant froidement son épée. -- « Frappe, dit-il, je suis ton » fils ; je reconnoîtrai mon pere aux coups » qu'il va me porter ; c'est à lui à déchirer ce » sein que les bêtes féroces ont respecté dans » les forêts de la Dalécarlie. » --- Le prévôt n'étoit point né avec une ame atroce ; le besoin , l'intérêt & la foiblesse l'avoient précipité de crimes en crimes , mais il n'étoit point encore vil par principe & scélérat par système. La générosité de son fils fut un trait de lumière qui l'éclaira sur tous ses égaremens. Il recula avec frayeur , étendit ses mains sur ses yeux , comme pour redoubler les ténèbres de ce lugubre séjour ; & s'adressant , avec des sanglots entrecoupés , au héros dont il n'osoit

soutenir les regards : -- « Il suffit, dit-il, je ~~\_\_\_\_\_~~  
 » suis assez confondu. . . . Mes crimes passés , **PRINCIPES.**  
 » ceux que je méditois encore , sont autant de  
 » poignards qui me déchirent. . . Ah ! quand  
 » j'aurois échappé aux tribunaux humains ,  
 » échapperois-je de même à mon cœur ? . . .  
 » Fuyez un scélérat que vous avez éclairé  
 » pour augmenter son opprobre , qui sans vous  
 » seroit encore plus coupable , mais moins  
 » malheureux sans doute ». -- « Le malheur  
 » n'accompagne que le crime : croyez-moi ,  
 » votre ame n'étoit pas faite pour être vile ;  
 » elle le deviendrait si elle desespéroit de se  
 » relever. Le coupable qui a des remords ne  
 » fut jamais un scélérat ; & qu'importe que  
 » vos jours aient été marqués par des crimes ?  
 » Si vous consacrez à la patrie & à l'humanité  
 » les derniers soubpirs de votre vie , tout est  
 » réparé ». -- « Qui, vous ! me justifier ? Ah !  
 » je ne me vis jamais si criminel. . . Laissez-  
 » moi courber vers la fange ces yeux indignes  
 » de s'élever jusqu'à vous. Je voudrois que ma

**PARTIE I**

» prison fût plus proche encore du centre de  
 » la terre, pour m'y cacher à l'univers... à  
 » moi-même». -- «L'état où je vous vois  
 » expie mieux vos attentats que les vains sup-  
 » plices des hommes; la nature & la patrie  
 » font également satisfaites. Voici votre grace,  
 » que je viens vous apporter; soyez libre; &  
 » puisse-je dire: la chute de mon pere n'a servi  
 » qu'à donner plus d'énergie à sa vertu, & il  
 » feroit devenu moins grand s'il eût été toujours  
 » juste!»

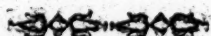
Le prévôt garda long-tems un silence plus  
 éloquent que les expressions de la plus vive  
 reconnoissance; il embrassoit les genoux du  
 Dalécarlien; il les baignoit de ses larmes: mais  
 se relevant tout-à-coup avec fierté, il ferra la  
 main du philosophe, & lui dit: «Un nouveau  
 » jour m'éclaire; je me sens digne de vous  
 » nommer un jour mon fils; vous ne rou-  
 » girez pas d'avoir été mon bienfaiteur; j'ose  
 » aspirer à commencer une nouvelle carrière,  
 » & les jours que j'emploierai à vous imiter,  
 contribueront



» contribueront peut-être à effacer de mon ~~existence~~  
» existence les jours que j'ai fait servir à vous **PRINCIPES.**  
» perdre. »

Le prévôt se voyant libre, se hâta de s'unir avec la Suédoise par des nœuds légitimes. Le Dalécarlien, quitte envers la nature, revole alors vers l'amour. -- O Waldémar ! dit-il, en se jetant entre ses bras, enfin j'ai une patrie, un pere & une épouse : je suis le plus fortuné des hommes ; je suis homme.

•



## ARTICLE VI.

### *COMMENTAIRE SUR L'ANECDOTE PRÉCÉDENTE, OU DOUTES PHILOSOPHIQUES SUR LA LÉGITIMITÉ DE LA PEINE DE MORT. (\*)*

**PARTIE I.** **IL** étoit d'usage dans l'ancienne Égypte, comme dans la Suede du moyen âge, de condamner à mort pour les moindres délits; Sabbacon, le Marc-Aurele des Égyptiens, coupant l'arbre du despotisme par le pied, abolit tout d'un coup la peine de mort; cependant, pour que l'espérance de l'impunité n'engendrât pas à de nouveaux attentats l'infacteur du pacte social, il le condamna à des travaux publics, ayant soin de proportionner l'inten-

---

(\*) Ce morceau est tiré d'un autre ouvrage de l'auteur de la Philosophie de la nature; il a pour l'œil philosophique tant de connexité avec l'anecdote de l'élève de la nature dans la mine de Coperberit, qu'on me pardonnera sans doute ce rapprochement. *Note de l'éditeur.*

fité & la durée de cette peine avec la grandeur PRINCIPES.  
du crime. Par ce moyen , on réparoit l'offense  
faite au chef du corps politique , & le sang  
humain étoit épargné.

Ce beau trait de Sabbacôn a été inconnu  
aux philosophes mêmes qui ont voulu mesurer  
avec le coup-d'œil du génie l'abyme des loix  
criminelles ; arrêtons-nous-y un instant , parce  
qu'il fait époque dans l'histoire des hommes.

Les législateurs les plus célèbres , qui ont eu  
des ressorts politiques à faire mouvoir , ont  
cru que quand le mouvement étoit embarrassé  
par des rouages qui se dégradoient , il suffisoit,  
pour le rétablir , de retrancher ces rouages.  
Ces arbitres de la destinée humaine avoient des  
motifs , sans doute , pour décider où ils ne  
devoient que douter ; & j'imagine que ces  
motifs purent être exposés ainsi dans le conseil  
de Sabbacôn.

« L'homme naturel que l'éducation n'a  
» point modifiée , est un tigre qu'il faut en-  
» chaîner ou détruire.



---

**PARTIE I.**

» Dès qu'une fois le pacte social a soumis  
 » cet homme naturel , il faut plier sa tête  
 » indocile sous un joug d'airain , qu'il ne soit  
 » jamais tenté de briser.

» L'existence est le premier des biens pour  
 » l'homme devenu social. Il faut donc lui offrir  
 » sans cesse en perspective la perte de cette  
 » existence , afin de le forcer à la rendre utile  
 » à ses semblables.

» L'amour de l'ordre est un être métaphy-  
 » fique qui n'a nulle acception pour la mul-  
 » titude. Le législateur , en sa présence , ne  
 » doit pas s'amuser à raisonner , mais frapper.  
 » Ce troupeau d'hommes esclaves & nés pour  
 » l'être , n'entend qu'un signe , c'est celui qu'un  
 » maître impérieux fait à des bourreaux.

» Il doit y avoir un équilibre , sans doute ,  
 » entre les délits & les peines ; mais le sublime  
 » de cet équilibre est la loi du Talion. Un  
 » homme barbare m'a-t-il mutilé ? qu'il subisse  
 » le même genre de mutilation. Me retranche-  
 » t-il de la société ? qu'il en soit retranché lui-  
 » même.

» Eh ! par quelle étrange contradiction un                       
 » individu auroit-il sur moi ce terrible droit du **PRINCIPES.**  
 » glaive que la loi n'auroit point sur lui ? Quoi !  
 » l'homme utile périroit avant le tems , & il  
 » ne feroit pas vengé ! Le juste feroit assassiné  
 » par le brigand qu'il éclaire , & il n'y auroit  
 » de sacré sur ce globe que le sang de son  
 » assassin !

» On nous dit que la loi frapperoit le cou-  
 » pable plus utilement , si elle le frappoit plus  
 » lentement ; on voudroit ainsi substituer à la  
 » peine de mort ces prisons & ces chaînes qui  
 » semblent l'éterniser. Mais tous ces vains  
 » palliatifs , imaginés par la foiblesse , sont des  
 » erreurs en politique. Pourquoi forcer le sou-  
 » verain à nourrir l'homme qui a brisé son  
 » joug ? Le trésor sacré de l'état doit-il s'é-  
 » puiser pour les besoins de l'ennemi qui s'est  
 » plu à déchirer ses entrailles ?

» Quelque dure que paroisse la peine de  
 » mort , c'est la seule qui serve de frein aux  
 » grands criminels : elle est la base des codes

**PARTIE I.**

» de tous les législateurs ; le globe entier paroît  
 » l'avoir adoptée, & il faut être plus qu'homme  
 » pour avoir raison contre le genre humain. »

Un jeune nomarque Égyptien, qu'on disoit  
 infiniment éclairé, infiniment sensible du moins,  
 assistoit à ce conseil d'état. Quand son tour  
 vint d'opiner, il regarda avec attendrissement  
 le pere de la patrie, qui sembloit, par ses vœux  
 & par ses regards, appeller sa réponse ; & dit  
 avec une émotion qu'il ne fut pas le maître de  
 dissimuler :

« Je suis homme, c'est-à-dire, sensible ;  
 » mon sang qui s'agite à la vue du péril de  
 » mes semblables, mon cœur qui se ferre, mes  
 » larmes qui coulent, tout me l'indique assez.

» En vain je replie mon ame sur elle-même  
 » pour en écarter tout ce que l'exemple &  
 » l'habitude y ont introduit de factice, je sens  
 » qu'elle n'a pu être originairement pétrie de  
 » fiel & de sang. L'idée de la destruction lui  
 » fait éprouver un sentiment pénible ; ainsi  
 » l'homme de la nature n'est point un tigre ;



» & quand même l'éducation sociale ne vien-  
» droit pas le modifier , il ne faudroit ni PRINCIPES.  
» l'enchaîner , ni l'anéantir.

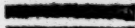
» Il est bon qu'un législateur qui parle aux  
» hommes rassemblés , s'arme de toute l'é-  
» nergie du pouvoir. Mais il faut qu'il appelle,  
» par sa confiance, celle des individus qu'il  
» enchaîne ; s'il les juge des êtres féroces , il  
» les rendra tels ; s'il ne fait les réprimer que  
» par les gibets & les bûchers , il les rendra  
» dignes des gibets & des bûchers.

» On s'étonne de ce que les codes des em-  
»pires de l'Asie sont aussi mobiles que l'ima-  
» gination des despotes qui les gouvernent :  
» c'est que le législateur , par ses institutions  
» féroces , n'a fait qu'armer l'homme qui  
» commande contre les hommes qui obéissent ;  
» c'est qu'il semble n'avoir jamais supposé un  
» cœur aux êtres qu'il étoit chargé d'éclairer ;  
» c'est qu'il auroit cru peut-être prostituer le  
» nom de souverain , en l'affimilant avec celui  
» de pere de la patrie.

**PARTIE I.**

» Quand la loi ne s'annonce qu'avec un  
 » appareil effrayant de chaînes, l'esclave lutte  
 » sans cesse, avec ses chaînes mêmes, contre  
 » la loi. Voilà pourquoi rien n'est stable dans  
 » le code affreux des supplices ; du sein des  
 » mœurs dégradées, des crimes nouveaux  
 » naissent sans cesse, & le gouvernement n'est  
 » occupé qu'à varier les moyens de les punir.  
 » Mais formons, pour les enfans de l'état, un  
 » code paternel de peines, & il subsistera  
 » jusqu'à ce que le trône soit anéanti.

» Quel est, au reste, ce terrible droit de  
 » glaive que s'arrogent les législateurs ? Quand  
 » les sociétés se forment, chaque citoyen peut  
 » céder une partie de sa liberté pour jouir en  
 » paix de l'autre ; mais l'homme peut-il céder  
 » son existence ? Qu'est-ce que le souverain  
 » donneroit en échange d'un pareil sacrifice ?  
 » L'être social n'a pas plus le droit de dire à  
 » la loi de le frapper de mort, qu'il n'a celui  
 » d'exécuter lui-même sa sentence. Soit qu'il  
 » s'arrache la vie, soit qu'il l'abandonne au

» despotisme d'un maître, il y a de part &   
» d'autre un suicide. PRINCIPES.

» Si par un concours infiniment rare d'événements malheureux, il se trouvoit que le sang  
» d'un seul homme prévînt la dissolution d'un  
» état, il faudroit bien que l'intérêt d'un individu  
» fût sacrifié à l'intérêt de tous ; mais l'acte par  
» lequel le citoyen seroit frappé de mort, ne  
» constitueroit point un droit. La nation seroit  
» censée avoir tué un homme, & elle devroit  
» s'en justifier au tribunal sacré de l'humanité.

» Il n'y a qu'une occasion, peut-être, où  
» le chef du corps politique ait droit de frapper  
» de mort un de ses membres ; c'est lorsque  
» ce membre, devenu aussi puissant que le  
» chef même, fait taire la loi & prépare une  
» révolution ; mais observons qu'alors le souverain est dans le cas de la défense naturelle ;  
» l'état lutte avec danger contre un individu aussi  
» fort que l'état ; il tue pour n'être point tué.

» Il faut, je le fais, un sage équilibre entre  
» les délits & les peines ; mais cet équilibre



---

 PARTIE I.

» dépend-il de la loi féroce du Talion ? Est-  
 » il bien nécessaire que le sang soit payé par  
 » le sang ? Et parce que l'état a perdu un  
 » citoyen , faut-il qu'il en perde deux ?

» Le Talion me semble une institution de  
 » sauvages , où l'on a plutôt cherché à punir  
 » les délits d'une manière prompte , qu'à les  
 » punir d'une manière efficace. Il est bien aisé  
 » à une horde vagabonde , où tout le monde  
 » est égal , de dire : l'homme qui mutile fera  
 » mutilé ; le brigand qui tue sera tué à son  
 » tour. Mais , dans un état policé , où il y a  
 » des biens & des maux d'opinion , où l'on  
 » peut répandre un sang vil comme un sang  
 » précieux , où l'infini sépare le grand homme  
 » de son assassins , le Talion ne satisfait ni  
 » l'offensé , ni la patrie qui juge de l'offense.

» Ce Talion , devrait être bien odieux à  
 » l'homme né libre , & que nous courbons  
 » sous les entraves sociales. Il a fait naître un  
 » fléau au sein d'un fléau ; il a ajouté au droit  
 » de la guerre l'affreux droit de représailles.

» Je fuis loin d'autoriser la licence. La pre-  
 » miere des législations est celle qui prévient PRINCIPES.  
 » les attentats, & la seconde celle qui les ré-  
 » prime ; mais si la peine de mort ne prévient  
 » rien, ne réprime rien ; si elle n'est point un  
 » frein pour le scélérat ; si elle appauvrit le  
 » sang du corps politique , sans l'épurer ,  
 » pourquoi ne plaiderois-je pas la cause sainte  
 » des hommes , en cherchant à l'anéantir ?

» La peine de mort ne prévient pas les  
 » attentats contre l'ordre public ; au contraire,  
 » en donnant sans cesse des spectacles atroces  
 » elle les invite à naître ; en accoutumant les  
 » yeux à voir couler le sang , elle encourage  
 » des mains forcenées à le verser ; en légi-  
 » timant l'homicide public , elle féconde le  
 » germe des homicides.

» La peine de mort ne réprime pas les  
 » scélérats. L'expérience de tous les siècles  
 » & de toutes les nations démontre qu'ils  
 » renaissent sous la hache destinée à les anéan-  
 » tir ; il n'y en a aucun qui ne dise en lui-

**PARTIE I.** » même : *l'ordre public n'est rien pour moi ;*  
 » *puisque je me rends heureux en le troublant ;*  
 » *le supplice m'attend, je le sais , mais je*  
 » *mettrai mon génie à l'éluder ; & si je m'em-*  
 » *barrasse moi-même dans les pieges que je*  
 » *tendrai à la loi, que m'importe ? La mort*  
 » *n'est qu'un instant ; il vaut mieux la braver*  
 » *sur l'échafaud , après avoir joui, que de l'at-*  
 » *tendre dans son lit, après une vie entière, tiff*  
 » *sue d'opprobres, de douleurs & de désespoir.*

» La peine de mort suppose un principe  
 » odieux ; c'est que l'être qu'on retranche de  
 » la société est incapable de remords. Eh quoi !  
 » l'Ordonnateur des mondes ouvre sans cesse  
 » des voies au repentir , & l'homme les fer-  
 » meroit ! Dieu pardonne , & la loi ne par-  
 » donneroit jamais !

» Punissons , il le faut , les perturbateurs de  
 » l'ordre social ; mais punissons-les d'une  
 » manière qui soit utile , soit aux dépositaires  
 » des loix qui les condamnent , soit à la nation  
 » qu'on rend témoin de la peine, soit au cou-



» pable qui la subit. Au lieu d'accumuler le PRINCIPES.  
» supplice tout entier sur la tête de la victime des  
» loix, étendons-le sur tous les points de son  
» existence; qu'elle vive, mais avec des chaînes,  
» de l'ignominie, & sur-tout des remords.

» Que le spectacle permanent d'un grand  
» coupable qui, puni à-la-fois par sa conscience  
» & par la loi, traîne une existence pénible &  
» douloureuse, serve de frein à la multitude  
» qui seroit tentée de l'imiter; mais que ce spec-  
» tacle finisse au moment où le délit est réparé.

» L'état, je le fais, fera alors chargé de la  
» subsistance des victimes de la loi; mais quel  
» usage plus noble peut-il faire des revenus  
» dont l'administration lui est confiée? Ne  
» vaut-il pas encore mieux que la patrie nour-  
» risse ses enfans qui se sont égarés, que de  
» payer leurs bourreaux?

» Au reste, le gouvernement fera assez  
» indemnifié en rendant ces malheureux utiles.  
» Chargeons-les de tous les travaux publics,  
» qui ne sont pas faits pour la main libre de

**PARTIE I.** » citoyen. Qu'ils opposent des digues au fleuve  
 » qui menace d'inonder nos villes; que lorsque  
 » les vents se taisent, ils dirigent le cours de  
 » nos vaisseaux au travers des mers; qu'ils  
 » nous taillent même, s'il le faut, des obé-  
 » lisques dans les carrieres de Syene, & qu'ils  
 » nous érigent des pyramides.

» Ces principes, je l'avoue, ne sont pas  
 » ceux des législateurs vulgaires; mais s'ils sont  
 » vrais, qu'importe que jusqu'ici la terre les  
 » ait méconnus? C'est la raison & non l'autorité qui doit éclairer les peuples sur leurs  
 » vrais intérêts; je respecte les motifs des  
 » souverains qui ont adopté la peine de mort,  
 » mais mon cœur me dit que s'il s'en trouve  
 » un qui l'anéantisse, son nom chéri vivra à  
 » jamais dans la mémoire des hommes. »

Telle est l'histoire de ce conseil d'état à jamais mémorable; je n'ai point l'orgueil de décider la grande question politique qui y fut agitée; mais Sabbacon, moins timide, la décida; la peine de mort fut abolie, & il ne paroît pas que sous ce beau regne l'Egypte s'en soit plus mal trouvée.

SECONDE PARTIE

*DE LA*

PHILOSOPHIE

*DE LA*

NATURE.



L'HOMME SEUL.





---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE

SUR LA MORALE DE L'HOMME  
PHYSIQUE.

---

ENTRAÎNÉ par la nature de mon sujet à l'examen de questions philosophiques sur l'homme, qui, aux yeux du moins du vulgaire des lecteurs, ne tiennent que par un fil à la morale, je saisis l'occasion qui se présente d'être utile à mes pareils, & de faire servir un écrit foible, il est vrai, mais consacré à la vérité, à étendre le culte de la vertu.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

La morale peut être regardée comme l'art de guérir les passions défordonnées des êtres intelligens; mais grace aux empiriques cette science, comme celle de la médecine, est devenue l'art de conjecturer.

Tantôt des législateurs présomptueux

*Tome II.*

I

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

ont plié à leur gré les institutions primitives, ont façonné l'homme dans un moule nouveau, & remplacé les mœurs par des loix.

Tantôt des despotes insolens, du fond d'un ferrail, où ils exécutoient orgueilleusement la volonté de leurs femmes & de leurs eunuques, ont fait un défi à la nature, & dicté aux peuples un code de meurtres, d'erreurs & d'extravagances.

Plus souvent des écrivains audacieux, dont les écarts font quelquefois calomnier le nom de philosophe, ont porté le cynisme de leurs opinions, jusqu'à nier que les êtres intelligens fussent soumis à d'autres loix qu'à celles de la nécessité, & par-là ont sappé à-la-fois l'édifice de la morale par le faite & par les fondemens.

Enfin (car il ne faut point qu'une prudence pufillanime enchaîne mon cœur & ma plume) des écrivains droits, mais peu éclairés, à force de nous traiter comme de pures intelligences, ont fait perdre la trace d'une partie de



nos devoirs , & nous ont égarés sur un Océan métaphysique , fans nous laisser l'usage de la bouffole & la vue des étoiles.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Cependant , & c'est le but particulier de ce discours , il me semble démontré , que c'est sur la base de l'homme physique que repose la science des mœurs & le principe de nos devoirs.

Morale , gage sacré du bonheur de l'homme en société , principe de l'harmonie entre les êtres intelligens , que ne puis-je faire servir ma plume à étendre ton empire , à te faire adopter par les peuples qui t'ignorent , & à te rendre chere à l'écrivain qui te blasphème !

La distinction du juste & de l'injuste est antérieure à nos loix , parce qu'elle dérive de la nature de l'homme & de ses rapports avec les êtres qui l'environnent ; parce que l'idée de la fatalité est contradictoire avec celle de l'intelligence ; parce qu'avant tout système de législation , il y a des choses dont l'essence est de devoir être faites ,

---

PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL.

comme il y en a d'autres dont l'essence est de devoir être crues.

Que m'importent les noms de Carnéade, de Lyfandre, de Hobbes & de l'auteur du *Système de la nature*, noms malheureusement célèbres, que l'apôtre de l'indifférence morale des actions humaines allègue en faveur de cette atroce extravagance ! Carnéade étoit un Pyrrhonicien orgueilleux qui doutoit de tout, excepté de la supériorité de sa logique. Hobbes a osé faire un livre contre les vérités éternelles de la géométrie. Lyfandre, l'ennemi de la liberté de Sparte, & le corrupteur des oracles de Délos & d'Ammon, étoit une de ces âmes de fiel & de fange, qui cherchent à se faire un nom en réduisant la scélératesse en système. Quant à l'anonyme dont la plume effrénée a écrit tant de blasphêmes sur la nature, en niant l'existence de Dieu, il a acheté le droit de nier celle de la morale. Il est tout simple que Salmonée, en bravant la foudre, apprenne à étouffer les remords.

La morale de l'homme est faite pour tous les individus de l'espece humaine ; car dès qu'ils naissent , la nature leur crie à tous : chérifiez votre existence & foyez heureux.

---

MORALE  
D E  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

L'homme s'aime , & voilà la base de la morale.

Cet amour est fondé sur la bonté de son être : caractère essentiel à tous les ouvrages d'un premier principe souverainement intelligent.

On distingue plusieurs especes de bontés. La bonté d'existence n'est qu'un sage rapport entre les attributs qui constituent un être. L'homme partage cette bonté avec une coralline comme avec une mandragore. La bonté animale peut se définir une juste économie dans l'organisation d'un être sensible ; elle est également l'apanage de l'homme & des animaux. Enfin il y a une bonté raisonnée , propre à l'être pensant par excellence : cette bonté n'est point distinguée de la vertu , & elle rend l'homme le roi de la nature.



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

La morale fondée sur l'amour de foi est, comme je l'ai déjà dit, commune à tous les hommes, blancs, noirs ou olivâtres, nains ou géans ; faisant des systèmes à Londres , déraisonnant au Japon , ou végétant obscurément aux terres australes.

Cette morale universelle marche avec les institutions sociales , & s'appuie d'un côté sur Dieu , & de l'autre sur l'idée de notre immortalité.

Dieu est la base de toute législation sociale ; vérité éternelle que mon cœur m'a persuadée , avant même qu'elle me fût démontrée par ma raison , & que j'attesterois encore avec courage, quand même l'athéisme formeroit la profession de foi de mes concitoyens , & que l'Europe entière n'admettroit d'autres évangiles que le poëme de Lucrece , la lettre de Thrasibule , & le Système de la nature.

Dieu est l'unique frein des délits secrets ; lui seul , quand le glaive des loix s'émousse , vient avec son tonnerre

glacer , à l'approche des grands crimes , les ames scélérates des Locuste , des Borgia & des Brinvilliers.

---

MORALE  
D E  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Que des penseurs audacieux cessent d'affirmer que le frein des crimes secrets peut être la connoissance des rapports éternels qui lient les êtres entr'eux : s'imagine-t-on que le sauvage qui végète dans les sables brûlans du Zaara , ou dans les glaces du Groënland , puisse jamais réfléchir sur l'essence des êtres & sur leurs rapports ? Se flatte-t-on de gouverner les neufs cents millions d'habitans qui peuplent ce globe , avec des calculs métaphysiques , comme Platon vouloit gouverner le monde aérien , qu'il a appelé sa république ?

Enfin quel autre que Dieu peut être le législateur suprême des êtres intelligens ? Est-ce à un homme qu'il appartient d'enchaîner les hommes , de soumettre les mouvemens physiques de notre corps à une moralité , & de créer le vice & la vertu ?

La morale est absurde sans l'inter-

---

PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL.

vention de Dieu , elle reste inutile sans le dogme de l'immortalité.

Dans l'hypothese, que quand la frêle machine de mon corps se dissout , tout mon être s'anéantit , pourquoi m'imposerois-je la pénible nécessité d'être vertueux ? que m'importent des sacrifices qui ne servent qu'à rendre malheureuse la courte carrière d'existence que je tiens de la nature ?

Si je ne suis qu'un membre obscur de la société , je travaillerai à dérober au flambeau de la loi les fombres profondeurs de mon ame scélérate ; & l'impunité suffira pour me dérober aux tourmens des remords.

Le hasard m'a-t-il mis au rang des souverains, toutes les loix que je n'aurai point faites se tairont devant moi ; j'opprimerai les nations étrangères avec mon épée , & la mienne avec mes édits ; & si je suis assez heureux pour mourir sur le trône , mon ambition est satisfaite : que m'importe , quand je ne serai plus , que la postérité des hommes que



j'aurai exterminés flétrisse ma mémoire?

Je le demande aux historiens de toutes les nations ; qu'ont fait pour la société ces raisonneurs tristes & froids qui ont osé entourer l'homme du néant ? ils ont glacé & perverti les citoyens destinés aux grandes choses ; ils ont remplacé les héros par des sophistes.

Il n'a été donné de faire avec énergie le bien de l'espèce humaine , qu'à ces hommes sensibles , qui savent s'élancer au-delà des limites de leur existence actuelle , dont l'imagination ardente voit , dans les services qu'ils rendent à leurs contemporains , l'avantage qui en résultera pour les générations futures , & qui sûrs de la vénération avec laquelle leur nom sera prononcé , sont flattés d'exercer un jour , du fond même de leur tombe , un pouvoir que pendant leur vie ils ont rendu si utile aux hommes.

Oui , je le dis avec liberté , tous les législateurs qui ont donné un code de morale , sans l'appuyer sur le dogme

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

---

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

de notre immortalité, n'ont tissé qu'une toile futile qui arrête quelque insecte, mais que déchirent sans peine les aigles & les vautours; ils ont flétri toutes les âmes sensibles, & ont fait croire à l'homme de bien, que la nature l'avoit placé dans un désert qui n'étoit habité que par des cadavres.

Dieu législateur & l'homme immortel: voilà donc le double pivot sur lequel roule le monde moral: achevons la construction de la machine.

Il me semble que l'homme physique doit être le premier but des institutions sociales. En effet, au berceau des empires, lorsque des pâtres & des barbares commencerent à se former en corps de peuple, ils ne songerent pas à analyser le cœur humain & à disserter sur le pouvoir des passions: ils ne s'occupèrent que du soin de vivre, de produire des enfans & de se créer une patrie, malgré la rigueur des saisons, la fureur de l'Océan & le glaive des usurpateurs.

Telles furent aussi les institutions primitives des peuples de la Grèce ; persuadés que l'ame n'a jamais plus d'énergie que dans un corps vigoureux & qui se déploie sans contrainte , ils firent de leur gymnastique la base de l'éducation nationale : par-là le code des mœurs dérivait des besoins de l'homme physique : la première génération produisit des athlètes , & la seconde se trouva composée de grands hommes.

Je ne parle point ici de la législation de Lacédémone , parce que Lycurgue oublia le principe que j'expose ; il supposa qu'il n'y avait dans l'homme que le physique de bon , & il osa , pour établir la morale publique , renverser la morale intérieure des familles : sous quelque face qu'on considère ses loix , il faut les regarder comme une infraction des mœurs réduite en système , & un outrage réfléchi fait à la nature.

Quant on lit avec quelque attention les fragmens qui nous restent du poëme d'Orphée , du Yking de Cong-fut-fée

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

& du Zend de Zoroastre, on s'aperçoit que presque tous les anciens législateurs se sont réunis à partir du principe suivant, pour établir la morale de l'homme en société : *Nos sens nous instruisent de nos besoins, & nos besoins de ce qui est juste.*

De-là il suit que pour former l'homme de la nature, il faut perfectionner ses organes & l'éclairer sur ses besoins.

Il ne s'agit pas de changer la structure organique de nos sens, mais de les élever au dernier degré d'énergie dont ils sont susceptibles. Quand ils sont arrivés à ce période, c'est à la morale à diriger leur activité, & à empêcher Cromwel ou Mahomet de les faire servir à embraser la terre & à en faire le tombeau de ses habitans.

Ne disons point, avec notre éducation énervée & nos mœurs factices, que l'homme ne peut rien sur l'ouvrage de la nature : à la naissance, il n'y a aucune différence entre Hercule enfant & le fils d'un duc & pair : c'est le phy-

fique de l'éducation , ce sont les exercices vigoureux de la gymnastique, c'est l'éloignement de toute jouissance prématurée, qui met un si grand intervalle entre nos vieillards de vingt ans & le héros qui le jour étouffe les lions entre ses bras, & la nuit force cinquante vierges à devenir meres.

Ne dépend-il pas de nous de perfectionner le sens du tact ? Ne fait-on pas que les femmes des grandes villes, en qui la propreté & la coquetterie concourent à augmenter la finesse de cet organe, nous effacent en sensibilité ? Cet ancien philosophe qui se creva les yeux pour devenir le plus profond des méditatifs, dans la suite voyoit tous les objets avec sa main & son entendement.

Notre odorat deviendrait peut-être égal à celui des animaux, sans la manie des parfums factices & l'usage de cette poudre ammoniacale & corrosive que l'Europe entière, depuis un siècle, semble avoir adoptée, & qui, comme les liqueurs fortes, ne donne peut-être

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

un moment du ressort à l'entendement que pour le conduire par degré à la stupidité.

Nos capitales sont pleines d'individus dégénérés, qui à trente ans ne savourent que les liqueurs des isles, n'entendent qu'avec des cornets, & ne voient qu'avec des lunettes. Si suçant avec le lait la saine morale de l'homme physique, ils se persuadoient de bonne heure qu'il faut jouir peu pour jouir long-tems, croit-on qu'ils se résoudroient ainsi à flétrir leurs organes, à mutiler leur entendement, & à mourir tout entiers long-tems avant d'entrer dans la tombe ?

Ce que je dis des sens externes porte le même caractère de vérité, quand on l'applique aux sens intérieurs, tels que la mémoire, le caractère, les habitudes, &c. ; especes d'organes qui, quoique appartenans à l'homme physique, lui ouvrent plus particulièrement l'entrée du monde moral, & par-là sont plus soumis à la raison sublime des législateurs.



Tel est le mécanisme du corps humain, que toutes les idées qui viennent des sens doivent leur origine à l'ébranlement des petites cordes homogènes qui forment le tissu nerveux, & dont les racines sont attachées au *sensorium* : si donc des barbares voulant refaire l'homme de la nature, détruisent la configuration primitive du cerveau, le vrai siège du sentiment, il faut s'attendre que toute la structure de la machine en sera altérée, & qu'il ne résultera de cet attentat que des monstres, soit dans l'ordre physique (\*), soit dans l'ordre moral.

---

MORALE  
D E  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

C'est donc en partant de mes principes sur la science des mœurs, que je regarderai comme le plus grand des outrages qui ait encore été fait à la nature, l'usage de quelques castes américaines, d'écraser entre deux planches la tête des enfans nouvellement nés,

---

(\*) Il n'y a point réellement de monstres dans l'ordre physique ; mais je suis obligé d'adopter ici l'expression populaire, pour me faire entendre.

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

pour lui donner la forme bizarre d'un cylindre (\*) : forte de configuration qui affoiblit pour jamais le *sensorium*, détruit l'élasticité des organes externes, & d'ordinaire fait périr l'individu avant le tems, après l'avoir rendu eunuque de corps & d'intelligence.

Mon système forme un tronc immense, dont il me feroit aisé d'étendre au loin les ramifications ; mais je ne veux point prévenir les questions que je me propose de traiter dans le cours de cet ouvrage ; l'unique but de ce

---

(\*) Il est probable que c'est à la petitesse du cerveau, & par conséquent au peu d'étendue du *sensorium*, qu'il faut attribuer l'intervalle immense qui sépare l'intelligence de ce sauvage Américain & celle d'un philosophe tel que Montesquieu : Willis, qui a trouvé le germe de cette idée dans Aristote, & qui ensuite l'a confirmée par ses expériences, prétend avoir prouvé par la dissection de plusieurs cadavres, que le cerveau d'un imbécille étoit beaucoup plus petit que celui d'un homme de génie. *Anatom. cerebr. cap. XXVI.* --- Il est dit aussi dans une vie de Paschal, que la nature avoit accordé un cerveau d'une étendue extraordinaire à ce beau génie, qui à treize ans inventa les mathématiques, & qui dans un siècle où presque personne ne savoit écrire, fit le chef-d'œuvre des Provinciales.

discours

discours est de faire entrevoir la méthode que j'ai adoptée ; de rassembler dans un foyer unique divers principes lumineux que j'ai laissé épars , & de donner à l'ami des mœurs une idée favorable de l'homme de la nature.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

L'art d'éclairer l'homme sur ses besoins n'est point aussi aisé que le vulgaire des penseurs se l'imagine , parce que l'homme en société s'est donné une foule de besoins factices qui tiennent moins à sa constitution qu'à sa dépravation. Il faut donc remonter à son berceau , examiner avec soin le jeu de ses organes , & distinguer les secours que demande la nature pour perfectionner la machine , des jouissances stériles que l'imagination sollicite : en un mot , il faut décomposer l'homme avec le prisme de la philosophie , pour le connoître à fond ; comme Newton avec le prisme des artistes décomposa les rayons solaires , pour connoître la lumière.

Le premier besoin de l'homme est

*Tome II.*

K



**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

celui de se nourrir ; & c'est aussi le plus aisé à satisfaire , parce que la nature l'a fait frugivore.

Le second est l'amour , cette fièvre ardente des sens , qui ne tourmente l'espèce humaine que pour la perpétuer. L'homme adulte , surchargé de principes de vie , a droit de les répandre pour se reproduire ; & le sectaire qui l'empêche de jouir est coupable de suicide , comme le tyran qui l'empêche de vivre.

Il est encore un autre besoin qui tourmente l'homme de la nature , c'est celui d'avoir un sentiment vif de son existence : telle est l'activité de son âme , qu'après s'être rassasié & avoir joui , il lui reste une inquiétude machinale & des desirs vagues qui empoisonneroient ses jours , si le travail , en variant les objets de sa pensée , ne perpétuoit le plaisir au milieu de sa carrière.

Des fruits , une femme & un peu de travail , voilà donc à quoi se réduisent les besoins essentiels de l'homme de la

nature (\*) ; son bonheur tient à ces trois fils ; ils suffisent pour le guider agréablement dans le labyrinthe de la vie.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Quand l'homme se soumet au pacte social , il ajoute des besoins factices , à ces besoins élémentaires qui entroient dans sa composition.

Il veut dominer sur tout ce qui l'environne , & chaque individu s'agite dans son tourbillon pour parvenir à cette supériorité qu'on n'accorde d'ordinaire qu'avec la haine , & qui commence à importuner , le lendemain du jour où on l'obtient.

Ses desirs s'irritent sans cesse par la facilité même qu'il trouve à les satisfaire. Au lieu de ces alimens simples & légers qui prolongeoient délicieu-

---

(\*) Je ne parle pas du double besoin de se vêtir & de se loger , parce qu'il n'est qu'accidentel à l'espece humaine. Le sauvage isolé ne mettra point son industrie à se façonner un habit , s'il habite les rivages embrasés du Sénégal : il trouvera son sommeil paisible au pied d'un arbre , s'il est né dans une isle fortunée , à l'abri de l'attaque des bêtes féroces & de la morsure des insectes.

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

fement son existence, il faut à son palais dégoûté les poisons lents de la cuisine d'Apicius : la femme que lui donne la loi ne peut suffire à son incontinence ; il faut à son imagination dérégulée un ferrail & des jouissances criminelles ; enfin blasé sur tout , il meurt avant l'âge, blasphémant la Providence, parce qu'il a confondu les besoins factices de l'homme en société avec les besoins de la nature.

Il me semble que les législateurs auroient épargné bien des crimes à l'espèce humaine, s'ils avoient fondé la morale sur un usage modéré de nos organes : mais cette idée étoit trop simple , pour qu'on la vît adoptée par des hommes qui d'ordinaire cherchoient moins à être utiles qu'à paroître extraordinaires.

Si le fakir de l'Inde , si le cénobite à tête exaltée des déserts de la Thébaïde avoient été bien convaincus que le premier principe de la morale de l'homme physique est de faire usage de ses fa-



cultés , ils n'auroient pas travaillé péniblement à entretenir l'inertie de leurs organes ; ils auroient laissé le couteau d'Origene , & devenus hommes , ils auroient donné naissance à des hommes.

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

D'un autre côté , si l'habitant des grandes villes , repliant son ame sur elle-même , soupçonnoit que le bonheur consiste dans l'usage modéré de ses facultés , il ne chercheroit pas à faire avec cinq sens , ce que l'habitant de Sirius ne tente peut-être pas avec douze ; il ne feroit pas servir à la destruction de la machine humaine , le plaisir destiné à la conserver ; & pour augmenter l'activité de quelques jouissances , il ne réuniroit pas dans sa carrière douloureuse le point de l'enfance & celui de la décrépitude.

Comment Sésostris , Alexandre & Charles XII, au milieu de cette foule d'adulateurs qui défioient leurs faiblesses , n'ont-ils pas trouvé un philosophe qui leur persuadât que la manie des conquêtes n'étoit pas , comme ils

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

le pensoient , le besoin des grandes ames , mais le délire d'une imagination embrasée , & un outrage réfléchi fait au genre humain ?

Des écrivains fanatiques se sont flattés quelquefois que l'Europe avoit besoin de leurs rêveries métaphysiques , de leurs paradoxes destructeurs & de leurs diatribes : ils ont versé des flots d'encre & de fiel contre le sage à tête froide , qui n'épousoit ni leurs querelles , ni leurs préjugés ; mais le bonheur de l'Europe éclairée dépend des dogmes pacifiques de sa morale , & non des subtilités ontologiques de ses sophistes , des injures raisonnées de ses déclamateurs , & des écrits emportés des enthousiastes , qui défendent la religion avec des libelles , & la vérité avec des fatyres.

Et toi , sophiste effréné , qui as osé réduire le roman de la nature en système , quel besoin avoit le genre humain que tu renversâs tous ses autels ? l'intérêt des nations , la sûreté des rois ,

la probité , la décence , toutes les vertus sociales reposoient sur les vérités éternelles que tu tentes de détruire : penses-tu remplacer par ton néant générateur le Dieu que tu viens me ravir ? tu appelles une douce illusion ce dogme sacré de la Providence , qui remonte au berceau du monde , & qui survivra à son embrasement : pourquoi donc cherches-tu à l'anéantir ? Homme barbare , garde ton affreuse lumière , pour ces âmes de boue , que la nature a jetées dans le moule des Néron & des Borgia , & laisse-moi mon bonheur & mon bandeau.

En général , c'est le rapport de nos sens qui nous instruit de nos besoins : aussi le sage dès qu'il se voit bien organisé , étudie la morale en lui-même plutôt que dans les livres ; chaque instant de sa vie est pour lui une expérience , & quand , à l'exemple des physiciens , il en a rassemblé un certain nombre il dresse son code , & voilà la manière de Socrate.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

Cependant, grace à la dépravation nationale, nous héritons quelquefois de nos peres des organes viciés : nous ne pouvons guere alors nous instruire que par nos chûtes : semblables en cela à ces sauvages des isles Marianes qui n'ayant point l'idée du feu, le prirent d'abord pour un animal domestique qui aimoit à se jouer, & qui ne furent instruits que par la douleur, de l'activité funeste de cet élément.

C'est sur-tout à de pareils individus que la morale du philosophe est nécessaire ; trop heureux si les livres où elle est consignée sont l'expression d'une ame sensible & honnête, & si, attirés au pied d'un mancenilier par le luxe imposant de ses feuilles, ils ne vont pas s'empoisonner sous son ombrage !

L'art en morale de faire sur soi des expériences, est peut-être parmi nous le chef-d'œuvre de la raison perfectionnée ; parce que tout concourt à nous faire illusion, que nos cœurs ne parlent pas la langue de la grammaire,

& que l'habitude de l'erreur nous apprend à nous défier, même de la vérité.

L'homme entraîné par une passion dominante, ne voit les objets qu'au travers d'un verre coloré qui les dénature; sa mémoire l'égare, son imagination l'aveugle, son tempérament le trahit; le faisceau de ses fibres sensibles éprouvant une foule de vibrations en sens contraire, il se tourmente à chaque instant pour faire un choix, & n'est jamais qu'un automate dont les ressorts sont montés par l'habitude.

D'un autre côté, l'homme blasé est incapable de se déterminer, parce que l'appareil de ses cordes fibrillaires ne peut se mouvoir que foiblement & avec lenteur: toutes ses expériences sont tardives, sa liberté est anéantie; il ne semble plus tenir que par un fil au monde moral & à la nature.

Ce fil existe cependant, & il suffit, pour que l'homme blasé démérite; car les mouvemens physiques de la machine, quoique dirigés par une ame

---

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

automate , sont toujours susceptibles de moralité.

Il est vrai que ses organes viciés le trompent toujours sur la nature de ses besoins ; mais c'est lui seul qui en a altéré le mécanisme : dès-lors il est coupable de tous les désordres où l'entraînent ses erreurs devenues nécessaires ; & le législateur doit le punir à-la-fois de faire des actions qui l'exposent aux remords , & d'étouffer ses remords.

En un mot , la morale , sous les rapports que j'envisage , convient à l'espèce humaine , & s'il se trouvoit un individu qui pût se dérober à son joug , c'est qu'il ne seroit pas homme , ou qu'il seroit plus qu'homme.

L'enfant , dont les organes n'ont pas encore leur ressort , qui n'a que les idées de ses maîtres & une ame d'emprunt , n'est point un homme : il est même très-difficile de déterminer l'époque précise où il le devient : les philosophes qui ont fait tant de calculs sur des objets frivoles ont justement oublié le seul qui



pût servir de base au code des législateurs & à la morale du genre humain.

La différence de l'organisation suffit pour varier cette époque : un enfant dont les sens sont obstrués, peut encore à vingt ans se jouer avec le hochet; mais Pascal, qui à douze ans devine Euclide & Archimede, étoit probablement, à neuf, capable de mériter & de démériter, de se choisir une patrie & d'avoir des remords.

L'éducation est encore une cause qui retarde ou accélère cette époque; l'enfant de la campagne se développe lentement & en silence sous l'œil de la nature; mais l'enfant des grandes villes, environné de tant d'objets qui concourent à donner de l'élasticité à ses organes, acquiert une intelligence prématurée, & devient homme long-tems avant que d'avoir la faculté de les produire.

Enfin, le climat seul suffit pour faire entrer plus tôt ou plus tard les enfans dans le monde moral. L'habitant des

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

régions voisines du pôle , incapable à vingt ans de devenir pere, n'a de l'intelligence à cet âge que pour se défendre contre les ours blancs , les insectes & l'hiver éternel de son pays. Il n'en est pas de même des negres & de quelques insulaires des mers d'Afrique : très-souvent à dix ans ils savent engendrer , déshonorer les femmes , & vendre leur pere à l'Européen avide qui a l'infamie de les acheter.

L'individu dont la foiblesse originelle des organes perpétue la stupidité , le frénétique qui doit à des maladies le dérangement de son *sensorium* , & le vieillard dont les sens oblitérés n'ont de force que pour appeller la mort , ne sont pas des hommes ; les avenues du monde moral leur sont fermées , non par leur crime , mais par la nature.

S'il naissoit , sur ce globe , des êtres intelligens qui manquaient de quelques-uns de nos sens (\*), on ne devrait

---

(\*) Mon hypothese tombe sur un individu qui manque essentiellement d'un organe , & qui ne trouve

pas non plus les ranger dans la classe des hommes; il leur faudroit un code de morale particulier qui les éclairât sur le petit nombre de leurs besoins, & qui servît à les défendre contre l'éton-

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

point dans la perfection des autres la facilité d'y suppléer: de pareils êtres n'ont peut-être point encore paru sur ce globe; & il en est d'eux comme des vrais hermaphrodites. Il y a un art de faire parler & entendre nos sourds & muets: nos aveugles-nés lisent avec la main: ce n'est pas l'organe qui manque à tous ces gens-là; c'est seulement son usage: aussi ils sont hommes, & ne peuvent se dérober à notre morale & à nos lois.

Cependant l'organisation influe si fort sur la morale, qu'on a vu des hommes nés simplement avec un sens vicié, différer de nous sur des dogmes qui remontent au berceau du genre humain. Le célèbre aveugle-né de Puyseaux ne croyoit point à la pudeur, & son cynisme sur ce point égaloit celui de Diogene.

Le philosophe qui nous l'a fait connoître laisse même à entendre qu'il se croyoit en droit de décliner nos tribunaux & nos lois. Quelques désordres de sa jeunesse le firent appeler à la police de Paris; mais les signes extérieurs de la puissance, qui nous affectent si vivement, dit l'auteur que j'analyse, n'en imposent point aux aveugles: celui-ci comparut devant le magistrat comme devant son semblable: les menaces ne l'intimidèrent point. *Que me ferez-vous?* dit-il à M. Hérault. *Je vous jetterai dans un cachot.* lui répondit le magistrat. *Eh monsieur!* lui répliqua l'aveugle, *il y a vingt-cinq ans que j'y suis.* --- *Lettr. sur les aveugles, page 28.*



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

nante supériorité que nous donneroit sur eux l'usage d'un plus grand nombre d'organes.

Ajoutons encore ( car il ne nous appartient pas de circonscrire dans les limites de notre petit entendement la marche de la nature ), ajoutons, dis-je, qu'un être intelligent peut naître avec plus de cinq sens : un tel individu doit être regardé comme au-dessus de l'homme ; il lui conviendrait de protéger notre morale, mais non de s'y soumettre ; s'il paroïssoit sur ce globe, il devroit le gouverner ; & s'il exigeoit de nous un culte, la supériorité d'intelligence qu'il tireroit de la multitude de ses organes, justifieroit bien plus notre idolâtrie que celle des polythéistes n'a été justifiée par les crimes impunis de Jupiter.

Je vais encore plus loin : il me semble qu'un degré de perfection extraordinaire dans nos organes suffiroit peut-être, pour changer quelques-uns de nos rapports avec les êtres qui nous environ-

ment. Je suppose qu'il naisse un vrai hermaphrodite , c'est-à-dire , un individu qui ait la faculté de donner le jour à des êtres qu'il aura lui-même engendré : il est certain qu'un homme ainsi organisé peut rompre le contrat social : pourquoi se laisseroit-il enchaîner par nos loix, lui qui se suffit à lui-même, qui satisfait ses besoins au moment qu'il les voit naître, & qui, sans le concours des causes étrangères, remplit toutes les vues de la nature ?

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Mais je me lasse de parler d'êtres métaphysiques : revenons à l'homme , que je n'aurois peut-être pas dû quitter.

La morale de l'homme physique dépend beaucoup du climat qu'il habite ; j'en excepte cependant les devoirs essentiels qui le lient à Dieu , à ses pareils & à lui-même : devoirs invariables, gravés non sur des tables d'airain , mais dans les cœurs, & qui sont faits moins pour l'individu que pour l'espece humaine.

Les annales des deux continens nous démontrent que le caractère des peuples

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

se forme sur le sol qu'ils habitent : un Caraïbe , né & vivant dans les bois , n'aura jamais l'urbanité & l'atticisme du Parisien ; l'Africain énérvé par l'air brûlant qu'il respire , ne sauroit avoir la vigueur de ces nations du Nord , qu'on a regardées long-tems comme la pépinière du genre humain. Toutes ces considérations doivent faire varier , à certains égards , les codes des législateurs ; & j'aurois bien mauvaise idée de ces bienfaiteurs de la terre , si toutes leurs institutions se ressembloient ; s'il n'y avoit que le langage de différent entre les institutions qu'Anacharsis donna aux Scythes , & celles que Zoroastre donna à la Bactriane ; entre le code russe de Pierre-le-Grand , & le code anglois du Solon de la Pensylvanie.

Le climat change si bien les mœurs , qu'un peuple transplanté d'une contrée dans une autre , perd peu à peu ses manières , sa façon de penser & son tempérament. Les Tartares qui ont conquis la Chine , sont actuellement  
presqu'aussi



presqu'aussi polis que la nation qu'ils ont subjuguée : les Hollandois même , dont le travail semble l'élément , & qui en Europe ont créé leur patrie , transportés à Batavia , adoptent les mœurs asiatiques , substituent des ferrails à leurs forteresses , & remplacent leurs soldats par des eunuques.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Quelquefois un fleuve ou la position d'une montagne suffisent pour établir cette variété de mœurs & de climats entre deux contrées limitrophes ; le Piémontois qui habite Turin , n'est point le même que celui qui vit dans les Alpes : Platon remercioit le ciel d'être né à Athenes , non à Thebes , & il n'y avoit guere que le fleuve Asope qui séparât la patrie de Socrate de celle d'Epaminondas.

Le climat lui-même varie , soit par quelque grande révolution du globe , soit par d'autres causes secondaires : la mer en se retirant a tellement changé la nature de quelques plages Africaines , que le sol de l'ancienne Carthage n'est

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

plus le même que celui où sont ses ruines : s'il en falloit croire le voyage de Maupertuis au monument de Windso, un peuple nombreux auroit autrefois habité ce cercle polaire , où l'on ne voit plus que des sapins, des rennes & des ours blancs.

Hypocrate a dit que les Scythes de son tems n'étoient pas propres aux femmes ; ce qui supposoit un défaut de population : dans la suite cependant , sous le nom d'Alains , de Vandales & d'Hérules , ils ont inondé l'Europe & renversé sur lui-même ce colosse de Rome , qui après avoir long-tems pressé le globe , se trouvoit réduit à disputer aux papes une vaine souveraineté dans les murs du Capitole.

L'Italie elle-même a éprouvé des vicissitudes physiques & morales ; les marais pontins qui ne sont plus desséchés , des mines d'arsenic qui ont percé , les éruptions de quelques nouveaux volcans , ont corrompu l'athmosphère qui environne cette belle contrée :

on n'y éprouve plus ces hivers rigoureux dont parle Tite-Live, & qui donnoient du ressort, soit aux organes des habitans, soit à leur courage : ils ont perdu avec leur ciel l'énergie de leur caractère, & il seroit peut-être aussi absurde à un législateur d'exiger des Italiens modernes qu'ils devinssent tout-à-coup des Romains, que de demander des harangues académiques aux barbares du Kamchatka, & des opéra aux sauvages de la baie d'Hudson.

En général, les peuples qui habitent un climat riant & favorisé de la nature, doivent avoir des institutions aussi douces que leur ciel ; leurs annales ne doivent point être souillées de ces crimes réfléchis qui laissent une trace profonde dans la mémoire, & le législateur qui les gouverne doit prendre une bonne idée de l'espèce humaine.

Ces peuples se nourrissent d'ordinaire de fruits & de végétaux (\*). Or la mé-

---

(\*) On a écrit que l'agriculture étoit le premier des arts ; c'est à mon gré un des paradoxes les plus



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

decine, qui dans toute autre occasion ne fait que conjecturer, affirme que c'est à de pareils alimens qu'on doit en

absurdes que la manie des systèmes ait osé produire.

Les premiers habitans de la terre ont dû être libres ; ainsi il a dû s'écouler un grand nombre de siècles avant qu'un homme dît, *ce champ est à moi* ; & un plus grand nombre encore avant qu'il tentât de le cultiver.

Varron, Plin, Lucrece & Horace assurent que l'homme sauvage vécut d'abord de gland : mais, comme l'a très-bien observé le jurisconsulte Tribonien, le mot latin *glans* désigne tous les fruits qu'un arbre peut produire : *Glandis appellatione fructus omnes percipiuntur*. La raison & la grammaire se réunissent donc pour faire l'homme primitif frugivore : quand en dégénérant il est devenu pourceau, ce n'a été, sans doute, qu'à la façon d'Epicure.

L'agriculture est par elle-même un art si compliqué, que si le bled eût été essentiel à notre nourriture, le genre humain auroit probablement péri à son berceau.

Il falloit d'abord deviner que des grains, naturellement insipides, à force de préparations & de métamorphoses, deviendroient un aliment digne de l'homme.

Il falloit dompter des animaux sauvages pour les associer à ses travaux.

Il falloit entr'ouvrir la terre pour en tirer le fer destiné aux instrumens du labourage, & faire servir ensuite ce même fer à déchirer cette terre qu'on venoit d'entr'ouvrir.

Il falloit moissonner à propos ces végétaux inconnus ; il falloit inventer des machines pour broyer le grain ; il falloit pétrir, faire lever & cuire la pâte qui en étoit le

partie la pureté de son sang, la sérénité de l'ame & la vivacité brillante de l'imagination. Pour la philosophie, qui de toutes les sciences est peut-être la moins conjecturale, elle démontre aisément que les mœurs s'épurent par le régime de Pythagore & de Newton : tout étant égal d'ailleurs, j'aimerois beaucoup mieux la morale d'un peuple frugivore que celle d'un peuple ichthyophage, & celle d'un peuple ichthyophage que celle d'un peuple carnivore.

Les mœurs doivent se dépraver quand on approche de la ligne, ou qu'on s'avance vers le pôle.

Ceux des orientaux dont le sang est brûlé par le soleil, doivent avoir une imagination vive, un caractère léger & une ame sans énergie ; aussi leurs institutions se ressentent des vices de leur sang & de leur climat ; ils ont

---

résultat : que de travaux préliminaires pour parvenir à la découverte du pain ! Il en fallut peut-être moins à Archimede pour inventer son miroir brûlant, & pour résoudre son problème de la couronne.

---

PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL.

des romanciers pour historiens , des métaphysiciens pour philosophes , & des poètes pour théologiens.

Les maladies mêmes qui favorisent ces vices , doivent devenir sacrées pour un Asiatique : Mahomet s'évanouit , & le fanatisme dit qu'il est en extase ; il a des convulsions épileptiques , & on suppose qu'il est obsédé de la divinité qui l'inspire ; il est probable que , malgré son génie & ses victoires , Mahomet , sans son délire prophétique , n'eût pu réussir à être le législateur des Arabes , & que sans le mal caduc il n'eût pu devenir prophète.

Un peuple comme les Arabes doit être entraîné impétueusement à l'amour , parce que la chaleur du climat multiplie ces particules ignées qui s'exhalent des végétaux , circulent dans les veines avec l'air qu'on respire , & se portent avec force dans les réservoirs de la génération : or , comme les plaisirs des sens sont dans de telles contrées la passion dominante de chaque individu , il me



semble que les législateurs devroient s'appliquer particulièrement à en réprimer la licence ; c'est-là que la pudeur doit être la base des loix sociales , que le physique de l'amour doit être modifié par le sentiment qui l'épure , & que la morale doit tonner à-la-fois contre l'opprobre des ferrails & contre les jouissances stériles & infames des célibataires.

---

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Mahomet n'étoit point fait pour être le législateur de l'Asie ; il avoit un tempérament trop ardent : ce n'étoit point du sang , c'étoit l'élément même du phlogistique qui circuloit dans ses veines : il ne combattoit , il n'écrivoit , il ne prophétisoit que pour servir le penchant effréné qu'il avoit pour les femmes ; il composa son Coran pour déguiser ses foiblesses , & il imagina son paradis pour en faire l'apothéose.

Il me semble que c'est à un homme froid qu'il appartient de régir les passions ardentes des Orientaux , & à une imagination ardente à donner des loix aux

**PARTIF II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

peuples du Nord : Fontenelle , à certains égards , pouvoit être le législateur des Arabes , Mahomet celui des Samoïedes & des Lapons.

Les hommes qui habitent les plaines brûlantes de la zone Torride ou les glaces éternelles du pôle , tourmentés par les feux du soleil ou par son absence , & ayant sans cesse autour d'eux la nature morte ou inanimée , ont presque toujours des loix dures & une morale atroce : ils se représentent Dieu comme un tyran , & pour l'honorer ils l'imitent.

Il en est de même des peuples dont le pays est sujet aux inondations extraordinaires , aux ouragans ou aux tremblemens de terre : dévorés par une sombre misanthropie , ils ne connoissent l'Être suprême que par la superstition qui le dégrade , ou par le fanatisme qui l'outrage : il semble que ce soit le mauvais principe qui leur ait donné une religion , des loix & une morale. (\*)

---

(\*) L'histoire s'accorde ici parfaitement avec la philosophie. Ouvrez les annales de l'Égypte , du Me-

C'est sur-tout de pareils peuples dont le caractère a besoin d'être réformé par les institutions les plus pacifiques ; le législateur doit s'appliquer à justifier à leur entendement cette nature , dont l'aspect sauvage effrayoit leur sensibilité : il doit les faire lutter par des mœurs douces contre l'aspérité du climat qu'ils habitent , & donner à leur ame une sérénité qui n'est point dans le ciel qui les éclaire.

La guerre ne doit point être leur élément : la guerre est un fléau factice de l'homme en société , qu'il ne faut point ajouter à tant de fléaux qui désolent l'homme de la nature.

Il faut sur-tout consoler ces victimes des révolutions du globe , par la douce perspective de l'immortalité ; il seroit trop affreux qu'après avoir traîné une existence malheureuse , elles ne vissent que le néant au bout de leur carrière.

---

xique & du Japon , vous y verrez toujours la férocité dans le peuple , le despotisme dans les rois , & la tyrannie dans les dieux.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.



---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

Je ne me lasse point d'examiner les maux que les législateurs ont fait aux hommes , & le bien qu'ils pouvoient leur faire ; il me semble qu'en général leurs codes de morale n'ont pas assez remédié aux vices des climats & des tempéramens : le prophete Odin étoit plus Scythe que les Scythes mêmes qu'il vouloit éclairer : comment Sommonacodom déguisé en femme se flattait-il de donner du ressort à l'ame efféminée des Siamois ? comment les Druides , qui étoient la raison vivante de nos peres , se persuaderent-ils qu'ils civiliseroient des barbares en instituant le point-d'honneur , en formant un code juridique de massacres , & en adorant un dieu antropophage ?

Il y a dans l'ordre moral une espece de tact particulier , fruit de l'habitude de réfléchir dans une tête heureusement organisée ; ce tact est dans la science des mœurs ce que le goût est dans l'étude des arts ; il semble agir en inspirant , comme le génie de Socrate.

Ce tact moral est l'application rapide des réflexions & des expériences ; il combine en un instant les effets & les causes ; il saisit les rapports des loix faites & de celles qui sont à faire ; & de la discordance des passions particulières de chaque individu, il tire l'harmonie générale de la société.

Ce tact n'a été donné qu'à un petit nombre de législateurs : voilà pourquoi la terre a été inondée de loix stupides ou féroces, de loix qu'on croiroit combinées dans l'entendement d'un eunuque ou dans la caverne d'un antropophage.

Le grand défaut des fondateurs des empires, est d'avoir créé un art de tromper les hommes, qu'ils ont décoré du nom de politique : cet art funeste commence par empoisonner les mœurs ; l'épidémie de là se communique aux loix, & l'état gangrené s'anéantit enfin par les moyens qu'on destinoit à lui procurer une durée éternelle.

Cette politique, le fléau de la morale, consiste à sacrifier sans cesse les indi-

---

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

vidus de la société à ce qu'on nomme le bien général (\*). Elle n'agit qu'en armant les passions des hommes les

(\*) Je trouve à ce sujet dans un ouvrage justement estimé, une pensée digne de Hobbes & de Machiavel. La voici.

« La vue générale de la nature physique paroît être » de conserver les especes, sans s'inquiéter des individus : ainsi la politique morale veut faire le bien du » plus grand nombre qu'il est possible, sans s'inquiéter » de quelques particuliers, & même à leurs dépens, si » l'on y est forcé. » Voyez la *philosophie applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison*, page 37.

Il me semble que l'abbé Terrasson se trompe, & comme philosophe & comme naturaliste.

Il est faux que la nature ne s'inquiète pas des individus. Chaque être apporte en naissant un principe vital qui tend à prolonger son existence.

Le mot *espece* est un terme technique que nous avons inventé pour suppléer à la foiblesse de notre mémoire & de notre entendement : la nature ne fait réellement point d'especes ; elle ne forme que des individus.

Ce vil machiavelisme, qui consiste à faire un mal réel pour travailler à un bien incertain, convient à de petits tyrans, tels que Philippe II, Tibere & Louis XI ; il n'est pas digne de la nature.

Tout gouvernement où on s'inquiète peu des particuliers est essentiellement mauvais ; c'est un sol embrasé qui dévore ses habitans : le crime de la patrie rompt alors le pacte social entr'elle & les concitoyens.

Malheur à un être qui se trouve forcé à faire le bien du grand nombre de ses membres aux dépens des autres !



unes contre les autres , pour en faire  
résulter la tranquillité d'un despote ,  
qui alors devient heureux par l'infortune  
de tous.

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

C'est à ce machiavelisme qu'on doit  
ces manœuvres obscures & cruelles ,  
appelées par de vils adulateurs , *coups  
d'état* , *droit de bienséance* , *effets du  
malheur des tems* , & que le philosophe  
appelle , des attentats des rois contre  
les peuples.

Ce machiavelisme entretient dans  
une monarchie les prisons d'état , quoi-  
qu'il soit démontré que par-tout où la  
loi ne juge pas , le supplice est un crime  
du législateur. (\*)

C'est dans les états où circulent ces

---

c'est un malade que la médecine ne conserve qu'en le  
mutilant : de pareils sacrifices annoncent sa gangrene  
& sa décadence.

(\*) Rendons justice au monarque juste & sage qui  
nous gouverne ; il n'aime point les actes d'autorité  
arbitraire ; il a détruit la prison d'état de Vincennes , &  
il ne tient qu'à un ministre , homme de bien qui lira  
dans son cœur paternel , de lui faire renverser le château  
abominable de la Bastille.

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL

maximes empoisonnées que s'introduisent d'ordinaire les maux d'opinion, le féroce préjugé des duels (\*), & en général toutes ces institutions barbares, où pour avoir de l'honneur il faut être sans vertu.

C'est-là que se trament fourdement les grandes conspirations contre le genre humain ; on y voit fermenter ces haines nationales qui se terminent à des vêpres Siciliennes ; on y voit le fanatisme honorer un Dieu de paix par des massacres d'Irlande & des journées de Saint-Barthelemi.

---

(\*) Le point-d'honneur naquit du délire des peuples sauvages, qui, sans cesse occupés à attaquer ou à se défendre, n'estimant que la force physique, & n'ayant d'autres loix que leur épée, mirent une espece de grandeur d'ame à se faire justice des insultes qu'on faisoit à leur vanité. Par quelle bizarrerie, nous dont la paix semble l'élément, nous qui nous flattons de n'être plus sauvages, nous qui avons des loix, avons-nous adopté ce préjugé frénétique de nos ancêtres ? Le nom de Gaulois est-il assez respectable pour consacrer des usages stupides ou féroces ? Irons-nous brûler des victimes humaines dans des paniers d'osier, parce que nous descendons des adorateurs de Teutatès ?

La vraie politique ou l'art de gouverner les hommes réunis en société, n'est que la morale appliquée à la législation.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Je ne vois sur toute la surface du globe que le seul empire de la Chine où la politique, de tems immémorial, ait été essentiellement liée à la morale : c'est-là qu'un souverain est un pere ; c'est-là que les vices de l'ame dégradent, & que les mœurs sont le complément des loix : législation sublime créée par un philosophe, & que le Tartare farouche, qui a subjugué la Chine, a eu la grandeur d'ame d'adopter.

L'homme physique ne fut point négligé dans la législation de Cong-fut-sée ; ce sage, si justement célèbre, éclaira les peuples sur leurs vrais besoins : il voulut qu'ils rendissent la terre qu'ils cultivoient, & non les étrangers, tributaires de leur industrie ; il leur apprit à jouir peu pour jouir long-tems, & à faire dépendre de la force de leurs organes la vigueur de leur intelligence.



**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

Les rois reconnurent par ces institutions qu'ils étoient hommes, & sûrs de mourir comme le dernier de leurs adulateurs, ils ne tenterent point de se faire décerner les honneurs de l'apothéose. (\*)

Je ne veux point m'appesantir sur l'éloge de la Chine, éloge qui sembleroit une satire de l'Europe : continuons à parcourir cet océan de loix créées par les hommes & non par la nature, & ne laissons jamais échapper de nos mains la sonde de la philosophie.

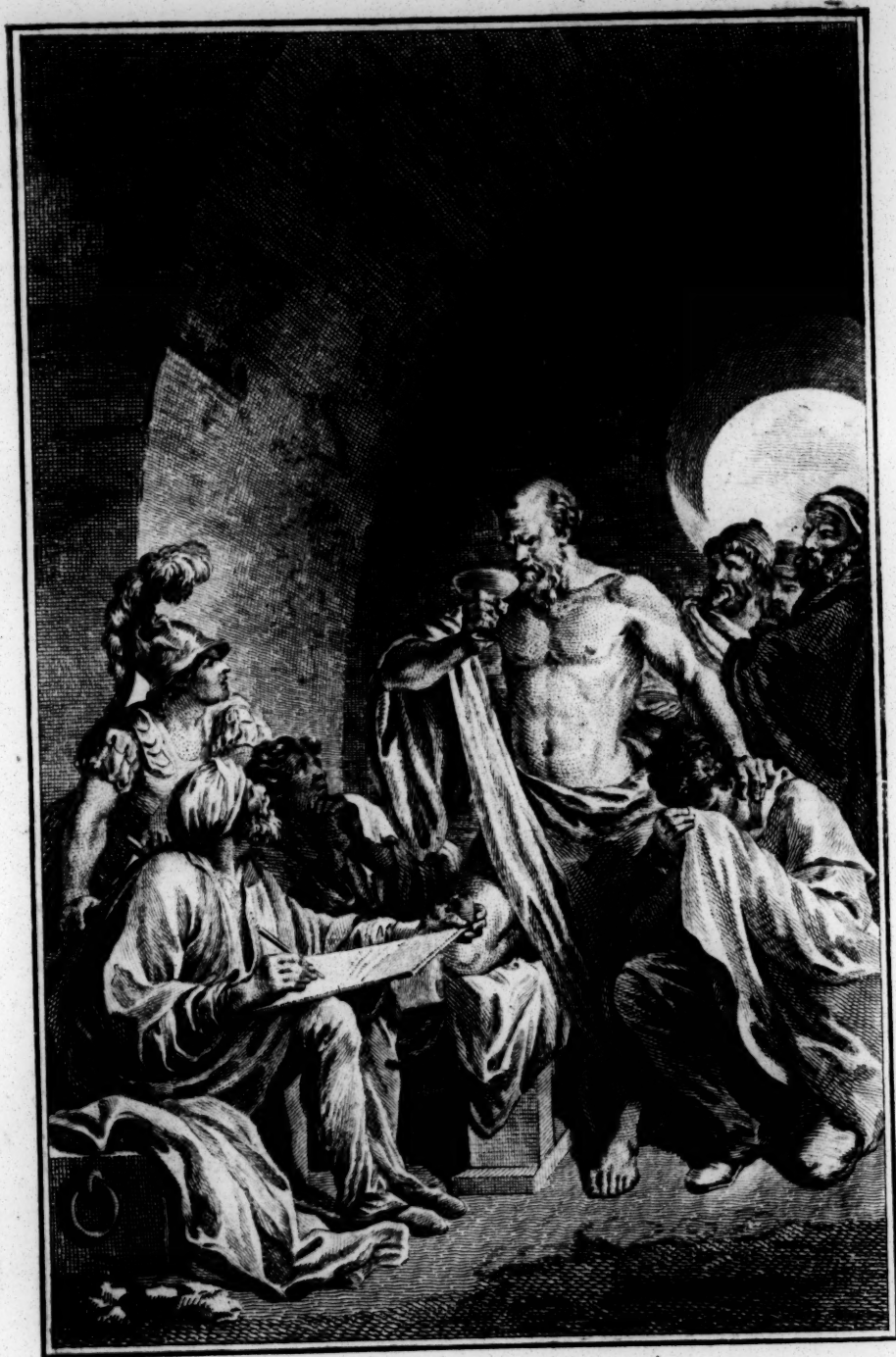
En général, les loix n'ont presque jamais été faites pour le pays qui les

---

(\*) Ce fut une singulière manie à Alexandre, qui étoit d'ailleurs le premier des rois de son siècle, de renier son père pour se faire le fils de Jupiter : il en coûta cher à Callisthène pour n'avoir pas voulu mettre à côté du suprême Ordonnateur des mondes ce jeune insensé, qui corrompoit les prêtresses des temples, qui s'enivroit avec Clitus, & qui se faisoit le mari de Bagoas & d'Ephestion : Lacédémone, obligé d'aduler ce conquérant, se tira d'affaire par un décret conçu en ces termes : *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu.* *Ælian. var. histor. libr. II, cap. XIX.* Le Dieu mourut à Babylone avant d'avoir pu se venger.

observe ;





Crois-tu que j'aurois quelque courage si Dieu ne  
me regardoit pas ?



observe ; d'ordinaire c'est le peuple subjugué qui adopte les institutions de ses conquérans , ou les conquérans qui se soumettent à celles des peuples subjugués. Voilà pourquoi le physique de l'homme & celui du climat qu'il habite ont été si peu consultés ; voilà pourquoi l'espèce humaine gémit sous l'esclavage des loix , qui étoient faites pour assurer son bonheur & son indépendance.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Les Tartares , qui ont adopté un code Sybarite , se sont dans la suite apperçus de son insuffisance : alors ils en ont formé un autre ; mais sans détruire le premier , qui de jour en jour leur devenoit plus cher , non parce qu'il renfermoit des loix sages , mais parce qu'il renfermoit des loix anciennes.

Il y a un siècle que ce mélange absurde de loix humaines & d'usages féroces excita une grande réclamation en Angleterre : le chancelier Bacon , un des premiers qui ait fixé sur cet objet les regards de la politique , disoit que dans son pays les loix vivantes mou-

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

roient à côté de celles qui devoient n'être plus : c'est le fameux supplice inventé par Mezenne.

Dans d'autres états , on n'a pas osé toucher à l'édifice gothique & barbare des anciennes loix ; mais chaque docteur s'est permis de les interpréter à son gré : de là cette foule de commentaires qui rendent si pénible l'étude de la jurisprudence : chacun s'occupe , non à examiner la loi , mais à voir ce qu'a pensé en tout tems l'homme de loi : tel seroit le navigateur qui ne se conduiroit que par le sillage du vaisseau qui le précède ; la nuit survient & le guide disparoît : il valoit mieux régler sa route sur le cours du ciel. -- Le ciel d'un grand jurisconsulte est la morale de la nature.

Ce n'est point l'étendue d'un code qui démontre les lumières d'un peuple ; d'ordinaire plus il y a de loix dans un état & moins il y a de mœurs ; si on en doute , qu'on compare Rome sous Justinien , & Rome sous les Scipions , n'ayant que ses douze tables.

Pourquoi a-t-on rendu si compliquée la machine de notre législation ? le gouvernement tremble à chaque instant pour ma vie & pour ma fortune ; une police défiante m'entoure de satellites invisibles ; la loi, jusque dans le bien que je fais, soupçonne le mal que le méchant médite : grand Dieu ! suis-je donc dans une caverne de brigands , & la loi n'est-elle pour moi que cette épée de Denis le tyran , suspendue par un fil sur ma tête , moins pour me protéger que pour m'empêcher de vivre ?

Oh ! combien les mœurs seules , sans cet appareil formidable de loix , contribueroient' plus à mon bonheur ! Tems heureux de la franchise douce & honnête de nos peres , vous n'êtes plus que dans la mémoire de leurs descendans ! Qu'est devenue cette parole plus sacrée pour les citoyens , que nos sermens faits sur des autels entourés du parjure ? Ne vaudroit-il pas mieux avoir affaire à des hommes justes , que de se reposer sans cesse sur la justice du soin de nous

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.



**PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.**

défendre ? Je voudrois vivre avec mes amis , & la loi inquiete ne me montre autour de moi que des tyrans puissans qui la bravent , ou des scélérats obscurs qu'elle punit.

Des mœurs sans loix annoncent une nature sauvage : des loix sans mœurs prouvent un état dépravé & qui touche à sa décadence ; le chef-d'œuvre des gouvernemens est celui où on trouve à-la-fois des mœurs & des loix.

C'est aux loix à maintenir les mœurs ; voilà pourquoi les anciens , nos maîtres peut-être en tout genre , s'occupoient tant de la culture des arts essentiels , veilloient à l'éducation nationale , avoient un si grand nombre de loix somptuaires ; ils sentoient assez qu'un législateur ne donne à ses monumens qu'une base de fable , quand il ne bâtit pas sur la nature.

Pour nos instituteurs modernes , on diroit qu'ils ont tenté de refondre l'homme ; mais au lieu de le vivifier comme Prométhée , ils en ont fait une

statue froide & dont les ressorts ne se montent que pour se détruire : l'Europe presque entière ne s'occupe que de commerce, d'arts somptueux & d'industrie : le mot de finance est le seul que la politique prononce ; l'élément dévorant du luxe est le seul où le citoyen puisse respirer ; pour les mœurs on les a reléguées dans les ouvrages des philosophes ; & puisque la chose est bannie de nos cœurs , je ne vois pas pourquoi le mot subsiste dans nos grammaires.

Arrêtons-nous sur-tout sur l'épidémie financière qui menace de gangréner le plus beau des gouvernemens de l'Europe.

Depuis environ vingt ans , il s'est établi , au centre de Paris , un foyer de spéculations , où l'abominable égoïste se crée une fortune ou l'anéantit en un instant ; on ne peut se figurer tous les maux qui ont résulté de l'ouverture de cette boîte de Pandore.

Du moment qu'on s'est aperçu qu'on pouvoit sans talent atteindre à

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

la fortune d'un Lucullus ou d'un Beaujon, chacun a abandonné son travail & le rang que ses peres tenoient dans la société pour spéculer dans les fonds publics : le courtisan a quitté Versailles, le magistrat le Palais, & le prêtre, le ministère des autels pour se faire joueur. Sur une fortune rapide, il y a eu cent désastres : mais est-ce que les fautes d'une génération ont jamais corrigé celle qui doit la suivre ?

Quand ces jeux terribles ne feroient qu'isoler les hommes & les dessécher, un gouvernement sage devroit encore les anéantir.

L'arbre funeste n'a pas poussé, dans l'état, des ramifications assez profondes pour qu'il soit impossible de l'arracher.

Il seroit à souhaiter qu'un ministère sage attachât une note d'infamie à l'agioteur.

Mais comme dans toute bonne législation il faut prévenir les délits plutôt que les punir, le philosophe desireroit



qu'auparavant on ôtât tout prétexte à l'agiotage.

Quand un gouvernement cessera d'emprunter à de hauts intérêts, le mauvais citoyen cessera de spéculer sur les emprunts.

Quand un gouvernement fera assez fort pour se passer des vagues ressources du jeu public, les fortunes du peuple & des grands n'iront pas s'anéantir dans les loteries.

Quand un gouvernement éclairé achèvera de recouvrir un crédit qu'il n'auroit jamais dû perdre, fort. de sa propre force, il aura le droit de tonner contre une morale spéculative qui tend sans cesse à anéantir la morale éternelle de la nature.

Oh, que la nature s'est cruellement vengée en abandonnant les hommes qui la blasphèment ! Un vil & froid intérêt a achevé d'éteindre en nous la flamme déjà expirante de la sensibilité ; les liens sacrés des familles se sont relâchés : l'habitant des villes, isolé au

---

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

milieu de ses concitoyens , sourit de pitié au nom de patriotisme ; & ce sentiment noble & généreux qui fait embrasser le genre humain dans sa bienveillance , on le renvoie avec la chimere du bien possible dans la république de Platon.

A la place des mœurs nous avons mis une politesse féroce qui , à force de nous rendre uniformes , anéantit notre caractère : un homme aimable se croiroit déshonoré , si le nom sacré de pere ou d'épouse abordoit sur ses levres ; incapable de sentir d'autres plaisirs que ceux qu'il achete , il abandonne sa femme , ou quelquefois même ose la vendre au premier séducteur qui entreprend sa conquête ; trafiquant ainsi avec des courtisannes , & des amis plus vils encore , de crimes , d'opprobres & de remords.

Et toi , amour , lien sacré des êtres , pur élément de la nature ; toi qui montes dans les ames sensibles tous les ressorts de la vertu , qui te reconnoîtra chez

un peuple qui se joue de la morale ?

On donnera ton nom à ce sentiment factice, né du besoin de jouir & de la vanité d'être préféré; & l'homme de bien te voyant dans la bouche de l'être vil, qui subjugue toutes les femmes, les trahit & les déshonore, te bannira de son cœur & rougira d'aimer.

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Il ne suffit pas que les loix maintiennent les mœurs; il faut que les mœurs, à leur tour, maintiennent les loix: car quel bien peuvent faire à un état les meilleures institutions, quand le scélérat puissant s'en joue, que la mauvaise-foi les interprete, & que le cœur des méchans conspire pour tenir lieu lui seul de toute législation?

La plus légère atteinte portée aux bonnes mœurs peut entraîner la dissolution du corps politique; mais on peut & on doit quelquefois changer les bonnes loix: les institutions des hommes sont variables; il n'y a que la morale de la nature qui doit être éternelle.



PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

Quand Locke donna des loix à la Caroline, il voulut qu'elles n'eussent de force que pour cent ans : ce grand homme, qui avoit fait une étude profonde du cœur humain, sentoît qu'il ne faut pas un siècle à une nation pour que ses mœurs s'alterent : or dès que les mœurs dans un état se dépravent d'une manière sensible, la machine politique a besoin d'être remontée par la législation.

Je trouve dans les anciennes législations un secret admirable pour éloigner la décadence des mœurs ; c'est l'établissement de la censure. A Rome un simple magistrat, son tableau à la main, & armé du fouet de l'opprobre, forçoit les citoyens à être honnêtes ; bien plus redoutable aux corrupteurs de la morale publique, que les institutions de Numa gravées en airain au Capitole ; parce que la loi ne parle qu'une fois, & qu'un homme tel que Caton agit toujours.

Je cite souvent Rome, & j'en rougis

pour l'Europe moderne , mais mon enthousiasme pour cette première des républiques , est trop réfléchi pour être aveugle ; je suis loin d'approuver les institutions qu'elle fit pour le malheur du monde : son patriotisme étoit presque toujours un attentat contre le repos des nations ; & Caton terminant toutes les délibérations du sénat par le conseil de détruire Carthage , n'est plus à mes yeux la loi vivante de Rome , mais l'ennemi du genre humain.

Nous , qui avons sous les yeux les codes divers des nations , qui pouvons nous instruire par leurs loix , & nous éclairer par leurs fautes , comment n'avons-nous jamais adopté que les mœurs des états énervés , & les institutions des barbares ? C'étoit la Rome des Scipions & non celle de Justinien qui devoit nous donner son code & ses mœurs : au lieu d'adopter le farouche point-d'honneur des Welches , il falloit faire censeurs de la nation les Sully , les Catinat & les Montausier , mais sans leur

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

permettre d'opiner au parlement , pour rendre Londres esclave , ou pour noyer la Hollande.

Je desirerois aussi , pour la perfection de la morale des états , qu'il y eût un opprobre légal attaché à ces vices du cœur , sur lesquels le magistrat se tait , & qui ne sont punis que par les remords : il y avoit dans l'ancienne Perse des loix contre l'ingratitude ; Xénophon observe qu'elles préparèrent la grandeur des successeurs de Cyrus : mais lorsque cette digue , qui arrêtoit le débordement des mœurs , commença à s'écrouler ; lorsque le despotisme dans les grandes familles de l'état eut substitué au nom de pere celui de maître ; alors l'empire , fermé à la nature , s'ouvrit de toutes parts à l'épée d'Alexandre.

Le défaut le plus grand des législations est peut-être de n'avoir attaché aucune récompense à la vertu : on diroit qu'elles ne croient pas les bonnes actions compatibles avec la vie sociale ; elles ne supposent pas plus la possibi-



lité des citoyens vertueux , que Rome ne supposoit la possibilité des parricides. (\*)

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Et qu'on ne dise pas que la vertu est assez récompensée par l'estime tacite des gens de bien : qu'est-ce que la froide bienveillance d'une centaine de sages obscurs , auprès de la confédération formidable de tant d'hommes méchans par caractère ou par foiblesse ,

---

(\*) Le journal de Paris doit être bien étonné de trouver ici une place : ce journal que depuis son institution jamais un homme de lettres n'a rédigé , qui d'ordinaire ne dit la vérité ni de l'homme en crédit qu'il encense , ni de l'écrivain qu'il déchire , qui semble sans cesse occupé dans les arts à étouffer le génie & à élever la médiocrité ; le dernier enfin des journaux , qui sont eux-mêmes la dernière des productions des gens de lettres , --- eh bien , ce journal , depuis quelque tems , semble avoir épuré la bassesse de son origine , en devenant le dépôt des actes de bienfaisance. La publicité de ces feuilles engage une foule d'égoïstes à venir au secours de la vertu indigente ; & peu importe au gouvernement , pourvu que le bien se fasse , que le mobile en soit l'amour de l'homme ou la vanité.

O mes amis , qui voulez conserver purs votre goût & votre cœur , voyez les actes de bienfaisance du journal de Paris & n'en lisez jamais les analyses ! *Note de l'éditeur.*

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

qui occupent toutes les avenues de la société, qui distribuent en despotes les mépris ou la considération, qui réunissent à l'art de donner aux vices les couleurs de l'honnête, celui d'imprimer sur l'honnêteté le burin du ridicule ?

J'en appelle à la bonne-foi : pense-t-on, par exemple, que le suffrage d'une douzaine de philosophes pratiques, fût un encouragement suffisant pour les bonnes mœurs dans une ville immense où la jeunesse s'instruit à jouer, comme les anciens Spartiates s'instruisoient à voler ; où l'épidémie du libertinage a gagné le théâtre (\*), la bonne compagnie & jusqu'aux livres de morale ; où dans la foule des attentats contre l'union conjugale, le public ne se joue

---

(\*) Comment la scène françoise, consacrée au génie & à la vertu, conserve-t-elle *George-Dandin*, cette nouvelle farce des nuées, destinée à jouer, non la philosophie, mais le nœud sacré du mariage ? Et toi, immortel *Molière*, comment as-tu fait servir quelquefois à fapper la morale la plume que le goût t'avoit donnée pour jouer les ridicules ? Tu étois si grand par toi-même, pourquoi te faire le rival d'un vil *Aristophane* ?

que du mari qui se plaint , de la femme qui rougit , & de l'amant adultere qui ne s'en vante pas.

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Dans une société naissante , un crime tel que l'adultere entraîne peut-être avec soi son supplice ; mais aussi dans une société naissante il n'y a point d'adultere.

C'est lorsqu'un état affaibli par le luxe penche vers sa décadence , qu'il faut le remettre debout , en encourageant les bonnes mœurs ; c'est alors que le législateur doit choisir le théâtre le plus élevé pour y placer la vertu ; c'est alors qu'on doit renouveler les mariages Samnites , & multiplier les fêtes de la rosière de Salency.

Je pourrois m'étendre encore sur la morale des états ; mais le germe de toute ma politique est déjà dans le cœur de l'honnête homme , & dans le roman immortel de Télémaque. (\*)

---

(\*) *Le Télémaque*. dit un magistrat éloquent , cette protestation immortelle de la raison humaine contre les erreurs de la politique ; ce livre des mœurs , des rois &



PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL.

Les nations ne sont que des individus de la société universelle; ainsi la morale des états est essentiellement la même que celle des particuliers; & donner des mœurs à l'homme physique, c'est en donner au genre humain.

J'ai dit qu'il y avoit un ordre moral pour l'espèce humaine; mais tous les individus ne se prêtent pas de même à ses loix; & cette différence qui dépend de leur organisation, doit en

---

*des hommes, où la poésie est devenue la sagesse, & la fiction la vérité sublime; ce livre instructif & consolant, où l'ame entière se repose avec délices dans le sein des Graces & des Vertus; ce livre qui plaît tant, & qui fait qu'on se plaît tant à soi-même, parce qu'on se trouve meilleur après l'avoir lu. Discours sur les mœurs, par M. Servan, page 58.*

Personne n'étoit plus en état de peindre Fénelon, & peut-être de le remplacer, que cet orateur même, qui dans tous ses ouvrages s'est montré l'apôtre des mœurs; qui, né avec le génie de Démosthène, y a réuni l'ame de Montausier, & à qui il n'a manqué peut-être que de respirer l'air & l'artificisme de la capitale, pour consoler la France de la perte de d'Aguesseau.

Je n'ai jamais vu ce magistrat, je ne le connois en aucune sorte; mais j'ai lu ses écrits, & son éloge déjà placé dans mon cœur, s'est trouvé naturellement sous ma plume.

mettre

mettre aussi dans la manière de les gouverner.

Il y a des hommes dont l'insensibilité fait la base du caractère : ces froides statues ne se vivifient jamais au feu du patriotisme , la douce amitié ferment rarement dans leur âme , l'impétueux amour n'y cause aucune explosion ; de pareils êtres , que les naturalistes devroient ranger dans la classe des zoophytes plutôt que dans celle des hommes , ont besoin d'efforts violens pour sortir de cet anéantissement : il faut que le législateur les secoue , & ce n'est que par des coups de tonnerre qu'on peut interrompre en eux le sommeil de la nature.

S'il se trouvoit un peuple aussi malheureusement organisé , il seroit peut-être utile d'effrayer ses scélérats par l'appareil des supplices extraordinaires , & d'y introduire la législation Japonaise , malgré son atrocité : si ce peuple avoit un théâtre , ses Sophocle ne devroient être que des Shakespear ; & le

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL

gouvernement ne devrait y tolérer d'autres drames qu'Atrée, Barnevelt & Beverley.

L'apathie est en général le fléau de la morale; parce que ce n'est que par les passions que la loi peut mener l'homme à la vertu.

Il y a des états dans la société qui conduisent naturellement à cette apathie fatale, qui éteint dans le cœur tout sentiment d'humanité à cet égard; on diroit que la nature a jeté dans le même moule l'homme riche, le despote, le philosophe, les conquérans & les bourreaux.

Il y a aussi des manières de vivre qui, en émoussant la finesse des organes, détruisent peu à peu cette douce sensibilité qui est la base de la vertu: le tempérament égal, le paisible habitant des villes doit avoir plus d'humanité que ce marin qui, presque toujours éloigné de la société des femmes, vit sans cesse dans un élément orageux & en contracte bientôt la dureté.



Le climat où l'on vit influe si fort sur la sensibilité, que le changement des saisons suffit quelquefois pour en apporter dans le caractère. Montesquieu avouoit à ses amis que dans les ardeurs de la canicule, son ame & son intelligence lui paroissoient usées, & qu'il ne pouvoit alors ni faire une action de vigueur, ni travailler à l'esprit des loix. Henri III, aux approches de l'hiver, renvoyoit ses mignons, s'appliquoit aux affaires, & Paris étonné retrouvoit son roi. (\*)

---

MORALE  
D F  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

---

(\*) M. de Saint-Lambert, qui paroît avoir étudié profondément l'homme physique, dans une note de son *Poëme des saisons*, observe, d'après plusieurs autorités respectables, que des grands crimes dont l'histoire fait mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées.

« Alors, dit ce philosophe sensible, les fibres raccourcies & plus arrosées d'esprits & de sang dans l'étendue qui leur reste, ont plus de force & de ressort : l'ame agit plus sur elle-même, & les pensées ont plus de suite & de profondeur : alors on se trouve plus disposé à la colere, à la vengeance, à la haine & à tous ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'est jamais capable. »

Voilà de quelle façon ont observé des hommes tels

---

**PARTIE II**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

Le principal objet de l'attention des législateurs en morale, doit regarder la diversité des tempéramens (\*) : il est certain que les passions qui naissent d'une combinaison particulière des principes dont le corps est composé, sont de la plus grande activité, & subjuguent tôt ou tard l'entendement : quand le tempérament est bien dirigé, l'homme est un héros ; mais aussi quand il est vicieux, il devient un monstre. Le misanthrope qui propose alors le couteau d'Origene pour éteindre une passion fondamentale, n'est qu'un empirique parmi les médecins de l'ame ; il ne fait pas que le tempérament tient à l'organisation, comme le tissu fibrillaire qui

---

que Pythagore, Tacite, Montagne & le président de Montesquieu. Par-là on lie la physique à la morale, & on fait servir au bonheur de la terre les spéculations stériles des académies.

(\*) Les gens de goût sentent assez qu'un discours philosophique de la nature de celui-ci, n'étant qu'une série de faits liés entr'eux par des idées neuves ou utiles, ne peut comporter cette unité dramatique qu'on exige d'un discours d'apparat, qui, ne roulant que sur un seul objet, se trouve si aisément lié par des phrases.

en est le siege , & qu'on ne peut le détruire sans détruire la machine elle-même.

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Hypocrate , Sydenham & Boerhaave établissent quatre tempéramens primitifs , sur lesquels doivent reposer les principes de la morale de l'homme physique.

L'homme phlegmatique , dont les fibres sont sans cesse abreuvées par une sérosité qui leur ôte leur ressort , avec ses organes délicats , son imagination froide , & son ame sans énergie , est l'enfant , ou , si l'on veut , le vieillard de la nature.

Un tel être n'éclaire le monde ni ne le bouleverse : comme il a rarement une ame à lui , il faut l'empêcher de s'isoler , l'entourer d'hommes actifs qui lui donnent un caractère , & vivifient ainsi , pour la société , l'automate de la nature.

Ce principe de l'organisation & de la vie , qu'on peut appeller le feu élémentaire , est d'ordinaire très-foible



**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

dans l'homme phlegmatique ; il conviendrait donc de remonter sa machine par l'usage de ces alimens pleins de suc & de ces boissons ignées qui procurent de la tension aux nerfs, de la rapidité aux fluides, & des esprits générateurs au cerveau : ce qui tue l'homme à imagination ardente serviroit alors à multiplier l'existence de l'homme phlegmatique : & voilà comme la morale, à l'exemple de la médecine, tire des remèdes du sein même des poisons.

L'organisation du mélancolique n'est peut-être pas dans la nature ; c'est une espèce de tempérament factice, né d'une vie sédentaire, de l'éloignement de la société & quelquefois de l'abus des plaisirs, qui se manifeste d'ordinaire vers l'âge de trente ans, & qui conduit par une vie malheureuse à une mort prématurée, & souvent au suicide. (\*)

---

(\*) Un naturaliste moderne, qui a travaillé sur la génération, prétend qu'on ne trouve guère les mélancoliques dans les petites villes, encore moins dans les

Un homme d'une telle constitution est naturellement porté à la rêverie ; son imagination se concentre sur un objet & l'épuise : lui seul peut concevoir ces haines réfléchies , qui conduisent à des crimes qui étonnent la nature : & l'histoire , en effet , a rangé dans la classe des mélancoliques Atrée , Tibere & cette Médicis , qui fit signer à Charles IX le massacre de Saint-Barthelemi.

Quand on réfléchit sur les désordres que cet affreux tempérament a fait naître , on est tenté de s'indigner contre la nature humaine. Le mélancolique porte tout à l'excès , & sur-tout la dépravation : s'il est né ambitieux , il fera régicide comme Cromwel ; s'il est amoureux & jaloux , il fera boire le sang de son rival à sa maîtresse ; s'il écrit contre les philosophes , il fera

---

campagnes ; mais il en a rencontré à chaque pas dans ces capitales de l'Europe , où les hommes , pressés étroitement les uns contre les autres , semblent se disputer l'air qu'ils respirent. --- Il est bien singulier que des hommes ennemis de la société ne puissent vivre que dans les grandes sociétés.

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL,**

l'apologie de l'assassinat juridique des Calas & du massacre d'Irlande.

Il est donc de la dernière importance, pour la sûreté des états, que les médecins & les moralistes se réunissent pour affoiblir, dans les citoyens aussi malheureusement organisés, le poison lent de la mélancolie : leur imagination a besoin, non de grands spectacles, mais de spectacles variés ; il faut substituer à la doctrine attrabilaire qu'ils ont adoptée, la morale douce & riante de la nature ; le cénobisme sur-tout doit leur être interdit, à moins que leur état ne soit désespéré ; car alors il peut être utile à la société qu'ils entrent tout vivans dans la tombe ; comme il est bon qu'un pestiféré se tue, pour sauver la vie à cent mille hommes.

L'être le plus social est, sans doute, celui qui a un tempérament sanguin ; cette chaleur douce qui circule avec son sang dans ses veines, cette vive sensibilité que produit en lui l'abondance du phlogistique, cette gaieté



charmante que fait naître le libre usage de tous ses organes, tout concourt à augmenter l'aménité de son commerce; mais comme tant de qualités physiques sont toujours réunies à l'inconstance, le moraliste ne doit point s'en laisser imposer par cette apparence brillante; & sous le marbre extérieur du tombeau, il doit pressentir le vuide qu'il renferme.

Il est certain que l'homme sanguin n'a d'ordinaire que les idées du moment: sans cesse entraîné par le flux & le reflux des passions contraires, tous les grands spectacles glissent sur lui, & ne font qu'effleurer la superficie de son ame: incapable également de grands crimes & de grandes vertus, il acquiert l'amitié plutôt que l'estime de tout ce qui l'environne, & meurt enfin regretté, mais sans faire époque.

Pour que cet être sensible, mais léger, fût le modèle des pères & le héros de l'amitié ou du patriotisme, il suffiroit donc de fixer toutes les facultés de son ame par une passion dominante:

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

PARTIE II  
L'HOMME  
SEUL.

donnez-lui un caractère, & il deviendra le chef-d'œuvre de la nature.

L'homme bilieux se fait tout seul : né avec un tempérament vigoureux & une tête fortement organisée, il imprime nécessairement, à tout ce qu'il fait, un grand caractère : son ambition est celle de Mahomet, son patriotisme celui de Caton, & sa haine celle de Coriolan.

Quand il aime, il a tout le délire des Sapho ; l'objet aimé & son cœur sont les seuls êtres qui existent dans la nature, & le reste de l'univers s'anéantit devant lui.

S'il écrit, ses ouvrages sont profondément pensés ; il épuise son sujet, & lui seul ouvre & ferme la carrière. (\*)

---

(\*) Les oracles de l'ancienne médecine ont observé que les plus célèbres athlètes de la Grèce furent bilieux. L'histoire fait la même remarque de quelques-uns de ces philosophes qui ont fait secte : cependant il n'y a rien de commun entre la bile & la gymnastique, ou l'art de faire des systèmes. Ce n'est donc que par la vigueur des organes, que suppose la bile, qu'il se trouve quelque rapport entre Milon, qui tue un taureau d'un coup de poing, & Newton, qui indique aux planètes l'ellipse où elles doivent faire leur cours.

Voilà l'homme sur lequel la loi doit veiller sans cesse : comme son esprit n'est point fait pour le repos , il faut que ce soit elle qui fournisse de l'aliment à son activité : le génie réunit deux hommes bilieux tels que Cromwel & Marc-Aurele ; il n'y a que la morale qui les sépare.

---

---

MORALE  
DE  
L'HOMME  
PHYSIQUE.

Il suit de ces observations philosophiques , qu'on pourroit faire un code moral, divisé suivant l'échelle graduée des tempéramens.

Le citoyen apprendroit par ce code à se donner un caractère , ou à diriger celui qu'il a , sur le plan de la vertu.

Persuadé que le premier besoin de l'homme est l'homme même, il regarderoit le pacte social comme une loi sacrée de la nature.

Il sauroit que la base de toute législation est l'utilité particulière de chaque individu ; mais il distingueroit avec soin cet intérêt aveugle & momentané qui ne procure que des jouissances destructives , de cet intérêt éclairé & perma-



---

---

PARTIE II.  
L'HOMME  
SEUL.

nent qui conduit au bonheur par des sacrifices.

En réfléchissant sur ce code, il apprendroit que l'héroïsme de la vertu consiste à exiger peu des hommes, & à leur faire tout le bien possible; à ambitionner la gloire de faire à-la-fois des heureux & des ingrats.

Il simplifieroit les principes de ses devoirs, & reconnoîtroit que toutes les vertus humaines reposent sur la double base de la justice & de la tempérance; la tempérance, qui nous fait abstenir de ce qui peut nuire aux autres & à nous-mêmes; la justice, qui nous porte à faire jouir chacun de l'être & du bien-être. (\*)

Ce code, s'il étoit bien fait, prévien-  
droit en quelques pays les difficultés  
innombrables que les têtes mal orga-

---

(\*) On compte d'ordinaire quatre vertus primitives; mais pourquoi mettre en ce rang la force, qui ne se donne point, & la prudence, qui n'est point distinguée de la raison? Le nombre de quatre est-il sacré pour nos moralistes, comme celui de trois l'étoit pour les disciples de Pythagore?

nifées ont fait naître , de tout tems ,  
 contre la morale ; il prêteroit des armes  
 pour couper à-la-fois toutes les têtes  
 de l'hydre du fanatisme , & pour rendre  
 inutiles les cent mille bras du despo-  
 tisme ; il se liroit avec fruit à Londres ,  
 à la Mecque & à Isaphan ; & le théis-  
 me , le seul culte qui ait sa racine dans  
 le ciel , y reconnoîtroit ses principes ,  
 en même tems que les Orphée , les  
 Numa & les Zoroastre , y puiseroient  
 les dogmes sacrés de la nature.

---

MORALE  
 DE  
 L'HOMME  
 PHYSIQUE.

Me fera-t-il permis , en finissant ce  
 discours , de faire connoître dans quelles  
 dispositions il a été écrit , ainsi que mes  
 autres ouvrages , & dans quel esprit il  
 faut le lire ?

La nature m'a fait aussi pacifique  
 que Socrate ; jamais ma plume n'a flétri  
 les hommes , ni attaqué les vérités éter-  
 nelles de la morale ; il n'y a point de  
 liens sacrés que je n'aie tenté de resser-  
 rer : j'ai su respecter jusqu'à ces erreurs  
 douces qui blessent , il est vrai , l'œil  
 sévère du philosophe , mais qui peuvent

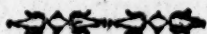
**PARTIE II.**  
**L'HOMME**  
**SEUL.**

contribuer au bonheur du vulgaire des hommes.

Quand je parle de Dieu & de notre immortalité, je m'exprime avec vigueur, & ma plume se trouve quelque énergie; lorsque je pressens dans l'histoire de la nature quelque vérité inconnue, j'adopte le scepticisme, & je ne demande que lui à mes lecteurs.

S'il m'étoit échappé, dans mes ouvrages, quelque principe qui pût contrister une ame sensible & honnête, je le désavoue hautement; & je prie qu'on pardonne aux erreurs de mon esprit, en faveur de la pureté de mon cœur.

Je n'aspire point à la gloire d'Erostrate : une seule larme que j'aurois fait verser à un lecteur sensible, un seul remord que j'aurois arraché à l'ennemi de la morale, voilà le but de mes travaux & leur récompense.





---

DE LA  
PHILOSOPHIE.  
DE LA NATURE.

---

SECONDE PARTIE.

---

L' HOMME SEUL.

JE regarde l'homme comme un modele exposé par la nature aux regards des artistes : chacun le dessine suivant le point de vue où il est placé : mais je ne crois pas que personne ait eu l'audace d'en faire une statue, & de la jeter en fonte avec toutes ses proportions ; c'est presque toujours l'homme de sa petite société que chaque moraliste a étudié, & non l'homme de la nature.

Le sublime visionnaire Platon & le bon Plutarque ont crayonné çà & là quelques traits sur l'homme dans leurs nombreux écrits ; mais ce ne sont que des traits ; ne prenons pas

---

L'HOMME  
SEUL.

**PARTIE II.** pour des tableaux d'une ordonnance supérieure de simples esquisses, fussent-elles de Rubens & de Michel-Ange.

¶ Marc-Aurele pouvoit tracer le grand tableau que je propose; mais son livre n'est qu'un recueil indigeste de ses pensées; & il ne faut point en accuser sa mémoire: ce grand homme étoit trop occupé de faire le bonheur des êtres intelligens, pour avoir le loisir de les peindre.

Montagne est peut-être l'écrivain qui a donné le plus d'idées pour jetter en fonte d'un seul jet la statue de l'homme: la sonde de la philosophie à la main, il pénètre dans les replis les plus cachés du cœur; rien ne lui échappe de ce que le méchant cache à tout ce qui l'environne, & de ce qu'il voudroit se cacher à lui-même; il connoît l'homme, comme Prométhée connoissoit sa statue, parce que tous les deux semblent n'avoir travaillé que sur leur propre ouvrage.

Malheureusement Montagne étoit organisé pour être le plus indépendant des hommes;  
l'idée

l'idée de faire un ouvrage long & pénible, qui demandoit un plan & des détails, & auquel il devoit rapporter toutes ses connoissances, ne se présentoit à lui qu'avec les entraves qui l'accompagnaient, & effrayoit son esprit, qui ne vouloit approfondir tout qu'en paroissant tout effleurer : aussi les essais de ce grand homme sont moins un excellent livre\* qu'un recueil d'excellens chapitres : ils doivent être le manuel du philosophe qui exécutera la statue de l'homme : mais cette statue est encore à faire.

**L'HOMME  
SEUL.**

Divers auteurs célèbres parmi les modernes ont encore écrit sur l'homme, mais sans qu'on puisse les mettre en parallèle même avec Montagne, parce que l'idée de fonder la morale de l'homme sur la nature n'étoit chez eux qu'une idée accessoire qui plaisoit moins à leur imagination, que certaines rêveries philosophiques auxquelles elle s'étoit arrêtée : c'est ainsi que Pope & Shaftesbury n'ont décomposé l'homme que pour le bercer de la folie



**PARTIE II.** de l'optimisme , & Leibnitz pour bâtir son édifice aérien des monades.

Ordinairement c'est l'homme de leur secte, & non l'homme de tous les tems & de tous les lieux, qu'ont sculpté nos moralistes, avant que l'aurore de la philosophie vînt luire sur l'Europe: l'homme de Nicole est un dévot; celui de Pascal est plus respectable, malgré ses préjugés; c'est un solitaire de Port-Royal.

Richardson étoit bien plus en état que des sectaires de tracer l'homme de la nature; ce Richardson qui, pour mieux observer la société vécut tant d'années dans son sein sans parler, & qui trouva le secret d'arracher de nous, pour des êtres frivoles & des noms imaginaires, ces larmes du sentiment que nous n'accordons que malgré nous au malheur de tout ce qui nous environne. La postérité regrettera long-tems que cet homme célèbre, au lieu de faire l'histoire de l'homme, n'ait fait que le roman de Clarisse; quoique Clarisse soit, avec

Télémaque, le plus beau roman qui soit sorti de la main des hommes.

**L'HOMME  
SEUL.**

Marivaux est encore un des écrivains qui a soulevé le plus le rideau qui nous cache l'homme; au travers de ses subtilités & de son froid néologisme, on aperçoit un profond observateur à qui il n'a manqué que du goût & de la hardiesse pour devenir un des plus grands peintres de l'espèce humaine; des hommes plus célèbres que lui, mais qui ne le valaient pas, l'ont méprisé de son vivant; mais la génération présente commence à le venger de l'injustice de nos pères; & avant quarante ans ses juges aussi bien que lui seront à leur place.

Depuis que les presses de l'Europe sont moins chargées d'entraves, & que la plume du philosophe a la permission d'être utile, on a senti la nécessité de refaire l'homme manqué par les artistes qui nous ont précédés; & les plus beaux génies se sont réunis à fournir les matériaux nécessaires pour la fonte de la statue.

**PARTIE II.** A leur tête il faut mettre l'auteur d'*Emile* ; cet homme digne, par ses talens & par son ame, de nous faire moins regretter les beaux siècles d'Athènes & de Rome : il a conduit l'homme du berceau à l'adolescence ; & qui pouvoit mieux que lui le mener, le flambeau de la nature à la main, jusqu'à l'instant où il entre dans la tombe ? -- Si *Emile* n'est encore qu'un enfant, il faut s'en prendre au fanatisme, qui craignoit d'être anéanti, s'il lui permettoit de devenir homme.

Une plume moins éloquente que celle du citoyen de Genève, mais majestueuse dans sa timide circonspection, avoit fait avant lui de l'homme physique l'objet de ses recherches ; on voit que je veux parler du Plin de la France : ses discours sur l'homme, ouvrage d'une tête meublée d'idées & de faits, font, si on en écarte la partie systématique, un des beaux monumens que la physique ait érigé à la raison ; & s'il n'a pas fait dériver de notre organisation la chaîne de nos devoirs, c'est



que son plan étoit d'écrire, non la morale de la nature, mais son histoire.

---

---

L'HOMME  
SEUL.

Un génie supérieur peut-être à Buffon, l'immortel Helvétius, avoit conçu en même tems que moi l'idée d'écrire un code moral pour l'espèce humaine, fondé sur la philosophie & tiré de la nature, & j'attendois l'impression de son livre pour brûler le mien: il a paru enfin sous le titre de *l'Homme & de ses facultés intellectuelles*: cet ouvrage, comme tous ceux qui sont sortis de la plume de cet homme célèbre, étincelle d'idées neuves & de vérités hardies; mais il m'a semblé, au défaut d'ensemble qui s'y fait entrevoir, que c'étoient des pensées sur l'homme, plutôt qu'un traité de l'homme: j'ai regretté aussi que la moitié de ce livre ne fût qu'une apologie déguisée de celui de *l'Esprit*, & l'autre une critique amère d'*Emile* & des prêtres. -- J'ai écouté en silence le jugement des sages, & mon manuscrit a été conservé.

---

---

LIVRE PREMIER.

---

---

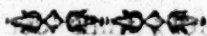
## DU BONHEUR.

**PARTIE II.** **M**ON but dans un ouvrage de la nature de celui-ci , est uniquement de travailler au bonheur de l'espece humaine ; mais ce but seroit difficilement apperçu , par cet ordre de lecteurs , qu'il faut conduire jusqu'à la dernière page d'un livre philosophique pour les convaincre de la droiture des intentions du philosophe : semblables à cet égard à ces sauvages qui ne soupçonnent le dessein d'un architecte que quand ils voient le comble d'un édifice.

Avant de décomposer l'homme , je vais donc examiner si le bonheur est fait pour lui , & où il doit le chercher : c'est une perspective dont il a besoin pour charmer ses ennuis , dans les landes sauvages qui lui restent à défricher : j'avouerai que j'ai besoin moi-même

de tracer un pareil tableau pour soutenir ma  
plume, que d'un côté la prudence de mes amis  
condamne à rester oisive, & que de l'autre le  
fanatisme & le despotisme concourent à m'ar-  
racher.

L'HOMME  
SEUL.





## CHAPITRE PREMIER.

*PRINCIPES SUR LE BONHEUR.*

**PARTIE II.**

L'AMOUR du bonheur est le grand ressort qui fait agir l'homme ; il imprime à l'ame un mouvement qui lui donne de l'énergie, & assure au corps la continuation de son existence.

L'amour du bonheur ne differe point de l'amour de soi ; ainsi quand Nicole & la Rochefoucault ont défendu à l'homme de s'aimer, ils lui ont défendu d'être heureux.

Le desir de se conserver est le premier effet de l'amour de soi ; mais cet effet ne se fait évidemment appercevoir, que dans les êtres qui sont à la tête de l'échelle animale. Un chêne qu'on va renverser n'a point l'idée de sa destruction ; un agneau que des loups à deux pieds & à tête intelligente vont égorger, ne soupçonne pas qu'il va devenir la proie de tout homme qui n'est pas disciple de Pythagore.

L'amour de soi bien dirigé conduit l'homme au bonheur. Mais le bonheur existe-t-il sur cet

amas de fange, où quelques infiniment petits se disputent la gloire de végéter & de mourir ?

**L'HOMME  
SEUL.**

Voilà un grand problème ; mais la fin de ce livre en donnera la solution.

Nous sommes au rang des êtres mixtes : il faut donc nous envisager sous un double rapport.

L'homme intelligent sent, pense & se détermine ; l'homme machine subit les loix du mouvement, fait usage de ses organes & engendre des êtres qui lui ressemblent.

Il n'y a point de modification dans l'homme qui lui soit indifférente, parce qu'il n'y a point de sentiment moyen entre le plaisir & la douleur. Pincez légèrement une des cordes sensitives, l'homme est heureux ; augmentez un peu l'ébranlement, il souffre ; le mal & le bien se touchent par leurs extrémités, & il n'y a point d'espace intermédiaire.

Le bonheur physique dépend fort peu de nous ; pour le bonheur moral, le sage a des moyens de se le procurer ; c'est à résoudre ce problème que tend la morale de la nature.

**PARTIE II.** Le bonheur est pour les êtres sensibles une suite d'instans voluptueux. Comme ils ne peuvent continuer d'exister que par le sentiment du plaisir, il s'ensuit que le bonheur existe dans la nature.

L'homme gravite vers son bonheur, comme la matiere tend au centre de tout : ôtez-lui sa liberté, & il fera constamment heureux.

On peut être heureux sans avoir la conscience intime de son bonheur. Un grand qui s'ennuie le cherche à grands frais sans l'atteindre. Un philosophe disserte sur sa nature sans en jouir ; mais souvent un rustre, qui n'a ni livres ni argent, est heureux.

Suivant notre maniere d'être actuelle, le bonheur n'est que la somme des plaisirs qui reste, quand on a retranché celle des maux : nous devons être très-satisfaits lorsqu'après le calcul il reste zéro.

Il semble que l'homme seroit constamment heureux, s'il étoit constamment sans desirs ; mais il est aussi impossible de vivre sans desirs que sans tête : l'action est essentielle à l'ame ;



comme l'est aux poumons la faculté de respirer.

Nous avons si fort dénaturé l'essence du plaisir, que nous le cherchons ordinairement par-tout où il n'est pas : lorsqu'ensuite nous appercevons le néant du bien dont nous jouissons, nous disons tranquillement : le bonheur est une chimère. . . Insensé ! déchire ton bandeau, & tu ne nieras pas l'existence du soleil.

Le bien & le mal semblent les deux limites de notre existence ; si nous nous plaignons d'avoir inutilement parcouru la carrière qui les sépare, c'est que nous sommes partis du bien pour aller à sa rencontre.

L'âme sent le bonheur, elle le connoît, elle le desire ; ainsi toutes ses facultés concourent au même but, & l'homme a trois titres pour exiger de la nature qu'elle le rende heureux.

Si l'homme peut être heureux, ce n'est que par un noble usage de ses facultés : je réduis donc tout ce livre à un principe : je connoîtrai le bonheur, si je n'altère point l'organisation de mon corps, si je dirige mon entendement à la vérité, & si j'exerce ma volonté à la vertu.

---

L'HOMME  
SEUL.

## C H A P I T R E I I.

## D U P L A I S I R.

## PARTIE II.

ON a fait de profondes dissertations sur la nature du plaisir ; c'étoit prouver qu'on ne l'avoit jamais goûté. La meilleure maniere de traiter d'un être aussi superficiel , c'est de l'effleurer.

Tout ce qui agit avec mollesse sur les organes du sentiment fait naître le plaisir ; mais si ces sensations causent dans les fibres nerveuses des secousses trop violentes , elles produisent la douleur. Il n'y a rien qui approche plus de la douleur qu'un grand plaisir.

Grace à l'activité de notre imagination, la jouissance continue des plaisirs modérés nous devient insipide ; il faut qu'ils deviennent à chaque instant plus piquans pour pouvoir nous affecter : voilà pourquoi le bonheur est déjà loin de nous, que notre ame altérée le cherche encore.

Il suit aussi de cette théorie que le bonheur seroit un être de raison pour nous, si nous le regardions comme une continuité de plaisirs. Cette série de momens voluptueux est incompatible avec la foiblesse de nos organes ; l'excès du plaisir anéantiroit bientôt notre machine, & notre ame ne jouiroit plus qu'au milieu des ruines.

---

L'HOMME  
SEUL.

On juge du plaisir par son intensité, & du bonheur par sa durée.

Un instant du plaisir le plus vif, peut être mis en parallèle avec plusieurs années de bonheur. La première fois qu'Ovide jouit de Corinne, ou lorsqu'Archimede découvrit le problème de la couronne d'Hieron, ils vécurent peut-être cent ans.

Ce n'est peut-être pas un paradoxe, de dire qu'un être qui ne connoîtroit qu'un seul plaisir ne s'en dégoûteroit jamais ; il est assez probable que la plante sensitive ne connoît d'autre plaisir que celui de l'existence ; & ce plaisir unique suffit pour la lui conserver, Pour nous



**PARTIE II.**            qui courons sans cesse de jouissance en jouissance, nous ne les goûtons pas, parce que nous en faisons la comparaison. Notre imagination suppose toujours des plaisirs plus grands que ceux dont nous jouissons, & cela nous empêche d'en sentir la pointe ; nous ne sommes pas heureux, par cela seul que nous désirons toujours de l'être.

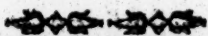
On distingue communément les plaisirs intellectuels des plaisirs des sens : à parler dans l'exactitude philosophique, les derniers n'existent pas, parce qu'il n'y a que l'ame qui reçoive les impressions du plaisir.

Cependant comme l'ame a plusieurs facultés, elle goûte aussi plusieurs sortes de plaisirs ; la faculté sensitive éprouve des plaisirs physiques ; la faculté intellectuelle jouit des plaisirs moraux, & l'imagination, qui paroît un être mixte, partage, peut-être, les plaisirs de la faculté sensitive & ceux de la faculté intellectuelle.

Les plaisirs mixtes semblent particulièrement

l'apanage de la jeunesse; les plaisirs des sens             
sont de tout âge, mais ils s'affoiblissent à mesure **L'HOMME**  
qu'on jouit de la vie: enfin, les plaisirs de la **SEUL.**  
raison ne conviennent qu'à l'âge mûr; mais plus  
on en jouit, plus ils augmentent d'activité.

L'homme que les plaisirs rendroient le plus  
heureux, feroit peut-être celui qui joindroit la  
plus grande modération dans les desirs à la  
plus grande sensibilité; qui, avec de grandes  
passions, ne se procureroit que de petites  
jouissances; qui auroit les organes du plus fort  
des hommes, & la raison d'un demi-dieu.



## C H A P I T R E III.

## D E L A S E N S I B I L I T É.

**PARTIE II.** **L'**ANATOMIE a remarqué dans les fibres une espèce de force tonique, qui tend sans cesse à les raccourcir, & qu'on regarde comme le premier principe de la sensibilité : cette force se trouve dans un tilleul, comme dans un finge, parce que ces deux êtres vivent, & que vivre c'est sentir ; mais l'homme en jouit dans un degré supérieur, parce que la nature a perfectionné en lui les organes du sentiment ; il peut devenir le plus heureux des êtres, parce qu'il en est le plus sensible.

Toute sensation de l'ame est liée à un mouvement de fibres sensitives ; ainsi le genre nerveux a un rapport intime avec le système des passions. Lorsque ces cordes toniques ne sont que légèrement ébranlées, l'ame jouit d'une heureuse sérénité ; mais si elles éprouvent des vibrations trop fortes & trop précipitées, l'ame  
est



est en convulsions par le flux & le reflux des passions tumultueuses.

---

---

L'HOMME  
SEUL.

Le tissu des fibres est très-délicat dans l'enfance ; elles s'ébranlent alors très-aisément , mais avec une certaine foiblesse ; aussi un enfant que le moindre objet affecte , n'est point susceptible de grandes passions. Dans un âge mûr les fibres acquierent de la solidité ; les mouvemens sont plus rares , mais ils ont plus de force ; c'est alors que les grands caractères se développent , que Montesquieu crée l'Esprit des loix , & que César pleure sur une statue d'Alexandre. Dans la vieillesse les fibres perdent leur mollesse & leur flexibilité ; la sensibilité s'altère ; les passions perdent leur vigueur , & l'âme n'a plus de jouissances.

Cette théorie sur la sensibilité , étoit nécessaire pour résoudre le problème du bonheur. Il est certain qu'il y a des hommes que la nature a mieux partagés que d'autres , pour les organes du sentiment : ceux-là sont nés plus heureux , parce que toute leur âme est , pour ainsi

**dire,** ouverte aux impressions de la volupté.

**PARTIE II.**

Ces hommes si bien organisés ne peuvent goûter ainsi toutes les douces palpitations du plaisir, sans être aussi exposés à sentir toutes les pointes de la douleur ; ils éprouvent avec la même vivacité les douceurs & les tourmens attachés à l'existence.

Vu la manière dont l'espèce humaine a altéré la nature, il est constant que les commotions impétueuses qui tendent à détruire l'organisation du principe sensitif, sont beaucoup plus communes que les douces impressions qui le conservent ; ainsi l'homme a ordinairement plus d'occasions de souffrir que de jouir.

Beaucoup de philosophes qui ont remarqué que la somme de la douleur excédoit pour nous celle du plaisir, en ont conclu que l'unique moyen pour être heureux, étoit de se rendre insensible.

Il paroît difficile d'acquérir l'insensibilité physique ; cependant on ne doit pas la mettre dans le rang de la pierre philosophale. Dans

les premiers siècles de notre monarchie, on a vu des hommes qui faisoient métier de s'exposer aux épreuves judiciaires, pour de timides accusés (\*): toutefois ces charlatans n'étoient pas philosophes.

**L'HOMME  
SEUL.**

Pour l'insensibilité morale, connue sous le nom d'apathie, elle n'est pas faite pour l'homme; celui qui la cherche, est un insensé; celui qui dit l'avoir trouvée, est un imposteur.

Zénon, qui a eu tant d'idées absurdes sur les premières causes, mais qui a été si utile au genre humain par sa morale, faisoit de l'insensibilité l'unique principe de félicité pour tous les êtres; suivant ce philosophe, Jupiter possédoit essentiellement l'apathie, & le sage en avoit besoin pour le devenir. (\*\*)

---

(\*) *Voy. hist. génér. de France, par Dupleix, tome I, page 487.*

(\*\*) Tel est le sens qu'on doit attacher à ce passage de Sénèque. --- « Le sage, abandonné de toute la » nature, deviendra... ce que devient Jupiter, quand » le monde étant décomposé, tous les dieux étant » confondus dans la masse, la nature reste quelque » tems immobile & sans action; Jupiter alors se repose



**PARTIE II.** Il est heureux pour le genre humain que Marc-Aurele , le héros du stoïcisme , n'ait pas été jaloux de cette apathie , & que son ame ait été active , malgré les livres de Zénon & l'exemple de Jupiter.

Tâchons de faire naître des doutes sur ce système singulier de l'insensibilité ; nous réunirons peut-être par-là à jeter quelques lumières dans la nuit profonde qui semble voiler le bonheur.

L'insensibilité physique est contraire à l'ordre général ; si la nature avoit voulu nous en faire part , elle nous auroit placés au-dessous des élémens de la matière , & non dans la classe des humains.

---

» en lui-même & se livre à ses pensées. » --- *Qualis est Jovis cum resoluta mundo & diis in unum confusis , paulisper cessante natura , acquiescit sibi , cogitationibus suis traditus. Senec. Epist. 9.* --- L'obscurité de ce texte vient de ce que chez les Stoïciens les mots de Dieu , de nature & de Jupiter sont synonymes ; ainsi , contre l'usage ordinaire , ce passage peut être clair pour les lecteurs superficiels , mais à coup sûr il ne l'est pas pour les philosophes.

La douleur est pour nous un signal qui nous avertit de veiller à notre conservation : si nous sommes insensibles, ce signal n'est plus entendu, & l'ame n'est avertie du danger qui la menace que par la dissolution de sa machine.

L'HOMME  
SEUL.

On ne veut être insensible que pour être exempt de souffrir ; mais l'absence du plaisir est pour l'homme équivalente à la douleur.

Si l'insensibilité physique pouvoit jamais être utile, ce ne feroit qu'à cet élève de l'Arétin qui, ayant épuisé à vingt ans toutes les douceurs de l'existence, ne gouverne son corps énérvé qu'à l'aide d'une intelligence abrutie, ne s'occupe de l'idée du bonheur que pour en regretter l'absence, & ne recueille plus que la douleur, où il moissonnoit le plaisir : mais cet homme blasé a trop outragé la nature pour en attendre des faveurs ; & il est juste qu'il soit encore sensible, du moins pour souffrir.

Je regarde l'apathie comme le grand œuvre des philosophes. On y a attaché le souverain bien, & on s'est également trompé dans l'effet

**PARTIE II.** & dans la cause; car il n'y a point d'apathie;  
& le souverain bien n'est pas plus fait pour  
l'homme, que la souveraine intelligence.

Pour posséder l'insensibilité morale des philosophes, il faudroit changer la structure organique des fibres sensitives, ou faire combattre sans cesse l'entendement avec les sensations. Le beau projet, pour devenir un homme parfait, de cesser d'être homme!

Les passions sont aussi nécessaires au bien-être de l'ame, que les membres à l'organisation du corps; un philosophe qui les anéantit pour être heureux, ressemble à Origene, qui se mutila pour être chaste.

Un vrai stoïcien n'existe pas, ou il est un monstre: vouloir ne rien désirer, ne rien sentir & ne rien aimer, c'est vouloir être anéanti.

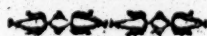
Le partisan de l'apathie est l'ennemi de la société; il substitue aux hommes de génie des esprits pusillanimes; aux enthousiastes de la vertu, de frivoles discoureurs; & aux héros de la patrie, de froides statues,



La vraie philosophie consiste à établir un juste équilibre entre les passions , & non à les L'HOMME SEUL.  
anéantir ; à faire son bonheur de celui de la  
société ; à brûler pour la vertu , & non à  
mutiler son ame. (\*)

---

(\*) On verra dans la suite de nouvelles idées contre  
la théorie de l'apathie , *lettres posthumes de Fontenelle*  
& du docteur Young.



## CHAPITRE IV.

D'UN PARADOXE DU LIVRE DE L'ESPRIT.

PARTIE II.

UN homme célèbre a dit : *Il y a des hommes si malheureusement nés, qu'ils ne sauroient être heureux que par des actions qui les mènent à la Grève (\*)*. -- Cette assertion m'a étonné dans un philosophe qui n'apprend jamais qu'à douter.

Quoi ! Héliogabale ne pouvoit être heureux qu'en violant toutes les dames Romaines, & Néron en embrasant sa patrie ? ... Eh ! que deviendront les hommes, s'il prend envie à trois ou quatre monstres couronnés, de trouver leur bonheur à les égorger ?

---

(\*) De l'Esprit, page 574 de l'édit. in-4°. -- La philosophie de la nature me procura la connoissance & l'amitié de l'immortel Helvétius : quand on proposa une seconde édition de cet ouvrage, je lui offris de retrancher ce chapitre : mais ce grand homme me répondit en propres termes : non, mon ami, nous écrivons tous deux pour la vérité, & de petits intérêts ne doivent point nous faire changer ; au reste, je suis plus flatté de votre critique que des éloges de ce peuple de journalistes, qui me loue sans m'entendre.

Non, non, la nature n'est point en contradiction avec elle-même ; elle n'a point de caprice qui tendent à anéantir ses loix éternelles. Elle ne dit point à un individu : je t'ai créé pour être utile à ce globe ; & à un autre : je t'ai fait naître pour le renverser.

**L'HOMME  
SEUL.**

Les tyrans du genre humain ne font pas nés pour désoler la terre , comme un tigre semble né pour déchirer des cerfs. La nature s'est contentée de leur donner le germe des grandes passions ; ce germe , heureusement développé , devoit faire un Corneille ou un Catinat ; mais modifié par une mauvaise éducation , par un vil intérêt ou par l'exemple des scélérats , il fait des Catilina , des Tibere & des Alexandre VI.

Faisons raisonner César Borgia , suivant le principe du livre de l'Esprit , & voyons ce qu'il pouvoit répondre au pape Jules II , qui le menaçoit du dernier supplice pour venger le saint siege , l'Italie & l'humanité. (\*)

---

(\*) Ce Borgia étoit le plus audacieux des hommes ; il avoit pris pour devise ces paroles : *Aut Cæsar , aut nihil* : s'il avoit eu plus de talent , il auroit été l'un & l'autre.



---

---

**PARTIE II.**

» De quoi m'accuse votre fainteté ? Il ne  
 » dépendoit pas plus de moi de naître vertueux,  
 » que de ne pas être le bâtard d'un pape. Quand  
 » j'ai affaffiné le duc de Candie mon frere, je  
 » n'ai fait que suivre l'impulfion de la nature ;  
 » elle me difoit qu'un fage obfcur ne vaut pas  
 » un fouverain parricide.

» Il eft vrai que j'ai empoifonné plufieurs  
 » cardinaux, que j'ai appellé l'ennemi en Italie,  
 » que je fuis devenu le tyran de plufieurs villes  
 » libres ; mais telle étoit ma deftinée, comme  
 » c'eft la vôtre de gouverner avec modération,  
 » & de me tenir dans vos fers.

» Je trouve mon bonheur à enfanglanter  
 » l'Italie, comme Titus trouvoit le fien à s'en  
 » faire adorer : fuis-je libre de ne pas defirer  
 » mon bonheur ?

» Vous m'oppofez des loix ! Ces loix font  
 » l'ouvrage des hommes, & moi je fuis celles  
 » de la nature.

» Il ne vous eft pas plus permis de me  
 » menacer du dernier fupplice, parce que j'ai  
 » fuivi mes penchans, qu'à un philofophe de

» frapper un aveugle-né, parce qu'il n'entend  
» pas son traité d'optique.

**L'HOMME  
SEUL.**

» Si vous trouvez votre bonheur à me faire  
» périr, usez de la loi du plus fort, j'y consens;  
» mais ne m'opposez point des principes que  
» mon cœur m'empêche d'adopter; frappez,  
» mais ne raisonnez pas.»

Je ne vois pas trop comment le pape Jules  
Il auroit pu réfuter de tels sophismes; il auroit  
fait trancher la tête à Borgia; mais trancher  
une tête n'est pas répondre à un homme de tête.

Il n'y a qu'un moyen de réfuter le bâtard  
d'Alexandre VI, c'est de nier le principe du  
livre de l'Esprit; alors les scélérats n'ont plus  
de défense, les souverains ont droit de main-  
tenir les loix, & la Providence est justifiée.

L'homme de bien qui a écrit le livre dan-  
gereux de l'Esprit n'a point vu toutes les consé-  
quences qu'on pouvoit tirer de ses systèmes;  
il étoit trop heureusement né pour encourager  
au crime les hommes foibles qu'il vouloit éclairer.  
Ce n'est qu'aux philosophes qui honorent sa per-  
sonne, qu'il appartient de réfuter ses paradoxes,

## C H A P I T R E V.

## SONGE DE MARC-AURELE.

---


---

PARTIE II.

**M**ARC-AURELE dormoit peu, parce qu'il gouvernoit cent millions d'hommes ; il pensoit pendant la nuit au bien qu'il pourroit faire , & il s'occupoit pendant le jour à l'exécuter.

Cependant les forces de son corps ne répondoient pas à la vigueur de son intelligence ; il s'affoupiſſoit quelquefois malgré lui ; alors il faisoit des songes : & quels songes ! ils prolongeoient la douceur de son existence ; ils étoient sereins comme l'ame de ce grand homme.

Voici un des songes de cet empereur , qu'on a trouvé écrit en grec dans les ruines d'Herculanum. Ce monument ne fera pas indifférent aux philosophes. Un songe de Marc-Aurele est plus utile au genre humain , que le réveil de vingt rois.



L'AN douzieme de mon empire, le 3 des



calendes de mars , vers la troisieme veille de la nuit , les dieux m'honorèrent d'un songe , moins pour me récompenser du peu de bien que j'ai fait au monde , que pour m'encourager à exécuter tout celui que je voudrois faire.

---

L'HOMME  
SEUL.

Je me vis transporté en un instant dans la sphere brillante où réside Demiurgos , le Géometre par excellence. Tous les dieux étoient rangés autour de son trône ; quand on les voyoit hors du palais , l'œil ne pouvoit soutenir l'éclat de leur majesté ; mais dans le palais , on n'étoit frappé que de la splendeur de Demiurgos.

« Approche , Marc-Aurele , me dit l'Être  
 » des êtres , tu fais le bonheur de tes égaux ,  
 » dans la petite fourmilliere que tu gouvernes ;  
 » je veux t'apprendre à y faire le tien , avant  
 » que je te mette au nombre de ces intelli-  
 » gences , qui portent mes loix , dans les mille  
 » soleils que j'ai allumés au sein de l'espace. »

J'étois tombé aux pieds du grand Être , & je croyois n'exister que par le sentiment de la

**PARTIE II.** reconnaissance , lorsqu'un nouveau spectacle vint réveiller ma curiosité. Tout à coup un nuage , qui étoit au-dessous de moi , s'entr'ouvrit , & j'apperçus une espece de Sybarite , couché sur un lit de roses auprès d'une jeune beauté à demi-nue ; il chantoit à demi-voix en me regardant :

Foible mortel , né pour mourir ,  
Laisse-toi consoler par la voix d'Epicure ;  
Que ta vertu consiste à ne jamais souffrir.  
Veux-tu te réveiller au sein de la nature ?  
Viens t'endormir dans les bras du plaisir. (\*)

---

(\*) Gassendi auroit fait un grand procès à Marc-Aurele , si ce songe avoit été découvert de son tems. Suivant ce philosophe , Epicure ne conduisit à la volupté que par le chemin de la vertu ; mais ses disciples oublièrent la route , & ils trouvèrent ailleurs un bonheur que leur maître s'étoit contenté de mériter.

Il ne seroit pas aussi aisé de justifier Epicure sur le cours d'athéisme qu'il fit dans son école d'Athenes ; il plaça dans les intervalles des mondes quelques atomes subtils , à qui il donna le nom de dieux. Ces êtres supérieurs étoient sans mouvement dans leur retraite inaccessible ; ils dormoient pour être fortunés , & ils regardoient sans intérêt les globes qui se pressoient autour d'eux , & dont la compression pouvoit à chaque instant les anéantir. --- Il y a , je crois , peu d'hommes sages qui enviaissent la félicité des dieux d'Epicure.

M'endormir ! dis-je alors en moi-même ;                       
 non, non, mon ame est trop active pour goûter L'HOMME  
SEUL.  
 un bonheur qui ne feroit qu'un songe. -- On  
 m'épargna le soin de réfuter Epicure , je vis  
 un groupe de malheureux s'approcher du lit  
 de repos , maudissant la philosophie & l'exis-  
 tence ; je distinguai parmi eux ce sénateur  
 célèbre , qui engraissoit de la chair de ses es-  
 claves les murenes de ses viviers ; ce Vitellius  
 qui ne régna que pour manger , & cette Mes-  
 saline que le plaisir fatiguoit , mais sans la ras-  
 sasier , & qui profitua pendant tant d'années  
 à la plus vile populace de Rome , l'honneur de  
 son sexe & le lit des Césars.

Un petit homme , fort replet & sans barbe ,  
 se sépara de la troupe & vint dire d'un ton  
 flûté à Epicure : « Ne suis-je pas comme toi le  
 » fils de la nature ? Pourquoi donc n'ai-je  
 » jamais connu le plaisir ? Serai-je à jamais  
 » malheureux , parce que je suis né mal orga-  
 » nisé ? (\*)

---

(\*) Au fond, l'école d'Epicure n'a jamais pu ré-



---

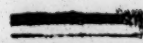
**PARTIE II.**

« O mon maître ! dit le philosophe Lucrece,  
 » ton système sur le bonheur n'a jamais fait  
 » le mien ; cependant j'étois né riche , robuste  
 » & voluptueux : les trois parties du monde  
 » contribuoient au luxe de ma table , mon  
 » palais ne cédoit en magnificence qu'à celui  
 » de Lucullus : j'aimois avec emportement ,  
 » & j'étois aimé de même : je cherchois le  
 » bonheur par-tout , je ne l'ai point trouvé ,  
 » parce qu'il n'étoit point en moi. Lucilia , qui  
 » defiroit aussi d'être heureuse , me donna un  
 » philtre pour me rendre plus amoureux ; ce  
 » philtre me rendit frénétique ; c'est dans les  
 » intervalles de mon délire que j'interprétai  
 » tes principes sur la nature des êtres ; je finis  
 » enfin par me tuer à quarante-deux ans , ayant

---

pondre à cet argument : les plaisirs des sens dépendent de la vigueur de ma santé : la santé dépend du mécanisme de mes organes ; mais ce mécanisme dépend-il de moi ? Il m'est donc aussi impossible de faire mon bonheur , que de me créer de nouveaux sens. Que m'importent les beaux vers de Lucrece & de Chaulieu ? ces poètes chantent la volupté , mais ils ne la produisent pas. *Note de l'éditeur.*

goûté

» goûté de tout , mais n'ayant joui de rien ,   
» environné de disciples que j'instruisois sans **L'HOMME**  
» être persuadé , & chef d'une secte dont je **SEUL.**  
» ne ferai jamais.

» Pour moi , s'écria avec un soupir le pre-  
» mier des Césars , la nature sembloit m'avoir  
» formé pour être l'enthousiaste d'Epicure :  
» j'étois le mari de toutes les femmes , & la  
» femme de tous les maris ; mais je n'en étois  
» pas plus fortuné. Je possédois & ne jouissois  
» pas ; & quand mon délire voluptueux étoit  
» calmé , je retrouvois au centuple le sentiment  
» pénible de mes malheurs & de mes attentats.  
» Je ne me rappelle que deux instans de ma  
» vie où le plaisir m'ait rendu heureux : c'est  
» lorsqu'en pleurant sur la statue d'Alexandre ,  
» je me sentis la force d'égalier ce héros , &  
» lorsque , percé au milieu du sénat de vingt-  
» deux coups de poignard , j'eus la générosité  
» de pardonner à mes assassins : le reste de  
» ma vie je n'ai point vécu. »

César parloit encore , lorsqu'un spectacle

## PARTIE II.

effrayant ramena mes regards du côté d'Epicure : je ne vis plus ce couple charmant ivre d'amour & de joie , dont les bras enlacés , la voix éteinte & les ames confondues , sembloient attester la félicité de leur existence. Pendant qu'on parloit autour des deux amans , le plaisir étoit déjà loin d'eux ; les roses de leur teint se flétrissoient , & le feu de leurs regards commençoit à s'éteindre : bientôt la métamorphose entiere s'acheve ; les deux amis de la volupté deviennent des squelettes qui ont horreur de s'embrasser : le lit de fleurs sur lequel ils reposent prend insensiblement la forme d'un tombeau , & Epicure d'une main glacée écrit ainsi son épitaphe :

Ci gît le sensible Epicure :  
 Il chercha , définit , & chanta le plaisir ;  
 Mais celui qu'il goûta respiroit l'imposture ;  
 L'homme a des sens , mais ne fait point jouir ;  
 Il est créé par la nature  
 Pour chercher le bonheur , l'ignorer & mourir.

Je vis ce désastre sans effroi , car j'étois auprès de Demiurgos ; je me sentoís pénétré de son essence , & je partageois sa sérénité.



A peine les nuages se furent-ils réunis sur le tombeau d'Epicure, que je vis se former tout-à-coup un édifice aérien, dont la base étoit sur la terre, & le comble sembloit soutenir le palais de Demiurgos; une multitude d'intelligences remplissoit l'intervalle des deux planetes, & formoit une chaîne immense, dont un génie placé sur la terre tenoit le premier anneau.

**L'HOMME  
SEUL.**

Ce génie étoit un philosophe qui paroissoit absorbé dans de sublimes méditations : son imagination brillante s'occupoit à créer des rapports entre le grand Être & les petits insectes qui rampent sur la terre : les hommes se pressoient avec fracas autour de lui ; d'indignes rivaux tâchoient de le punir de ses talens ; mais il écrivoit à la lueur des flambeaux que l'envie faisoit luire autour de lui : tant qu'il ne s'occupoit qu'à méditer, je le pris pour Archimede; mais il parla, & je reconnus Platon.

« Athéniens, disoit-il, je vous vois rougir  
» d'avoir empoisonné Socrate, parce qu'il

**PARTIE II.** » étoit plus éclairé que vous ; mais ce n'est pas  
 » par un vain maufolée que vous appaiserez  
 » la cendre : protégez les philosophes , honorez  
 » le génie , cultivez la vertu ; c'est l'unique  
 » moyen de réparer le grand vuide que la  
 » mort du plus sage des hommes a laissé dans  
 » la nature.

» Vous desirez d'être heureux , & vous  
 » suivez en cela l'impulsion de la nature ; mais  
 » il n'y a que la philosophie qui puisse vous  
 » conduire au bonheur. Quand *l'Être , tou-*  
 » *jours le même* (\*), eut formé l'homme avec

---

(\*) Platon dont la vaste intelligence embrassoit tout le système des êtres , avoit des idées singulieres sur les premieres causes ; il ne reconnoissoit que deux substances primitives , Dieu & la matiere ; il appelloit la premiere *l'Être toujours le même* , & la seconde *l'être toujours autre*. Dieu renfermoit en lui trois principes , *l'être , l'idée & l'ame du monde*. Cette *ame du monde* de son côté étoit triple : une , parce qu'elle n'habite qu'un seul corps , qui est celui du monde ; double , parce qu'elle est composée du bon & du mauvais principe ; & triple , parce qu'elle est pure raison à la circonférence , pure déraison au centre , & mixte dans l'espace intermédiaire. *Vid. Plutarch. de proc. an.* Le même philosophe de *Isid. & Osirid.* --- Brucker , tome I ; & Hist.

» les principes de l'ame du monde, il lui fit part  
 » d'une légère émanation de sa raison éternelle; **L'HOMME**  
 » ce n'est donc qu'en cultivant cet entendement **SEUL.**  
 » sublime, qu'on peut se rapprocher sans cesse  
 » de la Divinité; le souverain bien n'est que  
 » la science même de ce bien; apprenez à  
 » connoître, & vous apprendrez à jouir.

» La vertu est si belle qu'on ne doit la  
 » rechercher que pour l'amour d'elle-même.  
 » Socrate la contemploit lorsqu'il but la ciguë,  
 » & il étoit heureux.

des causes premières de l'abbé Batteux, page 275. ---  
 M. de Voltaire dans ses mélanges fait exposer par Platon  
 lui-même une autre partie de ses paradoxes métaphy-  
 siques; quand il a assez long-tems raisonné, un de ses  
 disciples lui dit d'un grand sang-froid, & puis vous vous  
 réveillâtes?

Il y a bien des causes qui nous rendent intelligible  
 la doctrine platonique; sa fureur d'étaler ses connois-  
 sances mathématiques jusque dans le sanctuaire de la  
 morale; son dessein de ne former qu'un seul système de  
 philosophie, des principes hétérogènes de tous les sages  
 qui l'avoient précédé, & sur-tout les figures orientales  
 qu'il prodigue dans son style, & qui le font prendre sans  
 cesse pour le rival d'Hésiode plutôt que pour le chef  
 d'une secte de philosophes. ---



**PARTIE II.**

» Ce n'est point aux vils sophistes , qui ont  
 » persécuté le sage , à calculer les plaisirs su-  
 » blimes de l'entendement : que leurs ames  
 » pufillanimes célèbrent les voluptés des sens ,  
 » elles ne sont pas faites pour connoître d'autres  
 » jouissances.

» Pour nous , que l'éternel Géometre a  
 » pénétrés de son essence , n'existons que par  
 » la plus belle partie de nous-mêmes ; élevons-  
 » nous à l'idée éternelle ; méditons , & nous  
 » serons heureux. »

Pendant que Platon parloit ainsi , ses dis-  
 ciples contemploient l'idée archétype , dis-  
 putoient , sans s'entendre , sur les abstractions ,  
 & bâtissoient des mondes ; le peuple admiroit  
 ces philosophes , & croyoit partager leur  
 bonheur en les admirant.

J'admirois aussi le divin Platon ; mais je  
 sentoie que le souverain bien ne consiste pas à  
 faire des systêmes , & que dès qu'il faut rai-  
 sonner pour être heureux , il faut exclure du  
 bonheur les trois quarts du genre humain.

Tandis que je réfléchissois ainsi , Demiurgos fit un signe de tête ; aussi-tôt le palais aérien disparut comme un nuage léger ; la grande chaîne se rompit , & le philosophe qui la tenoit ne me parut plus qu'un rêveur sublime.

**L'HOMME  
SEUL.**

A peine le fantôme brillant, que l'imagination de Platon avoit produit se fut-il dissipé , que je vis à sa place une statue colossale dont l'œil humain ne sauroit calculer les rapports (\*) ; sa tête reposoit dans le sein de Demiurgos , & ses pieds touchoient à un point de la dernière circonférence de l'univers ; elle avoit l'œil fixé sur le torrent des siècles , qui rouloit à ses côtés avec fracas ; & les mondes se pressoient autour d'elle sans troubler sa sérénité. Aux hommages que cette statue recevoit des dieux subalternes , & encore plus à une émotion extraordinaire

---

(\*) Mahomet a été plus hardi que Marc-Aurele ; il a calculé dans son voyage au ciel , qu'un ange avoit 70 mille têtes , que chaque tête avoit 70 mille bouches , & que chaque bouche parloit 70 mille langues différentes : les Arabes , qui n'étoient pas géometres , le crurent tous sur sa parole.

**PARTIE II.** qu'elle excita dans mon cœur, je reconnus la vertu... la vertu, le plus sublime...; mais son éloge est fait, je l'ai nommée.

Je détournai ensuite mes regards vers la terre, & je vis un sage en cheveux blancs, revêtu de la diploïde de Diogene, qui montrait du doigt la statue, & disoit aux hommes :  
 « Les générations se succèdent, les mondes  
 » s'alterent, les dieux subalternes s'anéantif-  
 » sent ; mais l'être que vous voyez est éternel ;  
 » toutes les intelligences desirent leur bonheur,  
 » & le bonheur n'est que dans la vertu. »

Ce précepteur auguste du genre humain, ce demi-dieu sur la terre, étoit Zénon (\*),

---

(\*) Il ne faut point juger de Zénon par sa physique, mais par sa morale. --- Que nous importe que l'essence de Dieu soit de l'éther, que le monde soit un grand animal sphérique qui renait de sa cendre comme le phénix, & que les astres se nourrissent de vapeurs ? ces vieilles erreurs ne rendent pas l'homme plus heureux ou plus malheureux. Il n'en est pas de même des principes des mœurs : si un législateur fait en ce genre un mauvais raisonnement, il peut causer le malheur de dix millions d'hommes.

L'antiquité n'eut point un pareil reproche à faire à



mon maître, & celui de tous les rois qui se regardent comme des hommes, & qui veulent gouverner des hommes.

---

L'HOMME  
SEUL.

Tout ce qu'il y a eu de plus grand dans l'espèce humaine, composoit une cour à ce philosophe; on y distinguoit particulièrement Thraséas & Pétus, les martyrs de la liberté romaine; Sénèque, qui sauva pendant trois ans la terre des fureurs de Néron, & l'intrépide Caton qui trouva, à déchirer ses entrailles, un bonheur que César cherchoit en vain dans la conquête du monde.

---

*Zénon. Si je pouvois, dit le célèbre Montesquieu, cesser un moment de penser que je suis chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la destruction de la secte de ce grand homme au nombre des malheurs du genre humain. Esprit des loix, liv. XXIV, ch. X.*

Trois auteurs fameux nous ont fait connoître la morale du Portique; Sénèque, Epictète, & l'empereur Marc-Aurèle. Si j'osois prononcer entre ces trois grands hommes, je me déciderois pour le dernier; & ce n'est point une vanité de traducteur qui m'y engage; il est certain que ce prince philosophe n'a ni la stérile fécondité du précepteur de Néron, ni l'aride concision de l'esclave d'Epaphrodite: l'homme d'esprit parcourt Sénèque, le misanthrope admire Epictète; mais le sage lit Marc-Aurèle.

**PARTIE II.** Zénon, toujours l'œil fixé sur le simulacre colossal de la vertu, apprenoit aux sages du Portique à gouverner toutes les facultés de leur ame, à braver les douleurs des sens & à conserver un sage équilibre entre la vie & la mort : les hommes appelloient ces principes des paradoxes. Mais qu'on me montre des vérités qui aient été plus utiles à la terre que ces paradoxes.

Zénon jeta un regard sur moi, & je sentis une douce émotion ; je me tournai vers la statue, & les traits de flammes que ses yeux lançoient, embrasèrent mon ame : cédant alors à l'activité de mon enthousiasme, je me jetai aux pieds de Demiurgos : — « Être des » êtres ! m'écriai-je avec transport, mes vœux » sont satisfaits, j'ai vu le bonheur : il ne me » reste qu'à mourir ! . . . »

Je me retournai : déjà Zénon avoit disparu, la tête du colosse commençoit à se cacher dans les nuages, & tout-à-coup il régna un grand silence dans la nature.

Alors Demiurgos parla ainsi : -- « Des  
 » atomes ont osé créer le bonheur suprême, L'HOMME  
SEUL.  
 » mais il est tout entier en moi ; & je cesserois  
 » d'être le Dieu de l'univers, si je le partageois  
 » avec quelque intelligence. Pour la félicité  
 » bornée dont j'ai permis à l'homme de jouir ,  
 » je l'ai exposée à tes regards dans un triple  
 » tableau. Les trois principes de tes philoso-  
 » phes sont bons , mais il faut les réunir : cha-  
 » cun d'eux se trompe s'il parle seul , & la  
 » vérité résulte de leur union. N'oublie jamais  
 » que je t'ai donné des sens pour en faire  
 » usage , un entendement pour le diriger à  
 » la vérité , & une volonté pour pratiquer la  
 » vertu. »

Il dit : Je vis alors Platon , Epicure & Zénon  
 réunis au pied de la statue de la vertu ; un nou-  
 veau trait de lumière vint pénétrer mon âme ,  
 & je me réveillai.





---

---

**LIVRE SECOND.**

---

---

*DE L'ÂME.*

---

**PARTIE II.**

**D**ANS les premières époques du genre humain, on raisonnoit rarement sur l'âme; il y avoit alors peu de métaphysiciens & beaucoup de gens vertueux.

L'art de disputer naquit chez les Grecs: ce peuple, né avec des organes sensibles, parlant la plus belle langue de la terre, jouissant de la liberté, ayant du goût & du loisir, créa, pour ainsi dire, la métaphysique: ses sages méditerent, combinerent des systèmes sur les premières causes; &, ce qui n'arrive jamais à la vérité, ils firent des sectes.

Les Grecs devenus esclaves des Romains, aspirerent à une autre gloire qu'à celle qui avoit illustré les Miltiade & les Léonidas; ils instruisirent leurs vainqueurs: l'Europe & l'Asie furent bientôt inondées de leurs sophistes,

la capitale du monde n'appesantit son joug politique sur eux, que pour subir elle-même la tyrannie de leurs opinions.

**L'HOMME  
SEUL.**

C'est un spectacle curieux pour le philosophe, que de voir comment ces sophistes grecs détruisoient tous les anciens systèmes sur l'ame, pour voir les leurs détruits à leur tour par quiconque vouloit devenir l'architecte d'un monde métaphysique.

Il est inutile de parler ici de Rome : car ses philosophes n'ont fait que se traîner sur les pas des Grecs ; ils ont cité, traduit, commenté leurs principes métaphysiques, & n'ont rien créé d'eux-mêmes, pas même des erreurs.

Pour nous, nous n'avons point existé avant Descartes : nos premiers siècles furent sans écrivains ; les suivans furent encore plus malheureux, car ils en eurent de mauvais. Je ne connois point, en effet, de tems plus barbare que celui où l'on se croyoit éclairé, parce qu'on étudioit l'éloquence dans Aquilégius, la philosophie dans Ferrabrit, & l'histoire dans les prophéties de Merlin.

**PARTIE II.** Enfin, Descartes vint; il anéantit les systèmes grecs; & le monde philosophique parut tourner sur un autre pivot.

Ce grand homme nous a appris à douter de tout ce que notre raison ne voyoit pas avec évidence; & quand il n'auroit jeté parmi les êtres qui pensent, que ce grand trait de lumière, il mériteroit qu'on lui pardonnât d'avoir fait de la bête une machine, & de Dieu un ignorant architecte.

Il n'y a qu'un pas dans la carrière métaphysique, entre Descartes & Leibnitz; car l'intervalle est rempli par des hommes d'esprit qui n'ont rien créé. Le philosophe de Leipfick fit de l'ame une monade, & expliqua tous les phénomènes de son union avec la matière, par l'harmonie préétablie; une partie de l'Europe le crut, car il établissoit un nouveau système: & qu'est-ce que la métaphysique sans système?

J'admire beaucoup tous les hommes de génie qui ont voulu me guider dans le dédale



de la métaphysique, quoiqu'ils m'aient égaré ;  
 mais je ne ferai point comme eux de système ;  
 il me semble qu'en général un système ne  
 prouve rien, si ce n'est l'esprit de son auteur.

---

---

L'HOMME  
 SEUL.

Pour éclairer l'homme sur la nature de ses  
 devoirs, je me contenterai de faire l'analyse  
 de ses facultés : je le considérerai quelques  
 momens comme un être isolé, abandonné par  
 la nature dans le vague de l'espace, & qui n'au-  
 roit besoin que de lui-même pour exister &  
 pour être heureux.

L'ame apperçoit, l'ame veut, l'ame sent :  
 voilà donc trois facultés réellement distinguées ;  
 c'est ce qui constitue l'entendement, la volonté  
 & la sensibilité.

On ne peut se dispenser de traiter ici de  
 cette partie de la philosophie qui regarde l'ame  
 humaine, & qu'on connoît sous le nom de  
 psychologie, parce que les grands principes  
 de l'éducation reposent tous sur cette connois-  
 sance : telle est l'union intime de la théorie de  
 cette science à la pratique, que, tout étant

**PARTIE II.** égal d'ailleurs, un psychologue doit être meilleur pere, meilleur ami & meilleur citoyen qu'un homme qui ne l'est pas.

La psychologie fournit de grands principes au droit naturel : il est en effet très-difficile de remplir les devoirs qui résultent de l'union de l'ame avec le corps, si on ne connoît pas jusqu'à un certain point le mécanisme de ses facultés ; le sage de la nature doit être psychologue.

La morale doit à cette science autant que le droit naturel ; car nos perceptions influent prodigieusement sur nos passions, en prêtant des couleurs au vice ou à la vertu, & en confondant leurs caractères. Montagne, Pascal & Malebranche, n'ont répandu tant de lumières sur la morale que parce qu'ils avoient étudié la psychologie expérimentale.

Cependant de tous les auteurs qui ont laborieusement compilé des syllogismes sur le droit naturel, il n'en est aucun qui ait traité de la psychologie ; cette partie est totalement oubliée dans

dans les écrits politico-naturels de Wolf, de Cumberland & de Puffendorff; ils ont mieux aimé deviner les décisions de notre intelligence, que de les trouver en étudiant son mécanisme; il doit y avoir une psychologie expérimentale, comme une psychologie raisonnée; c'est à la première que je m'attacherai; l'autre ne sert qu'à éveiller le génie du fanatisme, & à substituer l'art de raisonner à la raison.

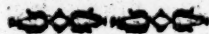
L'HOMME  
SEUL.

Mais connoît-on un instrument assez exact pour faire des expériences sur l'ame? Peut-on appliquer à notre intelligence ce prisme dont Newton se servit avec tant de succès pour décomposer la lumière? Nos grands métaphysiciens en sont persuadés; j'en fais bien la raison; c'est qu'ils croient tenir le prisme entre les mains.

Pour moi, dans une matière aussi délicate, mon imagination partagera la circonspection de ma plume; j'exposerai les systèmes sans en faire: je douterai où il faut douter; & s'il étoit quelque erreur douce qui fût la félicité de



**PARTIE II.** l'homme, je le conduirois le bandeau sur les yeux dans les labyrinthes du monde moral : car l'idée d'éclairer mes pareils, n'est que la seconde qui m'occupe : la première est de leur être utile.



## CHAPITRE PREMIER.

## DE L'ÂME UNIVERSELLE.

DE tous les romans philosophiques sur l'ame, celui qui paroît avoir fait le plus de fortune est le dogme de l'ame universelle. Les anciens imaginèrent une chaîne qui lioit par des anneaux imperceptibles, l'atome à la divinité : cette chaîne descendoit de Jupiter à l'homme ; de l'homme à la brute, qui a quelques étincelles de raison ; de la brute aux plantes qui sentent, végètent, & ont des sexes comme les bêtes ; des plantes aux fossiles, qui partagent leur organisation, & des fossiles aux élémens de la matiere. Cette idée étoit grande ; elle formoit de la nature un seul tableau, & un acte unique de tout le système des êtres.

---

L'HOMME  
SEUL.

On parut d'abord choqué d'une opinion qui donnoit une ame au soleil : l'homme simple expliquoit les mouvemens de cet astre par une mécanique particulière : l'homme à imagi-

**PARTIE II.** nation les attribuoit à la volonté du pere de Phaëton ; mais le philosophe disoit au peuple & aux poëtes , qu'il étoit bien plus naturel de donner une ame à une planete, que de la faire mouvoir par ressort, ou de lui donner un char & un cocher.

S'il se trouvoit des esprits blessés de voir que l'intelligence suprême habitât une molécule de limon ou un corps de chenille, on leur répondoit qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit parfait à sa maniere ; que les défauts ne sont pas dans les êtres, mais dans l'esprit qui les compare, & que Jupiter voit du même œil la coquille de l'huître & le corps de Pythagore.

Lorsque deux ou trois philosophes eurent imprimé leur sceau à cette opinion, on la regarda comme une de ces vérités éternelles qu'on ne prouve point, & qui servent à prouver tout ; cependant on ne persécuta point ceux qui ne croyoient pas à l'ame universelle : chacun étoit libre de ne pas adopter les idées générales. Il est vrai qu'on méprisoit chez les Grecs,



comme chez nous , ces hommes audacieux ;  
mais du moins on les laissoit en paix.

---

L'HOMME  
STUL.

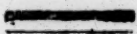
Pythagore ayant trouvé , par hasard , les rapports proportionnels des sons (\*), Timée en conclut que puisque Dieu avoit communiqué une portion de sa substance intelligente à la substance brute de la matiere , il avoit suivi dans le mélange les gradations marquées dans l'échelle musicale (\*\*); de-là il donna à l'Être

---

(\*) On fait que ce grand homme , ayant entendu les marteaux d'une forge rendre avec précision plusieurs concordances de l'échelle musicale , résolut le problème en pesant les marteaux: il trouva alors que ceux qui pesoient le double des autres rendoient l'octave ; de-là il conclut que l'octave étoit dans la proportion de 2 à 1 , que la proportion de 3 à 2 donnoit la quinte , celle de 9 à 8 le ton , & celle de 80 à 81 le comma , ou la différence du ton majeur & du ton mineur.

Pythagore qui , de la résonnance de quelques marteaux de forge , tire les loix de l'harmonie , ressemble à Newton , qui en voyant une pomme tomber d'un arbre , est conduit aux calculs sublimes de la gravitation.

(\*\*) Un moderne qui a exposé avec clarté les systèmes des anciens sur les premières causes , explique ainsi cette échelle : Si on se représente la plus petite parcelle de la substance divine , qui descendit au centre du monde par le nombre 384 , on doit se la représenter

**PARTIE II.**  suprême le nom d'éternel musicien, comme Platon lui donna dans la suite celui d'éternel géometre.

Zénon renchérit encore sur Timée; il représenta le monde comme un grand animal

---

par le nombre 432, quand elle se rapprocha d'un degré de l'espace supérieur, parce qu'alors sa force augmenta d'un huitième; la proportion de 384 à 432 figure donc le premier ton de l'ame du monde; cette intelligence s'accrut toujours par tons & semi-tons, jusqu'à la proportion double du premier nombre, c'est-à-dire, jusqu'à 768; telle est la première octave, ou le cercle de la lune; la même gradation conduite par 36 nombres, jusqu'à la 27e & dernière octave, représentée par 10,368, produit de 384 par 27, donne la dernière sphere, c'est-à-dire, celle de Saturne; enfin la somme totale des 36 nombres harmoniques de l'ame du monde est de 114,695; ce qui constitue l'échelle de ses gradations, au-delà desquelles se trouve la substance divine pure, ou l'enveloppe universelle de tous les êtres. -- *Hist. des causes premières*, pages 261 & 262.

Ce système, fondé sur des calculs d'algebre, tomba quand on s'avisa de substituer les faits aux conjectures. On découvrit que l'atome de la terre ne devoit point occuper le centre de l'univers: le télescope fit appercevoir autour des planetes des satellites qui ne suivoient point la progression diatonique de Pythagore: l'astronomie se perfectionna, & on rougit de ne faire de Dieu qu'un maître de musique.

sphérique, composé de matière & d'intelligence; ~~ou comme un feu artiste qui renferme en soi~~ **L'HOMME SEUL.**  
 toutes les raisons féminales des êtres; ou comme  
 une horloge animée, qui se plaît à compter  
 elle-même les heures qu'elle est contrainte de  
 marquer : mais tout le monde ne goûta pas cet  
 animal, ce feu & cette horloge, & on ne par-  
 donna à Zénon sa physiologie, qu'en faveur  
 de la sublimité de sa morale.

Aristote, qui vouloit être créateur en philo-  
 sophie, détruisit avec deux syllogismes le feu  
 artiste de Zénon & la musique de Pythagore ;  
 mais il n'osa toucher au grand principe de  
 l'ame universelle, que la moitié de la terre  
 regardoit comme le code de la nature.

Dieu, suivant ce philosophe, est l'éther de  
 l'éther qui imprime un certain mouvement aux  
 intelligences inférieures : celles-ci meuvent les  
 cinquante-cinq sphères qui entrent dans le sys-  
 tème céleste ; & l'influence sympathique des  
 sphères, réunie aux entéléchies, c'est-à-dire,  
 aux ames des individus, gouverne le monde



**PARTIE II.** sublunaire. -- Aristote a gouverné pendant vingt siècles la terre pensante avec ces énigmes.

Suivant les principaux fabricateurs du roman philosophique de l'ame universelle , l'intelligence humaine descendoit du ciel avec la même facilité que Mahomet dans la suite y monta. Elle partoit de la sphere du premier moteur , se glissoit le long du zodiaque , depuis le cancer jusqu'au capricorne , & quand deux êtres avoient sacrifié à l'amour , elle entroit dans le fœtus : les sophistes savoient précisément le jour où l'ame avoit quitté le ciel , & l'instant où elle avoit vivifié le germe ; car Dieu avoit dit tout cela à Pythagore.

Au reste , ce fameux législateur de l'Inde (\*) ne créa point , comme je l'ai déjà dit , ce système extraordinaire ; il ne fit que développer l'ancienne croyance qui sert encore de base , après plus de cinquante siècles , à la doctrine

---

(\*) Le précis de la doctrine de ce philosophe nous a été conservé par Cicéron *de natur. deor. lib. I*, & par Saint-Justin , *cohort. ad gent. 18*.

d'une classe de philosophes ; le Zoroastre de ~~\_\_\_\_\_~~  
 Babylone , Zabrab , Teucus & d'autres , qui **L'HOMME**  
 ne nous ont transmis que leurs noms , répand- **SEUL.**  
 dirent ce dogme sous le ciel brûlant de la  
 Chaldée ; Orphée , en Egypte , en fit le fon-  
 dement de la doctrine ésotérique , & les trois  
 classes de savans révéérés primitivement chez  
 les Celtes , les bardes , les prophetes & les  
 druides , reconnurent dans la fange de leurs  
 forêts ce grand principe qu'ils regardoient  
 comme la clef de la nature. (\*)

Après Pythagore , ce dogme , comme le  
 feu sacré , se conserva particulièrement dans  
 la Grece ; la secte jonique disoit que l'espace  
 immense étoit l'ame de la divinité (\*\*) ; celle  
 d'Elée confondoit l'unité d'un être avec l'unité  
 de l'être (†) , & celle d'Héraclite ne faisoit de

---

(\*) Voyez *Syncelli chronographia* , *Pantheon ægip-  
 tiacum* de Jablouski , & *histoire des Celtes* , par Pelloutier.

(\*\*) *Cicer. de natur. deor. lib. I.*

(†) *Arist. de Xenophan. Zenon. & Gorg. cap. VI* ,  
*Stobæi adv. Matth. 7 - 2* , & dissertat. de l'abbé d'Oliver  
 sur un passage de Cicéron , tome II de la traduction du  
*traité de naturâ deorum.*

**PARTIE II.** la nature qu'un grand fleuve qui coule sans cesse dans le vuide (\*). Tous ces philosophes avoient leurs paradoxes particuliers ; mais les principes les plus contradictoires s'expliquoient par le dogme de l'ame universelle.

Rome n'eut point de philosophes à elle ; mais elle eut beaucoup de poètes , & presque tous rendirent hommage au dogme de Pythagore. Le chantre sublime d'Énée (\*\*) se réunit sur ce point avec le chantre voluptueux de Corinne. (†)

---

(\*) *Cicer. de natur. deor. lib. III.*

(\*\*) *Principio cælum ac terras, camposque liquentes  
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra,  
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus  
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet ;  
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,  
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.*

*Æneid. lib. VI.* Voilà vraiment un poète philosophe.

(†) *Omnia mutantur : nihil interit. Errat, & illinc  
Huc venit, hinc illuc, & quoslibet occupat artus  
Spiritus ; èque feris humana in corpora transit,  
Inque feras noster ; nec tempore deperit ullo :  
Utque novis fragilis signatur cera figuris,  
Nec manet ut fuerat, nec formas servat easdem,  
Sed tamen ipsa eadem est : animam sic semper eandem  
Esse, sed in varias doceo migrare figuras*



L'Europe moderne n'a pas rompu la chaîne des sectateurs de l'ame universelle ; quand Spinoza dit qu'il n'y avoit qu'une seule substance, qui se modifioit de toutes les manieres, qui étoit corps & esprit, cause & effet, il n'a fait que ressusciter le dogme de Pythagore, l'étendre & l'empoisonner.

---

---

L'HOMME  
SEUL.

② A Dieu ne plaise que je confonde le sage Malebranche avec le sophiste Spinoza ! Mais quand ce beau génie a soumis Dieu, l'homme, & toutes les intelligences aux loix de sa raison universelle, (\*) a-t-il fait autre chose que substituer au mot d'*ame* celui de raison ? S'il eût été assez bon physicien pour rire des automates de Descartes, il auroit peut-être rencontré en métaphysique le dogme de Pythagore.

L'ingénieux ministre Boullier, qui fait de

---

. . . . .  
*Ovid. métamorphos. lib. XV. ---* Ovide & Virgile travailloient tous deux sur les idées de Pythagore ; mais ces deux grands hommes ne voyoient pas de la même façon. L'homme de génie crée les idées des autres ; l'homme d'esprit les imite, & le fait les copie.

(\*) Voy. son traité de morale, tome I, ch. I & II.

**PARTIE II.** la faculté de penser une propriété commune à tous les êtres immatériels, n'a fait encore que déguiser le grand principe de l'ame universelle; en affirmant que la pensée en général est le genre auquel se rapportent toutes les pensées de Dieu, de l'ange, de l'homme & de la brute (\*), il va plus loin que Malebranche, mais pas si loin que Pythagore.

Le célèbre médecin Grew, qui suppose de l'analogie entre la maniere d'être des corps & celle des intelligences (\*\*), est un vrai pythagoricien. Newton, qui dit que Dieu est tout œil, tout bras, tout oreille, tout cerveau & tout entendement (†), l'est encore; & Leibnitz qui compose avec ses monades, tous les êtres

---

(\*) Essai philosophique sur l'ame des bêtes, part. II, ch. IV & V.

(\*\*) Voyez *cosmologia sacra*, or a discourse of the universe, as it is the creature and Kingdom, of god, &c. By Dr. Nehemiah Grew, Fellow of the college of physicians, of the royal society London, 1701, livre second.

(†) Voici le texte tiré de ses principes mathématiques: --- *Deus totus est sui similis, totus oculus, totus auris, totus cerebrum, totus brachium; totus vis sen-*

matériels & tous les êtres intelligens (\*), l'est aussi.

---

L'HOMME  
SEUL.

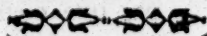
N'est-il pas étonnant que les sectes les plus contradictoires tiennent entr'elles par un centre de réunion? Il semble que le dogme de l'ame universelle soit un germe propre à être fécondé dans toutes les especes de cerveaux.

Toutes ces considérations doivent rendre les philosophes circonspects, quand ils parlent de l'antiquité; on ne fait pas combien de philosophes on attaque, quand on réfute Pythagore.

---

*tiendi, intelligendi & agendi* --- Il est vrai qu'il ajoute : *Sed more minimè humano, minimè corporeo, more nobis prorsus incognito.* Newton admettoit l'ame universelle, mais sans vouloir l'expliquer.

(\*) Ces monades different cependant entr'elles, mais seulement par leurs degrés d'activité; cela suffit pour qu'il n'y ait pas dans la nature deux êtres parfaitement homogènes. Ainsi le système des monades a conduit Leibnitz à son principe singulier des indiscernables.





## C H A P I T R E II.

QUE LES DÉFINITIONS PHILOSOPHIQUES  
DE L'ÂME N'ONT FAIT QUE RÉPANDRE  
DES NUAGES SUR SA NATURE.

**PARTIE II.** LE premier homme oisif qui s'avisa de parler de l'âme, la définit par une image; il est certain que ce mot dans son origine ne veut dire que la respiration animale, qui paroît le principe de la vie; c'est le sens du *pneuma* des Grecs (\*), qu'on a traduit avec exactitude dans toutes les langues de l'Europe. Ainsi tous les combats que depuis trois mille ans on livre avec fureur dans l'arene de la métaphysique,

---

(\*) La racine de ce mot est *pneo*, je respire, je souffle: aussi Aristote s'en sert pour désigner le vent. Voyez *de mundo* & *politic.* lib. IV. Les Hébreux, dont l'idiome est si stérile, si vous le comparez avec la langue des Platon & des Sophocle, n'avoient aussi que le mot *rovah* pour désigner l'haleine du vent & l'esprit de Dieu; ce qui ne laisse pas que d'embarrasser les théologiens qui voudroient donner la logique des Leibnitz & des Berkeley aux patriarches.

se sont élevés à l'occasion d'une métaphore.

Peu à peu les idées en ce genre devinrent plus subtiles. On supposa que cette ame, dont la respiration étoit le symbole, consistoit dans la partie la plus déliée des corps, & pouvoit subsister après la dissolution des organes : enfin, on en fit un être essentiellement distingué de la matiere; & l'arbre de nos connoissances acquit ainsi une branche de plus.

**L'HOMME  
SEUL.**

Mais cette respiration, symbole de l'ame, n'est qu'un nuage ajouté à un nuage. Il me falloit une définition plus précise du principe qui me fait penser. J'ai donc demandé aux philosophes de tous les âges ce que c'étoit que l'ame. Thalès m'a répondu que c'étoit une nature en mouvement; Aristote, l'acte premier d'un corps organique; Dicearque, les concordances des quatre élémens; Anaxagore, de l'air; Hyppon, de l'eau; Lucrece, un atome (\*); Lactance, une lumiere qui se nourrit

---

(\*) Tous les systèmes des anciens philosophes sur l'ame, sont rassemblés dans un texte de Cicéron.

**PARTIE II.** de l'humeur du sang, comme la lumière de la lampe se nourrit de celle de l'huile (\*); Épicure, Hobbes & Spinoza, un amas de corpuscules agités; d'autres enfin de l'éther, une quintessence, un nombre, une entéléchie. — J'ai admiré toutes ces savantes définitions, mais je suis resté dans mon ignorance.

Platon, qui venoit de voir périr Socrate, parce qu'il étoit le plus sage des hommes, m'appella dans son académie; il rêvoit profondément sur la nature de cette âme sublime, qui avoit long-tems vivifié Athènes, & qui auroit été anéantie, sans doute, si sa destinée avoit dépendu d'une sentence de l'aréopage: c'étoit à ce philosophe qu'il appartenoit de résoudre le grand problème qui m'occupoit, & je me prosternois à ses pieds pour écouter ses oracles. « Mes amis, disoit-il, l'homme est

---

*Tuscul. quæstion. lib. I, & dans un passage de Macrobe, somn. Scipion. lib. I, cap. XIV.*

(\*) *Videtur ergo anima similis esse lumini, quæ non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur ut lumen oleo. ... De opif. Dei, cap. XVII.*

» le



» le roi de la nature. L'éternel Géometre en  
 » l'organisant lui donna trois âmes, l'âme L'HOMME  
SEUL.  
 » raisonnable qu'il plaça dans la tête, l'âme  
 » irascible, qu'il logea dans la poitrine, &  
 » l'âme concupiscible, dont le siège est dans  
 » les entrailles (\*). La seule dont le sage fasse  
 » cas, est celle qui est le principe de notre  
 » entendement : voilà l'âme par excellence ;  
 » c'est le NOUS ou la pensée qui la constitue :  
 » comme elle fait partie de l'âme universelle,  
 » elle jouit de son éternité (\*\*). Le NOUS de  
 » Socrate survivra donc à la ruine du corps  
 » fragile qui l'emprisonne, & déposera à ja-  
 » mais contre les NOUS dégradés des Anitus  
 » & des Aristophanes. » -- Mon NOUS n'étoit  
 probablement pas de la nature de celui de  
 Platon : car lorsque ce grand philosophe  
 croyoit prononcer des axiomes, je crus n'en-  
 tendre que des énigmes.

---

(\*) *Cicéron. tuscul. quæst. lib. I.*

(\*\*) Voyez les deux fameux dialogues, du *Phédre* & du *Phédon*.

**PARTIE II.**

Dans mon incertitude, j'ai voyagé dans le monde de Descartes. Ce philosophe, qui a inventé la matiere subtile, la matiere cannelée, & les petits tourbillons, mais qui étoit un grand homme, m'a affirmé, avec Platon, que la pensée étoit l'essence de l'ame : j'ai répondu en bégayant à ce philosophe affirmatif, qu'un sujet n'étoit jamais sans son essence, & que, suivant son principe, il faudroit que l'ame pensât, non-seulement pendant le sommeil, mais encore dans le fœtus ; ce qu'il étoit fort difficile de me démontrer : j'ajoutai qu'il étoit évident que la pensée étoit une des facultés de l'ame, mais non qu'elle en constituât l'essence. — Le philosophe de Stockholm me dit qu'il penseroit à cette objection, & il mourut en y pensant.

Un homme de génie, dans le fond de l'Allemagne, déclamoit avec force contre les anciens & les modernes ; il frayoit de nouvelles routes aux géometres ; il détruisoit les systêmes, & en bâtiſſoit d'autres à merveilles ;

c'étoit l'immortel Leibnitz. Je lui communiquai mes doutes ; il me dit : l'ame est une monade , ou , si vous voulez , un miroir représentatif de l'univers. Dans cette tasse de café que je vais prendre , il y a peut-être une foule de monades qui feront un jour des ames humaines (\*). Les monades qui me font raisonner , sont des êtres simples , qui ne sont pas plus dans le lieu que le point mathématique ; elles ont des rapports sans commerce réciproque , & elles agissent avec harmonie sans aucun concert d'activité. -- Je quittai Leibnitz , accablé de son génie , mais tout aussi ignorant. Le dernier philosophe que j'ai consulté sur l'essence de l'ame , est Locke ; ce bon homme me dit avec simplicité , qu'il n'en favoit rien ; & je fus guéri alors de la manie de tout savoir.

Je puis me tromper dans mes recherches ; mais je ne connois rien , dans l'antiquité ni parmi les modernes , qui m'ait autant frappé

---

L'HOMME  
SEUL.

---

(\*) Leibnitz , *princip. philosoph. mor. géometr. Theorem. lxxxvj. Schol. 3.*



**PARTIE II.** qu'un fragment de l'oraison funebre d'un Parfis,  
qu'un homme de génie nous a conservé : il ne renferme que des doutes sur l'essence de l'ame, mais ces doutes sont sublimes ; ils éclairent plus l'homme sans préjugés , que les dogmes des philosophes.

« O terre ! s'écrioit le disciple de Zoroastre (\*), ô mere commune des humains !  
» reprends du corps de ce héros ce qui t'appartient : que les parties aqueuses , renfermées dans ses veines , s'exhalent dans les airs ! qu'elles retombent en pluie sur les montagnes , enflent les ruisseaux , fertilisent les plaines , & se roulent à l'abyme des mers d'où elles sont sorties ! Que le feu , concentré dans ce corps , se rejoigne à l'astre , source de la lumière & du feu ! Que l'air , comprimé dans ses membres , rompe sa prison ! Que les vents les disperfent dans l'espace ! Et toi enfin , souffle de vie , s'il étoit possible

---

(\*) Le fonds de ce fragment se trouve, *Histoire de la religion des Banians*, ch. IX.

» que tu fusses un être particulier , rends-toi à  
» la substance inconnue qui t'a produit ! Ou ,  
» si tu n'es qu'un mélange des élémens visibles ,  
» après t'être dispersé dans l'univers , rassemble  
» de nouveau tes parties éparées , pour former  
» encore un citoyen vertueux ! »

**L'HOMME  
SEUL.**

Avançons dans cette isle flottante qu'on appelle la métaphysique , & voyons si les routes qu'on y a tracées sont de nature à nous conduire à la vérité.



## C H A P I T R E I I I.

*DES PHILOSOPHES QUI ONT CRU L'ÂME  
MATÉRIELLE.*

---

---

PARTIE II

LE sujet que je vais traiter coûte trop à mon cœur pour ne pas fatiguer ma plume : mais je me livre à ce travail, quoiqu'avec une extrême répugnance, d'abord, parce que je dois des sacrifices à la vérité, avant d'en devoir aux hommes que trop de prudence rend pusillanimes; ensuite, parce que les capitales de l'Europe étant peuplées de sceptiques qui ne croient pas à notre immortalité, il est nécessaire que je fasse dériver de leur façon de penser un code de morale qui ne trouble point l'harmonie des êtres intelligens.

Après des recherches profondes, il m'a semblé qu'avant Platon, aucun écrivain de l'antiquité n'avoit transporté sur le théâtre de la nature un être essentiellement distingué de la matière.



Parménide, Pythagore & tous les sages qui ont cru à la *métempsychose*, regardoient l'ame comme la partie la plus subtile des corps qu'elle animoit ; & ils concilioient assez bien cette croyance avec le dogme de l'immortalité.

**L'HOMME  
SEUL.**

Cicéron, dont les cheveux avoient blanchi sur l'étude de la philosophie des premiers âges, après avoir pesé l'opinion de Platon, & le dogme bien plus répandu qu'il réfute, reste dans le scepticisme le plus absolu, & déclare que Dieu seul peut lever le voile qui couvre, à cet égard, les opérations de la nature.

Les premiers pères de l'église chercherent à concilier Platon avec l'évangile ; mais loin d'adopter l'idée philosophique d'une substance distinguée de la matière, ils organisèrent, comme nous, ces êtres inconnus que nous appellons des anges : ils supposèrent que dans l'origine des choses ces espèces de demi-dieux abusèrent de nos femmes, & qu'il naquit de ce mélange des géants qui devinrent les tyrans

**PARTIE II.** de la terre (\*). C'est l'histoire des Titans, d'Hésiode, rajeunie & défigurée par la plume des théologiens.

Tertullien, qui avoit plus de zèle que de logique, après avoir démontré, à sa manière, que l'ame humaine étoit de la couleur de l'air, prétend que Dieu même étoit corporel (\*\*). Ce système, fait pour le peuple, a été dans la suite étayé de tous les sophismes de Spinoza; & c'est un fait bien merveilleux à mon gré, que l'excès de l'ignorance & l'excès des lumières conduisent également à l'anthropomorphisme.

Depuis la renaissance des lettres en Europe, jusqu'à l'époque où j'écris, il y a eu une chaîne, non interrompue, de philosophes qui ont

---

(\*) Telle a été la façon de penser des Philon, des Justin, des Arnobe, des Origène, des Clément d'Alexandrie, &c. Ce sont des faits que la théologie même, accoutumée à tout nier, excepté ce qui se passe dans le monde intellectuel, ne désavoue pas: le dogme de l'ame corporelle est consigné dans presque tous les ouvrages des trois premiers siècles chrétiens; je l'y ai trouvé en y cherchant des faits pour le réfuter.

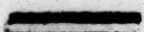
(\*\*) Lib. *contra prax. de resurrect. carn.*, &c.

confondu l'ame avec la matiere; & s'il se trouve ~~parmi eux des écrivains dont la mémoire a été~~ **L'HOMME SEUL.** dévouée à l'opprobre, leur liste offre un bien plus grand nombre encore de noms respectables. Les théologiens n'ignorent pas ce fait; aussi les plus éclairés de leurs controversistes se gardent bien d'en solliciter la preuve, pour ne point se voir écrasés par le poids des autorités.

Les zélateurs de la théologie, & malheureusement ils sont en grand nombre, parce que leurs chaires ont été de tout tems le foyer du fanatisme; les zélateurs, dis-je, ont eu recours à un moyen bien extraordinaire, pour éluder ces autorités foudroyantes dont on les accable: c'est d'imposer à tous les philosophes, qui ne pensoient pas comme eux sur l'ame, un nom de secte: ils les ont dénoncés aux gouvernemens comme des matérialistes; & ce nom, effrayant pour le vulgaire, qui se laisse gouverner par des mots, les a dispensés de les réfuter.

Les docteurs ressemblent un peu, à cet



**PARTIE II**  égard , à un confesseur de Louis XIV , qui s'imaginoit avoir confondu les Provinciales , en disant que c'étoit l'ouvrage d'un janséniste. -- Une génération se passe ; le peuple s'éclaire ; alors on est étonné de voir que le matérialisme , comme l'ancien jansénisme , sont des mots vuides de sens ; & on rougit d'avoir persécuté l'homme de génie , pour servir la société d'Ignace , ou la Sorbonne.

De toutes les hypotheses sur l'ame , celle qui l'anéantit est , sans doute , celle qui blesse le plus ma sensibilité ; mais enfin un matérialiste est un homme comme un théologien : si ses doutes sont raisonnables , il faut les exposer avec prudence ; s'il s'égare , il faut le redresser , mais sans injures & sans anathêmes ; parce que l'homme de bien ne défend pas une bonne cause avec les armes odieuses de l'intolérance.

Si le disciple de Zénon , de Locke & de Montagne descendoit dans l'arène philosophique le dilemme à la main , avec l'ami de

•

Platon & de Descartes , je m'imagine qu'il  
raisonneroit ainsi :

---

---

L'HOMME  
SEUL.

« Votre métaphysique est un monde in-  
» connu dont vous créez vous-même la carte :  
» vous le peuplez d'habitans , & je n'y vois  
» que des déserts.

« Vous faites de Dieu un esprit ! -- Témé-  
» raire, l'infini est entre vous & lui : adorez-le,  
» & ne le définissez-pas.

« Qu'est-ce qu'un esprit ? Le concevez-vous  
» séparé du corps , qu'il vivifie ? Croyez-vous  
» qu'il sente sans organe , & qu'il raisonne sans  
» tête ?

« S'il est essentiellement uni avec la machine  
» qu'il anime , s'il naît avec le fœtus , s'il se  
» développe avec les organes , s'il semble s'é-  
» teindre sous les ruines du corps qui se dé-  
» compose , pourquoi en faire une substance  
» distinguée de celle que je vois dans toute la  
» nature ? Pourquoi mettre deux axes à une  
» roue qu'un seul peut faire mouvoir ?

« Votre ame , quoique vous en disiez , ne

**PARTIE II.**

» se fait connoître à votre entendement que  
 » comme la négation de la matiere : or, un  
 » être qu'on ne peut définir que par les qua-  
 » lités qu'il n'a pas, ne fauroit même être  
 » nommé dans la langue du philosophe.

» Voyez combien de contradictions entraîne  
 » votre système intellectuel ; vous supposez  
 » l'ame essentiellement sans étendue, & vous  
 » croyez qu'elle agit sur l'étendue. Vous dites  
 » qu'elle n'occupe point d'espace, & vous la  
 » logez dans le cerveau ; vous lui refusez des  
 » points de contact, & par l'intermede des  
 » organes, vous la faites communiquer à toute  
 » la nature.

» Il faut, dites-vous, un agent pour faire  
 » mouvoir la machine humaine, de sa nature,  
 » inerte & passive ; mais cet agent est la ma-  
 » tiere même supérieurement organisée, telle  
 » que le *sensorium*. L'homme ressemble un  
 » peu à cette statue de Memnon, qui, au lever  
 » du soleil, devenoit d'elle-même sonore : à la  
 » moindre sensation qu'il éprouve, le faisceau



» fibrillaire s'ébranle , les traces du cerveau se  
 » renouvellent , le *sensorium* réagit , & l'au-  
 » tomate raisonne.

**L'HOMME  
SEUL.**

» Voilà une théorie d'autant plus sublime  
 » qu'elle est plus simple ; mais comment au-  
 » roit-elle satisfait des hommes à imagination  
 » exaltée, tels que vos métaphysiciens ? Aussi ne  
 » croyant pas pouvoir expliquer les opérations  
 » de l'entendement avec une seule substance ,  
 » ils en ont créé une autre avec la baguette  
 » des enchantemens. Ils ont imité ces drama-  
 » tiques sans génie, qui ne pouvant dénouer  
 » une intrigue théâtrale avec le fil de la rai-  
 » son , la dénouent avec des machines.

» Votre Platon est un rêveur pour qui le lit  
 » non pour l'admirer , mais pour l'entendre ;  
 » il vous promène sans cesse dans le monde  
 » des abstractions ; il crée sur la terre les êtres  
 » intellectuels avec autant de facilité , que  
 » Ptolomée créoit dans le ciel des cycles &  
 » des épicycles. Ses dialogues sur l'immortalité  
 » de l'ame , sont d'un rhéteur plutôt que d'un

**PARTIE II.** » philosophe ; & il falloit peut-être que Caton  
 » se tuât pour les rendre célèbres.

» Le systême de Platon menaçoit ruine ,  
 » lorsque Descartes est venu le soutenir avec  
 » ses automates , Leibnitz avec ses monades ,  
 » & Berkeley avec son univers sans matiere ;  
 » mais ces appuis n'ont fait qu'accélérer sa  
 » chute ; & l'édifice léger a entraîné, sous ses  
 » décombres, les échafauds qui devoient servir  
 » à le reconstruire.

» Le savant Hardouin voyoit des athées  
 » par-tout où il voyoit des hommes de génie.  
 » Je n'ai point , comme ce jésuite , réduit l'art  
 » de calomnier en syllogisme ; mais il me  
 » semble que la doctrine théologique qui interdit  
 » à l'Être suprême la faculté de faire penser la  
 » matiere , conduit à l'athéisme : car un esprit  
 » pur , qui ne peut spiritualiser le monde , n'a  
 » point de pouvoir sur lui ; & dès que la  
 » puissance suprême est limitée par un être  
 » quelconque , cet être est tout , & le Dieu  
 » théologique n'est plus rien.

» Tous les dogmes sur la substance intel-  
» lectuelle reposent sur ce principe, que la  
» matière & la pensée sont deux êtres essen-  
» tiellement contradictoires. Examinons ce  
» principe, & voyons si la colonne résistera  
» en l'attaquant par la base.

**L'HOMME  
SEUL.**

» La métaphysique, qu'on pourroit définir  
» la science de ce qui n'est pas, ne s'est jamais  
» rabaisée à nous éclairer sur ce qui est : elle  
» n'a jamais étudié la propriété des corps,  
» pour prononcer sur leur essence.

» D'où fait-elle que l'étendue & la pensée  
» ne peuvent être les propriétés de la même  
» substance ? Vous ne concevez pas, dites-  
» vous, une pareille union ; mais concevez-  
» vous aussi que Sirius gravite vers notre monde  
» planétaire, ce Sirius éloigné de nous au moins  
» de cinq cents mille fois notre distance au  
» soleil ? Cependant la gravitation existe, &  
» Newton, avec cette clef, a ouvert toutes les  
» portes de l'univers.

» Non-seulement vous ne connoissez pas la



**PARTIE II.**

» matiere , mais la pensée même se dérobe aux  
 » regards de votre entendement. Envain Locke,  
 » Condillac & Helvétius ont levé un coin du  
 » voile qui vous en cachoit le mécanisme ;  
 » vous opposez des injures à leurs doutes phi-  
 » losophiques, & vous niez leurs expériences ,  
 » au lieu de les refaire.

» L'ame , dites-vous , ne peut avoir les  
 » propriétés de l'étendue : elle n'est ni longue ,  
 » ni large , ni colorée , ni divisible : mais il en  
 » est de même du mouvement , de la gravi-  
 » tation & des autres modifications de la  
 » matiere ; cependant on ne s'est jamais avisé  
 » de mettre au rang des esprits purs le pou-  
 » voir qui meut les corps , & celui qui les fait  
 » tendre vers le centre de leurs spheres : on  
 » ne les a pas logés dans le monde intellectuel  
 » avec les ames des héros , les Sylphes & les  
 » Archanges.

» Encore , si l'on vouloit réduire le maté-  
 » rialisme en système , ne seroit-il pas difficile  
 » de donner les propriétés de l'étendue à la  
 pensée.

» pensée. Il est certain que l'ame ne forme  
 » des idées qu'à l'aide des mots qui les repré-  
 » sentent ; & ces mots démontrent la maté-  
 » rialité de ces idées. La pensée se divise ,  
 » puisqu'elle a un commencement , une durée  
 » & une fin : le principe qui la produit agit  
 » dans l'espace ; il communique avec les corps ;  
 » & il faut bien qu'il soit matériel , puisque nos  
 » sens suffisent pour le juger.

» Le matérialiste peut être audacieux , mais  
 » du moins il est plus conséquent que le disciple  
 » de Platon. En n'admettant qu'une substance  
 » dans le monde , je coupe le noeud-gordien ;  
 » mais mes adversaires , en y introduisant  
 » deux substances qui ne subsistent que pour se  
 » combattre , ne le coupent ni ne le dénouent. »

**L'HOMME  
SEUL.**



## CHAPITRE IV.

*DE LA PHILOSOPHIE RESPECTABLE QUI  
DISTINGUE L'ÂME DE LA MATIÈRE.*

**PARTIE II.** **L'**ABYME est traversé, & je me retrouve sous un ciel riant avec les grands hommes, à qui je dois mon immortalité.

Platon est peut-être le premier sage qui ait relevé la dignité de l'espèce humaine, en ne confondant pas le principe qui me fait penser avec celui qui fait végéter une rose & mouvoir un polype; mais de ce qu'on a été une foule de siècles sans soupçonner la nature de l'âme, s'ensuit-il qu'elle n'existe que dans l'entendement d'un philosophe? Copernic n'a deviné que fort tard le vrai système planétaire; cependant l'astronomie existe de tems immémorial, malgré les rêveries des observateurs de la Chaldée, & les erreurs des Chinois qui ont calculé les éclipses. Il falloit bien que Platon ne fut pas tout-à-fait un visionnaire, puisque dans le pays du



monde où on a abusé le plus de l'art de disputer, on embrassa avec avidité son hypothèse, comme celle qui expliquoit le mieux tous les phénomènes de la nature. Les sophismes d'Épicure, de Pyron & de Diagoras disparurent, & les dialogues du disciple de Socrate restèrent.

---

L'HOMME  
SEUL.

Marc-Aurele crut que l'infini séparoit l'ame de la matiere; ce Marc-Aurele à qui nous devons le meilleur code de morale qui soit sorti de la main des hommes, & qui éclaira, en écrivain de génie, la terre qu'il gouverna en sage.

A peine l'Europe fut-elle sortie de la barbarie, qu'elle se fit gloire de penser d'après Platon. On vit même les enthousiastes de ce philosophe chercher à concilier sa doctrine avec celle de nos livres saints, & croire encore honorer l'évangile.

Il est difficile de citer des autorités plus respectables que celle des philosophes qui adoptèrent le platonisme & qui le perfectionnerent,

**PARTIE II.** Quels noms a-t-on à opposer à ceux de Descartes, de Leibnitz, de Paschal & de Malebranche ? Le suffrage seul de Newton suffiroit pour écraser le matérialisme, si dans des matières soumises à l'examen de la raison le suffrage d'un grand homme pouvoit balancer un syllogisme.

Au reste, les partisans des deux substances opposent des raisons à celles de leurs adversaires ; ainsi ils combattent à armes égales dans le champ de bataille de la métaphysique.

« Plus je replie mon ame sur elle-même,  
 » dit le spiritualiste, moins je puis me persuader qu'il faille la confondre avec cette  
 » faculté de recevoir les impressions des objets  
 » extérieurs que j'appelle la sensibilité physique,  
 » & avec celle de conserver l'impression de  
 » ces mêmes objets, que je nomme la mémoire : la sensation n'est point la pensée, &  
 » le principe qui me fait tressaillir de volupté  
 » en touchant le sein de mon amante, n'a  
 » point de rapport avec celui qui me fait

» trouver la solution des problèmes d'Ar-  
 » chimede.

**L'HOMME**  
**SEUL.**

» Si la matiere pouvoit penser , la pensée  
 » feroit toute entiere dans chacun des points  
 » de l'étendue ; & alors la trompe d'un élé-  
 » phant & le calice d'une tulipe , pourroient  
 » raisonner comme le sensorium d'un philo-  
 » sophe ; ou bien la pensée feroit éparfe dans  
 » toute l'étendue , & alors elle feroit divisible  
 » avec elle : on auroit le quart d'une idée , &  
 » un dilemme , ainsi qu'un nombre arithmé-  
 » tique , pourroit être divisé avec fractions ,

» J'ai des perceptions , mais où est le moi  
 » qui les combine & qui les modifie ? Si ce moi  
 » est matériel , la perception ne pouvant  
 » affecter qu'un point de l'espace où il est  
 » renfermé , il se trouvera qu'il pense à-la-fois  
 » & ne pense point.

» Si ce moi , qui apperçoit , qui veut , qui  
 » compare , a pour siege une partie du sen-  
 » forium , il y aura autant de moi que de  
 » points dans cette partie du cerveau qui



**PARTIE II.** » peuvent être affectés d'une perception : ainsi;  
 » au lieu d'une ame, en voilà cent mille; & l'in-  
 » dividu humain n'en fera pas mieux gouverné.

» Épicure, Freret & la Mettrie n'ont adopté  
 » leur système erroné, que parce qu'ils n'ont  
 » pas défini les êtres que leur plume décom-  
 » pose. Avant d'examiner si un corps pense,  
 » il falloit se demander ce que c'est qu'un  
 » corps; la physique leur auroit bientôt dé-  
 » montré que sous ce nom il ne faut entendre  
 » qu'un assemblage de substances hétérogenes;  
 » & l'embarras de désigner dans l'homme la  
 » substance qui est le sujet de la pensée, les  
 » auroit ramenés, s'ils avoient eu de la bonne-  
 » foi, au principe de l'immatérialité, qui est  
 » le dogme de la nature.

» Le système de l'ame spirituelle, ainsi que  
 » celui de l'ame matérielle, ont chacun leurs  
 » difficultés : c'est le sort de tout système;  
 » mais le premier est bien plus digne du phi-  
 » losophe, parce qu'il relève son être, & qu'il  
 » agrandit à ses yeux le théâtre de la nature.

» Ce système est sur-tout bien plus consolant  
 » pour l'homme juste qui franchit les limites  
 » de son existence, & veut voir, dans le mal  
 » physique auquel il est en proie, le gage de  
 » la félicité qu'il espere, lorsque son ame,  
 » dégagée de ses entraves, s'élancera dans le  
 » sein d'un Dieu bienfaiteur, dont il a été  
 » l'image. L'immortalité de l'ame repose bien  
 » plus sûrement sur la base de la spiritualité  
 » que sur celle du matérialisme.

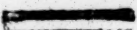
**L'HOMME  
SEUL.**

» Il faut toute la sagacité du génie pour lier  
 » ce dogme des ames sensibles avec le système  
 » d'Épicure & de Pythagore ; mais il découle  
 » sans peine des principes sublimes de Platon  
 » & de Marc-Aurele. »

Résumons. -- Le matérialiste n'est point un  
 scélérat ; mais aussi le spiritualiste n'est point  
 absurde. Puisque nous voulons tous deux étudier  
 l'homme, laissons-là cette lanterne fourde de  
 Diogene, qui n'éclaira jamais que celui qui la  
 porta. Observons sans préjugé de secte ; raison-  
 nons paisiblement & ne persécutons personne.

## C H A P I T R E V.

*DES VÉRITÉS QUE LE SAGE SOUPÇONNE  
DANS LA PSYCHOLOGIE.*

 **PARTIE II.** **O**N mettroit en deux lignes tout ce que nous savons sur la théorie de l'ame ; mais ce que nous ignorons sur cette matiere , ne pourroit être exposé que dans d'énormes volumes.

Cependant comme j'écris pour tous les hommes , je me crois obligé de m'étendre un peu sur les vérités que le sage soupçonne dans la psychologie , & de me resserrer sur les questions où il ne peut que douter.

Il en est , parmi ces dogmes , que le sage desire plutôt qu'il ne les soupçonne. Je n'aurai point le courage barbare de m'appesantir sur les nuages qui les entourent : tant qu'une vérité cruelle n'est pas démontrée , l'illusion flatteuse qui la remplace doit entrer dans l'évangile de la raison.



## ARTICLE PREMIER.

*L'ÂME EXISTE.*

LE philosophe qui croit que tout est matiere, & celui qui croit que tout est intelligence, font peut-être d'accord sur l'ame; ils en nient également l'existence.

**L'HOMME  
SEUL.**

Comme tout ce qu'on voit est matiere, on est d'abord porté à supposer que l'étendue est l'essence de tout ce qui existe : ce raisonnement convient à la paresse de l'esprit humain, & on l'adopte, non parce qu'il est juste, mais parce qu'il épargne des recherches.

Les hommes d'un génie actif, qui n'examinent les effets que pour découvrir les causes, raisonnent différemment; ils disent qu'un être sans vie & sans organes ne sauroit exister; que les fossiles ne forment point une matiere brute, par la raison que la nature n'agit en eux que d'une maniere sourde & enveloppée; enfin, qu'il y a une force active répandue dans l'uni-

**PARTIE II.** vers qui domine plus ou moins dans tous les êtres visibles : de-là ils concluent que l'intelligence forme la substance de tout ce que nous voyons , & que la matiere n'est qu'un instrument dont se fert cette substance pour déployer son énergie.

Ce système de Berkeley est un peu plus spécieux que l'hypothese du matérialisme ; mais il ne soutient pas les regards de la raison , parce qu'il renverse l'échelle des êtres , qu'il ramene le rêve philosophique de l'ame universelle , & qu'il anéantit notre intelligence en voulant lui donner le sceptre de la nature.

Il paroît qu'il existe en nous une substance qui raisonne , essentiellement opposée à la substance qui digere ; le mécanisme de leur union nous est parfaitement inconnu ; c'est le grand problème de la nature , dont l'homme est la solution , mais Dieu nous en a caché la méthode.

Un pirrhonien nioit le mouvement ; un homme de bon-sens , pour toute réponse , se

contenta de marcher devant lui. Si un philosophe nioit devant moi l'existence de l'ame, L'HOMME  
SEUL. je lui dirois : tu parles ; tu veux me convaincre ; tu es assez réfuté.

Je juge de l'existence de mon ame par une conscience intime, tandis que je ne juge des êtres qui m'environnent que par analogie.

Ce sentiment intérieur qui constitue la pensée, est composé de la sensation de mon existence actuelle, du souvenir de mon existence passée, & de l'espérance que j'existerai encore (\*). Ainsi je porte sans cesse en moi une triple certitude que j'ai une ame : le sens intime, l'idée du tems, la sensation des objets extérieurs, tout se réunit à me préserver de la pénible anxiété du scepticisme.

---

(\*) Les végétaux ont la sensation de leur existence actuelle ; mais peut-être ils n'en ont pas d'autre. Il est probable que les animaux réunissent à cette sensation le souvenir de leur existence passée ; mais il n'appartient qu'aux intelligences de joindre ensemble les trois sentimens. --- Je ne pense pas qu'on ait encore envisagé sous ce point de vue le système des êtres animés ; il me semble qu'une telle idée entre les mains d'un bon philosophe, jetteroit quelques lumieres dans le grand abyme de la métaphysique.



## ARTICLE II.

*L'ÂME PAROÎT UN ÊTRE SIMPLE (\*)*.

**PARTIE II.** **N**OUS ne connoissons point d'être simple parmi les corps : le point mathématique n'est qu'une abstraction ; Épicure est tombé avec ses atomes , & le grand nom de Leibnitz n'a pu procurer un instant d'existence à ses monades.

Quand on raisonne par induction , on tire de cette idée de fortes preuves pour la simplicité de l'ame ; la pensée a beau se modifier de cent façons diverses , je sens qu'elle est un être indivisible : ce MOI , qui apperçoit , qui compare & qui raisonne , doit être simple , parce qu'il n'est aucun des objets qu'il apperçoit , qu'il compare , & sur lesquels il fait de bons ou de mauvais raisonnemens.

---

(\*) Plusieurs des principes psychologiques que je vais poser se trouvent déjà , mais sous une autre forme , dans le chapitre précédent : mais je suis entraîné par la chaîne de mon ouvrage , à mettre ici en théorèmes ce qui étoit ci-devant en syllogismes.

Si j'approche de mon odorat une tige de julienne, si j'écoute un air de Piccini ou un duo de Pergolese; si je me rencontre dans la solution d'un problème avec Archimede, le plaisir que je ressens ne se partage point entre deux principes; je compare les parfums, les sons mélodieux, ou les calculs algébriques sans me partager, & j'éprouve les sensations les plus délicieuses, sans que les facultés de mon ame se confondent.

---

L'HOMME  
SEUL.

Si l'ame n'étoit pas simple, l'homme seroit un être contradictoire; pendant qu'une partie de mon ame savoureroit la mousse pétillante du vin de Sillery, une autre partie pourroit n'éprouver, en la goûtant, que la plus désagréable des sensations; pendant que je lirois Cinna, je serois en même tems enchanté & ennuyé; le principe de l'existence de Dieu me paroîtroit à-la-fois une vérité & un paradoxe.

Locke auroit-il donné atteinte à la simplicité de l'ame, en laissant douter si la matiere

**PARTIE II.** ne peut pas penser ? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable que le sujet de la pensée étant un, tandis que celui de la matière est multiple, ces deux substances renferment des propriétés inaliables. Au reste, je n'affirme qu'en tremblant dans une question où Locke a douté.

Il y a des modernes qui ont employé plusieurs volumes à combattre cette phrase de Locke. Comme ils s'appuyoient sur le système des idées innées, qu'ils réfutoient un paradoxe par d'autres, & qu'ils employoient beaucoup d'injures & peu de raisons (\*), les hommes

---

(\*) On peut mettre dans cette classe un pere de la Roche, qui a fait en deux gros volumes le traité de la nature de l'ame, & de l'origine de ses connoissances : cet auteur a eu quelque célébrité chez les hommes qui jugent des lumieres par le zele, & du talent par la cause ; mais le philosophe ne fera jamais un grand métaphysicien ni un génie sublime de l'écrivain qui, après avoir lu Locke, défend le paradoxe des idées innées ; qui admet toutes les rêveries de Descartes & de Malebranche, non parce qu'ils raisonnent avec justesse, mais parce qu'ils font Descartes & Malebranche ; qui fait de Bacon un matérialiste, parce qu'il distingue l'ame sensitive de l'ame intelligente, *Tome I, p. 166.* -- Qui



simples & droits ont jugé de la cause par ses défenseurs, & ils sont devenus partisans de L'HOMME  
SEUL.  
Locke sans l'entendre.

D'un autre côté, un homme connu par l'étendue de ses connoissances, a défendu Locke, sans le nommer, par tous les sophismes qu'une imagination brillante peut pro-

---

refuse aux bêtes mêmes des sensations; *ibid.* p. 184. --- Qui se propose d'éclairer les hommes dans les abymes de la métaphysique, & qui dit gravement que l'être de la connoissance habituelle est une perception persévérante, mais sombre & foible; *tome II, page 64*; & qu'il y a dans les enfans & dans les barbares des idées à-la-fois sombres & réelles, indistinctes & invariables, foibles & perpétuelles. *ibid.* p. 72. --- Qui affirme qu'un enfant conçoit très-bien que Dieu est un esprit pur, infiniment parfait, éternel, &c. *ibid.* p. 182. --- Qui assure que le gracieux est le dominant de la musique, *ibid.* p. 232, & que la beauté du style d'Athalie fait une des preuves triomphantes de notre religion; *ibid.* p. 256. --- Qui ose dire qu'un souverain est juste & sage quand il condamne des enfans innocens au supplice de leur pere coupable; *ibid.* p. 352, &c. &c. &c. Tant d'erreurs de la part d'un homme qui n'a rien créé ne donnent aucun droit à la célébrité: dans un siècle philosophique il faut, pour se faire lire, éclairer les hommes, ou que ses erreurs du moins portent l'empreinte du génie: tels ont été Descartes, Locke, Malebranche & Leibnitz.

**PARTIE II.** duire (\*). Il a donné à l'erreur les livrées de l'esprit ; & le commun des lecteurs l'a prise pour la vérité.

(\*) Voici quelques réflexions sur une note célèbre du premier discours du livre de l'Esprit.

*On devroit , peut-être , chercher dans la différence du physique de l'homme & de l'animal la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux. --* Cela paroît vrai pour le principe qui sent , plutôt que pour celui qui raisonne ; au reste , ce principe sensitif n'est pas plus matière dans l'huître que dans l'homme , qui est au plus haut degré de l'échelle animale ; c'est vraiment une ame.

*La différence d'organisation entre nos mains & les pattes des animaux , prive ces derniers du sens du tact & de l'adresse pour faire des découvertes. --* 1°. Ce fait est contredit par l'histoire naturelle ; le singe , quelques poissons anthropomorphes , comme l'anac d'Amboine , ou le pece-muger des mers du Brésil , & ces hommes-marins , dont tant d'auteurs confirment l'existence , ont tous des mains comme nous , sans paroître avoir franchi les limites de l'animalité. Voyez le *Traité d'Aldrovande de piscibus* ; le tome XVII de l'*Hist. génér. des voyages* ; Kircher , *art. Magnet. lib. VI* ; le second volume de *Telliamed* ; les *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être* , &c.

2°. Toutes nos idées ne viennent pas du sens du tact. Je voudrois bien savoir , par exemple , quel rapport il y a entre lui & le calcul des infiniment petits.

*La vie des animaux , en général plus courte que la nôtre , ne leur permet pas d'observer comme l'homme , & d'avoir autant d'idées. ---* En général , les poissons qui

Malgré

Malgré tant de causes qui affermissent sur la terre l'empire du préjugé, l'idée d'une ame matérielle semblera toujours une contradiction à l'homme droit qui n'interroge personne, mais qui réfléchit & qui étudie son cœur plutôt que les livres de métaphysique.

**L'HOMME  
SEUL.**

Si l'ame devoit être confondue avec le corps qu'elle anime, on jugeroit de la force de l'intelligence par le diametre de la machine; & il se trouveroit que le corps svelte & effilé de Virgile auroit bien moins d'ame que l'épaisse circonférence de Vitellius.

Ceux qui font de l'ame une matiere extrê-

---

habitent un élément plus uniforme que le nôtre, vivent plus que nous. On a connu des carpes âgées de cent cinquante ans : de plus, la longueur de la vie ne prouve pas l'étendue des idées : Moliere observoit plus les hommes en un quart-d'heure, qu'Annibal de Marseille ne les a observés en cent vingt ans.

Je n'étendrai pas davantage cette critique; c'est à ceux qui liront le livre de l'Esprit à la continuer; ils réfuteront toujours cet ouvrage avec équité quand ils distingueront l'auteur de ses paradoxes, & qu'ils n'auront ni l'ame d'emprunt des sectaires, ni le petit esprit des persécuteurs.



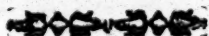
mement subtile , ne semblent guere moins  
 PARTIE II. absurdes. Qu'est-ce que des atomes intelligens ?  
 Où feroit leur centre de réunion ? Comment  
 un petit cube de matiere enchaîne-t-il le passé  
 avec l'avenir , décompose-t-il l'entendement  
 humain , fait-il la Henriade ?

Les partisans de l'ame matérielle n'expliqueront jamais comment un seul MOI peut être composé d'un million d'idées ; comment une perception peut avoir des degrés de masse ou de vitesse ; comment l'activité de l'ame peut se concilier avec cette force d'inertie dont ils font ( sans fondement sans doute ) le seul partage de la matiere.

L'ame est donc un être simple : cependant elle peut éprouver à-la-fois deux sentimens , & percevoir deux idées ; car elle juge & elle a des plaisirs relatifs ; il ne lui faut qu'un instant indivisible pour goûter la symmétrie d'un édifice , l'ensemble d'une tragédie , ou l'harmonie d'un chœur de Rameau.

Cette théorie , toute juste qu'elle paroît ,

ne demande point à être discutée. Dans pres-  
que toutes les questions de la métaphysique, L'HOMME  
SEUL,  
il faut se borner à dire, *cela existe* : pour le  
*comment*, il est l'écueil des philosophes, parce  
qu'avec nos cinq organes & notre foible in-  
telligence, il ne nous a pas été donné de péné-  
trer dans l'essence des êtres.



## ARTICLE III.

DU PARADOXE INGÉNIEUX DES DEUX  
AMES.

## PARTIE II.

IL n'est pas aussi aisé de démontrer l'unité de notre ame que sa simplicité : en effet, on voit, au premier coup-d'œil, si peu d'analogie entre la faculté de sentir & celle de combiner des idées, qu'on a dû naturellement soupçonner en nous deux principes. Ce nouveau genre de manichéisme est un des plus ingénieux paradoxes que l'esprit humain ait inventés ; si cependant c'est un paradoxe.

Pythagore, Bacon & Buffon pensent tous les trois que l'homme intérieur est double. Il y a un principe qui le fait raisonner, & un autre qui le fait sentir (\*). L'entendement n'est point

---

(\*) Il est bien plus agréable d'être éclairé par Buffon que par Pythagore. Voici comment cette idée d'un double principe est développée dans *l'Histoire naturelle*. --- « Il est aisé, en rentrant en soi-même, de reconnoître l'existence de ces deux principes : il y a



la sensibilité , & la sensibilité n'est point le  
corps ; mais l'harmonie de ces trois substances

**L'HOMME  
SEUL.**

» des instans dans la vie , il y a même des heures , des  
» jours , des saisons où nous pouvons juger , non-seu-  
» lement de la certitude de leur existence , mais aussi de  
» leur contrariété d'action. Je veux parler de ces tems  
» d'ennui , d'indolence , de dégoût , où nous ne pouvons  
» nous déterminer à rien , où nous voulons ce que nous  
» ne faisons pas , & faisons ce que nous ne voulons pas ;  
» de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné  
» le nom de vapeurs , état où se trouvent si souvent les  
» hommes oisifs , & même les hommes qu'aucun travail  
» ne commande. Si nous nous observons dans cet état ,  
» notre MOI paroîtra divisé en deux personnes , dont la  
» première , qui représente la faculté raisonnable , blâme  
» ce que fait la seconde , mais n'est pas assez forte pour  
» s'y opposer efficacement & la vaincre ; au contraire ,  
» cette dernière étant formée de toutes les illusions de  
» nos sens & de notre imagination , elle contraint , elle  
» enchaîne , & souvent elle accable la première &  
» nous fait agir contre ce que nous pensons , ou nous  
» force à l'inaction , quoique nous ayons la volonté  
» d'agir... Le plus malheureux de tous les états est  
» celui où ces deux puissances souveraines de la nature  
» de l'homme sont toutes deux en grand mouvement ,  
» mais en mouvement égal & qui fait équilibre ; c'est-là  
» le point de l'ennui le plus profond , & de cet horrible  
» dégoût de soi-même qui ne nous laisse d'autre desir  
» que celui de cesser d'être , & ne nous permet qu'au-  
» tant d'action qu'il en faut pour nous détruire , en  
» tournant froidement contre nous des armes de  
» fureur. »

**PARTIE II.** compose cet être inexplicable qu'on appelle l'homme.

Ce système peut être faux ; mais il me plaît par la manière lumineuse avec laquelle il expli-

---

M. de Buffon analyse bien mieux les deux principes de l'homme avec sa brillante philosophie, que ne le feroit Pythagore avec ses allégories & les figures incohérentes de son style oriental.

Pour le célèbre chancelier Bacon, il est certain qu'il reconnoît deux ames, l'une sensitive & l'autre raisonnable. Il prétend que la première est commune à tout ce qui respire, & il compte au nombre de ses propriétés la mollesse de l'air pour recevoir l'impression qui lui a été donnée, & l'activité de la flamme pour agir sur les corps. Voici le texte : --- *Veniamus ad doctrinam de animâ humanâ . . . hujus duæ sunt partes ; altera tractat de animâ rationali quæ divina est ; altera de animâ irrationali . . . hæc originem habet quemadmodum in brutis à limo terræ . . . aëris mollietate ad impressionem recipiendam, ignis vigore ad actionem vibrandam dotata. . . In brutis hæc anima est anima principalis , cujus corpus brutorum organum ; in homine organum tantum & ipsa anima rationalis. --- De augment. scientia, lib. IV, cap. III.*

Cette question fera éclaircie ailleurs ; on verra dans le drame raisonnable, que comparer des sensations, c'est raisonner ; & en accordant de l'intelligence aux bêtes, je tâcherai de ne point rétrécir les limites éternelles qui semblent séparer l'ame de la matière.

que les phénomènes de l'animalité & de l'intelligence; il semble donner aux hommes de génie la clef de la nature.

**L'HOMME  
SEUL.**

L'homme est souvent en contradiction avec lui-même : tout est expliqué par le combat instantané des deux principes.

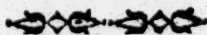
L'ame semble naître avec le corps, se développer avec ses organes, & se dissoudre avec la machine qu'elle gouverne : tout cela peut arriver au principe sensible; mais le principe intelligent, toujours semblable à lui-même, malgré la prison qui le renferme, ne descend dans l'abyme de la tombe que pour y déposer ses chaînes, & remonte ensuite libre & pur dans le sein de la Divinité.

Depuis que les hommes disputent, ils sont partagés sur l'ame des bêtes. Des physiciens qui les voyoient agir avec intelligence, leur donnerent une ame semblable en tout à la nôtre; Descartes, qui craignoit l'inquisition, en fit des automates : nos philosophes obvient à tout, en leur faisant part de notre principe



**PARTIE II.** sensible ; ils prétendent n'être par-là ni absurdes ni dangereux.

Malheureusement ce système ne soutient pas les regards de la raison : d'abord les bêtes ont en partage non-seulement la sensibilité , mais encore une partie de notre intelligence ; de plus , la nature , qui réserve la magnificence pour ses plans , mais qui met la plus grande épargne dans leur exécution , ne loge pas deux âmes dans un corps , lorsqu'une seule pourroit le gouverner : ainsi l'unité de l'âme est encore un problème , & c'est peut-être un triomphe pour le métaphysicien , qui ne se regarderoit plus que comme un être passif , si on lui ôtoit la liberté de disputer.



## ARTICLE IV.

*L'AME EST UN ÊTRE ACTIF.*

QUAND le tissu léger des fibres nerveuses est agité, l'ame répond à ce mouvement, & elle a une perception ; ainsi il n'y a point d'action de la machine organisée sur l'esprit, qu'il n'y ait une réaction de l'esprit sur la machine. (\*)

---

L'HOMME  
SEUL.

Cette activité de l'ame est une espece de force motrice dont on peut calculer les effets, mais dont on ne sauroit déterminer la cause : & il en est de même de tous les premiers principes ; Dieu nous a donné le grand livre de la nature ; mais il en a ôté le frontispice & les titres des chapitres.

---

(\*) Quelques philosophes ont dit que l'ame étoit passive, parce qu'elle recevoit le mouvement des fibres sensibles. Ils l'ont comparée à un corps en repos, qu'un autre fait mouvoir, en lui communiquant de son mouvement dans une proportion relative à la vitesse & aux masses ; mais d'abord un corps n'agit pas sur l'esprit comme les corps agissent entr'eux : de plus, en admettant l'hypothese des corps en mouvement, il est certain qu'un corps en repos résiste au mouvement par sa force d'inertie : ainsi les adversaires de l'activité de l'ame n'ont justifié une erreur de métaphysique, que par une erreur de mécanique.

---

**PARTIE II.**

Cette force motrice de l'ame , constitue ce que nous nommons la volonté ; car l'essence de la volonté consiste dans le pouvoir d'agir ; & l'exercice de ce pouvoir est ce qu'on appelle la liberté.

Tous les hommes n'ont pas le même degré d'activité dans l'ame ; il y a parmi eux des êtres stupides sur lesquels les sensations ne font que glisser , qui ne combinent presque jamais , & dont l'indolence se refuse au travail pénible de penser : toute l'action d'un Caffre ou d'un Chichimecas semble se borner au jeu extérieur de ses organes.

Il n'en est pas de même des hommes de génie ; l'activité de leurs ames semble ne devoir se mesurer qu'à la puissance de la nature. César , Locke & Richelieu ne recevoient jamais deux sensations sans les comparer ; ce qui n'effleuroit pas les cerveaux ordinaires , laissoit dans les leurs des traces profondes ; lorsque le peuple n'avoit que de légères sensations , ils avoient de grandes idées.



## ARTICLE V.

*L'ÂME EST LIBRE PAR LA PENSÉE.*

**J**E touche à un des plus beaux privilèges de la nature humaine : privilège qui doit suffire au malheureux pour le consoler du tourment d'exister ; mais dont les hommes en général sentent peu l'excellence , parce qu'ils ne craignent pas de le perdre.

---

L'HOMME  
SEUL.

Nous ne savons point si la pensée constitue l'essence de l'âme , ou si elle n'en est qu'une des principales facultés ; mais nous pouvons du moins affirmer que l'âme est libre par la pensée.

Le sentiment intérieur & les organes des sens fournissent à l'homme les matériaux de ses pensées ; l'âme les combine à son gré , les déplace , les analyse & les décompose : la nature a plus étendu son despotisme sur les objets de ses idées , que le fanatisme n'a étendu celui des sophes de Perse sur ces millions d'esclaves qu'ils gouvernent.

**PARTIE II.** J'ai parlé d'esclaves ; mais si je juge des hommes par la plus noble partie d'eux-mêmes, naturellement il n'y en a point. Quelle est la puissance qui peut captiver la pensée d'un être intelligent ? Elle est libre malgré les sophismes d'un fanatique, les caprices d'un divan, ou le cimeterre d'un despote.

S'il y a des âmes qui soient devenues esclaves, il ne les faut chercher que parmi les hommes mal organisés, les despotes & les persécuteurs.

L'âme, par la pensée, secoue le joug de toutes les puissances de la terre ; elle franchit aussi les limites de la nature, & parcourt l'immense région des abstractions ; il ne lui en coûte pas plus pour créer des monstres que pour percevoir des objets sensibles ; tout me prouve l'étendue de sa liberté, & rien ne m'en désigne les bornes : Pascal pouvoit la définir comme il définissoit la nature, un cercle infini dont le centre est par-tout, & dont on ne voit nulle part la circonférence.

## CHAPITRE VI.

*DE CE QUE NOUS IGNORONS EN PSYCHOLOGIE, PNEUMATOLOGIE, ONTOLOGIE, &c.*

**IL** y a plusieurs années que je travaille à faire de la psychologie la physique expérimentale de l'ame : chaque pas que je fais semble m'éloigner de ma carrière ; je cherche des axiomes , & je ne trouve que des doutes ; je voudrois parcourir une plaine riante & unie , & je ne rencontre que des abymes dont mon œil même frémit de mesurer la profondeur.

**L'HOMME  
SEUL.**

Voici les problèmes que je me suis proposé d'examiner ; je n'ai encore trouvé aucune solution qui m'ait pleinement satisfait : je puis être ignorant , mais du moins je le suis de bonne-foi.

C'est aux philosophes plus hardis que moi à me conduire sans boussole dans les terres australes de la métaphysique ; cependant je



**PARTIE II.** suis convaincu que ni Locke , ni même Malebranche , n'auroient voulu me servir de pilotes.

Puisque le hasard ne sauroit être le premier principe , pourquoi tout ce qui existe n'est-il pas nécessaire ?

Tous les grands phénomènes de la nature ne pourroient-ils pas être comparés à ces hiéroglyphes qu'on découvre de tems en tems dans les monumens de l'Égypte ? Ici je vois un fleuve , là un serpent qui mord sa queue , ailleurs une figure d'homme à tête de chien ; mais ce fleuve est-il le Nil ? ce serpent est-il l'Être suprême ? ce monstre est-il le dieu Anubis ? Il n'y a que les contemporains d'Hermès qui pussent nous expliquer le sens de ces caractères mystérieux ; il n'y a aussi que l'Être des êtres qui sache le pourquoi de tout ce qui existe.

L'ontologie n'est-elle pas , en général , pour

des intelligences aussi bornées que nous, la science des effets sans les causes ?

**L'HOMME  
SEUL.**



L'ame, disent les philosophes, est une substance : mais qu'est-ce qu'une substance ? L'ignorant se tait ; le savant déraisonne, & le silence de l'un n'est pas plus obscur que le jargon scientifique de l'autre.



Notre ignorance, ou, si l'on veut, nos lumières ténébreuses sur l'essence des choses, viennent peut-être de ce que nous tirons la plupart de nos connoissances de nos sens : feroit-il donc impossible qu'un être à qui la nature auroit donné plus d'organes qu'à l'homme, que Micromegas, par exemple, vît les roues & les poulies de la grande machine dont nous ne voyons que les opérations ?



Le métaphysicien peut-il calculer l'intervalle immense qui se trouve entre l'essence réelle des choses & l'essence nominale ?

---

**PARTIE II.**

Prouve-t-on par la raison qu'il y a des esprits purs ? S'ils existent , sont-ils supérieurs aux êtres mixtes ?

Qu'est-ce que l'espace pur , ou l'étendue spirituelle , admise par Clarke & Newton ? Ces hommes de génie se sont-ils contredits , ou leurs lecteurs manquent-ils d'intelligence ?

Quand Descartes a affirmé (\*) que nous avions de l'esprit une notion plus claire que de tout autre être , n'a-t-il pas voulu seulement faire entendre qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que la plupart de ses lecteurs ?

Tous les êtres ont-ils une conscience intime de leur existence ?

Que désigne le nom d'ame donné au prin-

---

(\*) Voyez réponses aux cinq objections contre la seconde méditat. métaphys.



cipe qui nous anime ? On voit les planetes  
 décrire d'immenses ellipses, & on prononce  
 le mot de mouvement ; on voit une pierre  
 tomber, & on prononce celui de gravitation :  
 mais y a-t-il des êtres réels qu'on puisse nom-  
 mer ame, mouvement & gravitation ? (\*)

**L'HOMME  
SEUL.**

Pour connoître l'ame, ne seroit-il pas né-  
 cessaire de l'envisager hors de l'influence des  
 sens, & loin du jeu des fibres organiques ?  
 Mais la raison conçoit-elle mieux une ame  
 humaine séparée du corps, qu'une mer sans  
 eau & une montre sans rouages ?

Une ame sans corps, ou un corps sans ame,  
 donneroient-ils une idée, même imparfaite, de  
 l'homme ?

(\*) On a donné le nom d'ame à la collection des  
 attributs des êtres qui pensent, & celui de matiere à  
 la collection des attributs des corps ; mais l'ame & la  
 matiere ne sont que des êtres métaphysiques. Ce principe,  
 universellement reconnu, auroit épargné aux hommes  
 bien des erreurs, & , ce qui n'est pas moins triste, bien  
 des crimes à ceux qui ont voulu punir ces erreurs.

---

**PARTIE II.**

Philon & Avicenne donnoient une ame intellectuelle aux étoiles ; Simplicius , trois de nos sens ; & Saint-Thomas , une ame sensitive : faudroit-il en conclure que la nature de l'homme ne differe pas de celle des signes du zodiaque ?

Il y a eu des philosophes qui ont affirmé que notre ame n'étoit pas distinguée de Dieu : d'autres nous ont fait part de celle des intelligences supérieures ; une foule de métaphysiciens a confondu notre ame avec celle du monde. Ne feroit-il pas plus simple de dire que l'homme a son ame , comme Dieu a son intelligence , comme la rose a le principe qui la fait végéter ?

Après des méditations profondes , il m'a semblé que l'ame d'une foule d'êtres qui jouent un grand rôle sur la scène du monde , pouvoit se définir le jeu de leurs organes.



Connoît-on mieux la génération des ames  
que leur essence ?

**L'HOMME  
SEUL.**



Tertullien fait venir en droite ligne nos ames de celle d'Adam (\*), & l'inventeur des monades appuie par ses raisonnemens l'idée de cet arbre généalogique : cette opinion n'a-t-elle pas le même degré de vraisemblance que celle de ces théologiens luthériens, qui enseignent, comme un article de foi, que les ames sont engendrées par les ames ? (\*\*)



Si l'ame n'existoit pas dans ce qu'on nomme le germe, avant qu'il fût développé, concevrait-on le mécanisme de leur union ? faudroit-il supposer les ames errantes dans le vague

---

(\*) *Anima, velut furculus quidam ex matrice Adam in propaginem deducta, & genitalibus semine foveis commodata, pullulabit, tam intellectu quàm & sensu. Tertull. de animâ, cap. XIX.*

(\*\*) Christophle Volfflin, *dissertat. choisies.*



**PARTIE II.** de l'espace , & attendant , pour animer les corps , les caprices de l'amour ?



L'esprit , dans cette espece de germe , a-t-il une conscience intime de son existence ?



Pourquoi l'esprit ne se rappelle-t-il pas la gradation de son intelligence , depuis qu'il habitoit dans ce germe , jusqu'au moment où il eut des sensations , & de-là jusqu'au tems où il commença à raisonner ?



Comment l'homme passe-t-il de l'état d'être capable de sentir & de penser , à celui d'être qui sent & qui pense ?



Par quelle singuliere mécanique une substance non étendue peut-elle être unie à une substance étendue ?




Quelle est la nature de l'action de l'ame sur la matiere ? Nous sentons bien qu'il y a un


agent dans l'homme ; mais comment opere cet agent ? Nos brillantes théories ne se bornent-elles pas toujours à calculer les effets & à déraisonner sur les causes ?

---


L'HOMME  
SEUL.




Pourquoi les facultés de l'esprit , qui n'est point un corps , suivent-elles les progrès de l'organisation du corps , qui n'est point esprit ?



Comment l'ame agit-elle dans l'intérieur de l'homme , & réagit-elle sur la matiere ? Qu'est-ce que son mouvement , puisqu'elle n'est pas étendue ?



Est-ce raisonner avec justesse que de dire : telles qualités appartiennent nécessairement à l'esprit , parce qu'il est évident qu'elles sont contradictoires avec les propriétés de la matiere ?



Nous , qui raisonnons avec tant d'esprit sur la matiere , avons-nous quelque'idée claire de ses propriétés ? Qu'est-ce que l'étendue ? Quand

**PARTIE II.** l'antiquité l'a définie, *partes extra partes*, elle a dit : l'étendue est l'étendue ; ce qui n'est pas prodigieusement lumineux.



Y auroit-il quelque rapport secret entre l'activité de l'ame & l'activité de la matiere ? Si ce rapport existe , le compas de la métaphysique peut-il le mesurer ?



Quelle est la nature de ces esprits animaux dont les vaisseaux même qui les filtrent sont hors de la portée de nos microscopes ; qu'on a soupçonnés avoir beaucoup d'analogie avec le fluide électrique (\*), & qui ont tant de pouvoir pour remuer les facultés de notre ame ? Cette matiere singuliere nous est-elle plus connue que la matiere subtile , ou la matiere cannelée ?



Peut-on imaginer , avec quelques psychologues , dans les esprits des nerfs , une compo-

---

(\*) Le célèbre comte de Tressan a fait plus que le soupçonner ; car il l'a démontré en pleine académie.



sition analogue aux cinq sens, & qui se divise au gré de l'ame, comme les sept couleurs de la lumière à la voix de Newton ?

---

---

L'HOMME  
SEUL.



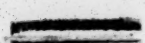
Qui pourroit m'expliquer pourquoi mes sensations me trompent moins que mon entendement ? Je ne prends point une rose pour une perle, mais tous les jours je prends de petits effets pour de grandes causes ; il semble que la vérité soit dans les objets, plutôt que dans mon esprit, qui les compare.



Quels sont les rapports entre les idées que l'ame reçoit par un sens, & les idées qu'elle reçoit par un autre ? Pourquoi le mécanisme de chaque sens a-t-il ses règles à part ? Il y a un intervalle infini entre le parfum d'une rose & les couleurs brillantes du prisme de Newton, & cependant mon ame peut jouir à-la-fois des deux sensations ; elle unit deux sentimens inalliables.



Dans le phénomène de la vision, comment

 les faisceaux lumineux agissent-ils sur la rétine ?  
 PARTIE II. comment la rétine agit-elle sur le nerf optique ?  
 & comment le nerf optique agit-il sur l'ame ?



Y a-t-il des molécules organiques ? Si par  
 hasard elles existent, quel est le pouvoir de  
 l'ame sur ces atomes sensibles ?



Est-il croyable que la volonté & l'enten-  
 dement soient deux facultés paralleles, & que  
 leurs opérations soient semblables ? (\*)



Quelles sont les bornes qui distinguent dans  
 l'homme l'agent libre de l'agent nécessaire ?



Je suis libre ; mais pourquoi mon œil, ma  
 langue & ma main obéissent-ils à ma volonté,  
 & que mon sang n'y obéit pas ?




---

(\*) Voyez *action de Dieu sur les créatures*, septieme  
 section, page 240 ; --- ouvrage que son auteur seul a  
 été à portée d'entendre.

L'idée de Locke, que la nécessité de chercher son bonheur est le fondement de la liberté, ne feroit-elle qu'un paradoxe ?

---

L'HOMME  
SEUL.



On dit que l'idée est un mode de l'ame ; mais peut-on avoir une idée claire d'un mode, quand on n'en a point de la substance ?



Le mouvement d'une fibre organique fait naître une idée ; mais qu'est-ce qu'une fibre organique ? Est-elle composée d'autres fibres qui se subdivisent à l'infini ? ou bien est-elle composée de corpuscules élémentaires ?



Pouvons-nous avoir une idée claire des modifications de l'ame ? concevons-nous comment elle devient rouge en voyant de l'écarlate, & comment elle sent le musc lorsqu'on approche ce parfum de l'odorat ?



Quel est le siege de l'ame, ont demandé les philosophes ? est-ce le cœur ? est-ce le corps



**PARTIE II.** calleux ? est-ce le centre ovale , ou le tissu nerveux ? faut-il le placer , avec Descartes , dans la glande pinéale ; avec Willis , à l'origine de la moëlle allongée ; ou avec Boerhaave , dans la substance médullaire du cerveau ? Un spiritualiste feroit moins étonné de l'absurdité des réponses que de celle de la question. Quoi ! dira-t-il , pense-t-on que l'ame soit renfermée dans le corps , comme une essence est contenue dans un vase ? placer l'ame dans le plus petit coin du cerveau , est une erreur aussi grande que de la loger dans le soleil.



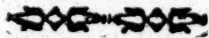
L'anatomie semble avoir prouvé que le cerveau est le centre unique où aboutissent les faisceaux , soit de fibres sensitives , soit de fibres intellectuelles ; mais la théorie de l'ame n'en est pas plus avancée. Quel est le philosophe capable de nous tracer l'histoire des opérations du principe pensant qui réside en lui ? & quand même il en auroit le pouvoir , cette anatomie d'un individu pourroit-elle s'appliquer au système général des êtres ?



La raison nous éclaire-t-elle davantage sur la destinée future de l'ame, que sur son origine ou sur son essence ? Elle nous dit qu'elle est immortelle ; mais elle s'arrête-là. Nous verrons dans la suite si, en ce genre, la religion a été plus heureuse que la philosophie dans le choix de ses hypothèses.

---

L'HOMME  
SEUL.



## CHAPITRE VII.

## HISTOIRE DE L'ÂME.

**PARTIE II.** **V**OICI le canevas d'un ouvrage qui manque au genre humain ; son exécution suppose la sagacité de Boyle dans les expériences , la brillante imagination de Malebranche , la profonde raison de Locke , les connoissances universelles de Leibnitz , & peut-être la plume de Montesquieu ; mais si ce livre étoit bien fait , il rendroit inutile l'Encyclopédie & les bibliothèques.

L'idée que je propose ne doit m'inspirer aucune fierté ; je ressemble à l'artiste qui indique le bloc de marbre où des hommes de génie doivent sculpter l'Apollon de Belvedere , la Vénus de Médicis , ou l'Antinoüs , modèles éternels du vrai beau pour tout ce qui n'est pas barbare.

La nature ne multiplie point les prodiges ; elle n'en a fait qu'un seul ; c'est la formation de



l'univers : l'idée de ce prodige est éternelle comme son auteur.

---

L'HOMME  
SEUL.

Ce grand principe conduit au dogme de la préexistence des ames. Rien ne sort du néant, mais tout ce que nous voyons croît & se développe ; les fossiles végètent, les plantes s'organisent, les animaux se multiplient ; & l'ame seroit la seule, dans le système des êtres, qui n'existeroit que par les prodiges multipliés de la création !

Non, non, rien ne se crée dans la nature, & rien ne s'anéantit ; mais tout est développement & métamorphose.

L'ame existe, dès le premier des instans, dans ce qu'on appelle le germe organique des hommes. Cette existence d'un être intelligent, dans un point de l'étendue, ne peut se définir ; mais c'est une énigme de la nature, & non pas une contradiction.

On a dit que l'ame ne pouvoit ni sentir, ni penser, ni vouloir, avant la fécondation de ce germe (\*) : cette assertion est hardie ; car alors

---

(\*) *De la nature*, par J. B. Robinet, tome I, part. IV.

**PARTIE II.** qu'est-ce que l'ame ? Mais s'il est difficile de se rendre à cette opinion , il l'est encore plus de la nier.

En supposant l'ame automate , jusqu'à la formation du fœtus , peut-on assigner l'instant où elle commence à faire usage de ses facultés ? Pythagore , qui faisoit descendre les intelligences du zodiaque , croyoit qu'elles ne se rendoient dans les gèrmes que quatorze jours après la conception de l'animal ; mais Pythagore parloit à des hommes persuadés , non-seulement de ce qu'il disoit , mais encore de tout ce qu'il devoit leur dire.

Je ne vois aucune difficulté à croire que l'ame , dès que ce qu'on nomme le germe est fécondé , a le sentiment de son existence ; mais ce sentiment est de la plus grande foiblesse : il faut que notre entendement s'agrandisse pour découvrir le fœtus intelligent , comme il nous faut un microscope pour découvrir le fœtus matériel.

Ce fœtus a une tête , par conséquent un

fenforium , & le mouvement imprimé aux nerfs qui y répondent , se continue par l'organisation de l'animalcule, jusqu'à la destruction de la machine.

**L'HOMME  
SEUL.**

Si quelqu'un doutoit de la prodigieuse magnificence de la nature dans les infiniment petits , je le prierois d'observer que le microscope a découvert 5,100 œufs dans les ovaires d'une mere abeille (\*) ; que Leuwenhoek a compté 3,181 yeux sur la cornée d'un scarabée (\*\*), & que la semence d'un seul puceron en a produit 5,904,900,000 avant la fixieme génération. (†)

Si nos regards ne pénètrent pas plus avant dans l'abyme des infiniment petits , nous ne devons en accuser que la foiblesse de nos microscopes ; un *germe* est un monde d'êtres animés, dont chaque individu est lui-même le germe de mille mondes.

---

(\*) *Biblia naturæ* de Swamerdam.

(\*\*) *Théologie des insectes* de Lyonnet.

(†) *Mémoire sur les insectes* de Réaumur , tome VI, page 565.



**PARTIE II.** Dès que les esprits filtrés par le cerveau coulent dans les nerfs du fœtus, l'ame doit éprouver des sensations ; mais il est probable que l'organe du tact est le seul qui ait quelque activité ; tous les autres lui sont inutiles dans la prison où il est renfermé, ils ne feroient qu'aggraver le sentiment douloureux de son existence.

Dès que l'ame tient à la nature par l'organe du toucher, elle a quelques sentimens de plaisir & encore plus de sensations de douleur ; le fœtus ne respire pas encore, & déjà il atteste par ses malheurs qu'il est homme.

Tant que l'embryon reste sous la forme d'une ovoïde dans la liqueur de l'amnios, il est sans mouvement, & l'ame paroît sans activité ; mais dès que le corps se dessine, que la tête s'organise, & que les battemens du cœur deviennent sensibles, l'homoncule commence à s'agiter dans sa prison ; cette faculté de se mouvoir semble se communiquer à l'intelligence, & l'action du corps sur l'ame est toujours suivie d'une réaction.

Depuis

Depuis qu'on a substitué les lumières de ~~l'anatomie~~ <sup>L'HOMME SEUL.</sup> aux rêveries des sages-femmes, on ne pense plus que les impressions d'une mere influent sur le cerveau de son enfant; on n'explique plus par quelle sympathie un fruit vainement désiré par une femme, est représenté sur le corps d'un nouveau-né, & le physicien ne croit plus que des idées de frayeur ou de frivoles appétits soient écrits sur l'épiderme d'un fœtus. (\*)

L'embryon n'emprunte donc point l'ame de sa mere, il a la sienne propre; tranquille au sein de l'amnios, tandis que les passions déchirent le tissu nerveux qui enveloppe sa demeure, il sent par son organe du tact, il s'agite dans sa liqueur, mais il n'a point encore de préjugés.

---

(\*) Il est prouvé que le fœtus ne tient à la matrice que par de petits mammelons extérieurs à ses enveloppes; qu'il n'y a aucune communication entre le sang de la mere & les vaisseaux de l'enfant; que le petit embryon a ses organes & ses mouvemens particuliers, &c. Voy. *l'Hist. natur. de Buffon, édit. in-12, tome IV, page 112*; mais la marche de la vérité est si lente, qu'il se passera encore bien des siècles avant que le sexe revienne de ses préjugés.

**PARTIE II.**

Enfin, l'heure vient où le fœtus perce les membranes qui le captivent, abandonne un séjour qui ne peut plus le contenir, & respire pour la première fois; son ame s'ouvre alors toute entière aux impressions de la douleur; l'air agite ses fibres & comprime ses organes; la lumière fatigue ses yeux qui commencent à s'ouvrir, & les premiers sons que forme sa voix sont des soupirs plaintifs & des cris étouffés. L'homme, en entrant dans le monde qu'il doit habiter, tressaille d'horreur, comme un criminel à l'aspect de l'échafaud où il doit mourir.

Le nouveau-né n'apprend que par des efforts pénibles à faire usage de l'instrument de ses sens; il éprouve ses organes, & chaque expérience lui coûte une nouvelle douleur; pendant les quarante premiers jours il gémit & crie sans cesse; après cet intervalle il commence à pleurer, & c'est une preuve qu'il souffre moins; bientôt les pointes de la douleur s'émoussent, les ombres qui couvroient le tableau de la vie s'éclaircissent,



& l'individu s'accoutume avec les sensations ~~\_\_\_\_\_~~  
douloureuses qui suivent ou annoncent le plaisir. **L'HOMME**  
SEUL.

A la naissance de l'homme, l'ame commence à déployer sa force motrice ; elle n'est pas encore libre , mais elle obéit moins que dans l'amnios ; elle pressent déjà qu'elle est née pour régner.

Il paroît certain que l'ame exerce sa faculté de sentir en raison du développement des ses organes ; mais le même principe s'applique-t-il à son intelligence ? Quel est le philosophe qui osera fixer l'époque de la première pensée ?

J'ai bien de la peine à croire que le progrès du système organique amène dans la même proportion celui du système intellectuel ; Louis XIV, qui naquit avec des dents , n'eut sûrement pas autant de génie que ce Malebranche , qu'on prit jusqu'à vingt ans pour le plus stupide des hommes.

D'un autre côté l'organisation parfaite des sens doit donner un plus grand ressort à l'intelligence. Montagne & Newton qui reçurent

**PARTIE II.** de leurs peres un corps bien constitué , eurent aussi le génie le plus vigoureux. On sent , en lisant leurs écrits , que la nature est épuisée , & qu'elle a rompu le moule de ces grands hommes.

Quoi qu'il en soit de l'époque où l'ame commence à exercer sa faculté de penser , on ne peut douter que sa premiere perception ne soit de la plus grande foiblesse ; ce mouvement est , si j'ose m'exprimer ainsi , le crépuscule de l'entendement.

Il me semble qu'on pourroit comparer la premiere perception de l'homme enfant avec la plus fine de l'ourang-outang dans la force de son âge. Cette nouvelle maniere d'envisager la nature , pourroit éclairer le philosophe sur les nuances insensibles qu'elle observe dans la grande échelle des êtres.

Pourquoi en effet l'homme naissant ne ressembleroit-il pas à l'animal perfectionné ? Pourquoi l'animal , au premier moment de sa vie , n'auroit-il pas la stupidité du végétal le plus développé ? Pourquoi le végétal dans son

germe ne se confondroit-il pas avec les fossiles ?

Cette idée peut n'être qu'un paradoxe ; mais elle fait penser , & par-là elle a quelque chose de commun avec les grandes vérités.

**L'HOMME  
SEUL.**

Dès que l'ame a acquis assez d'activité pour distinguer les perceptions nouvelles d'avec les perceptions passées , elle fait usage de sa mémoire. Cette nouvelle faculté multiplie les occasions de combiner les sensations ; elle crée pour l'enfant un nouveau monde , comme le télescope a créé un nouveau ciel pour les astronomes.

Cependant toutes les idées qui affectent l'homme , lorsque son corps est encore dans un état d'inertie , n'ont pas la même vivacité ; si les fibres sensitives ne causent que des impressions douloureuses , l'ame fait effort pour ne pas s'y arrêter ; si le sentiment est celui du plaisir , elle le rend , par sa réaction , plus durable ; & voilà l'origine de cette faculté intellectuelle qu'on nomme l'attention.

Malgré tous ces progrès de l'entendement ,



**PARTIE II.** l'ame n'a fait encore qu'un pas dans l'immense  
carrière qu'elle doit parcourir ; tant que l'enfant  
est privé de l'usage de la parole , il a plutôt la  
faculté de l'intelligence qu'il n'est intelligent.

Je touche à l'époque d'une révolution dans  
l'esprit humain. Comment , par de simples  
battemens de la langue & des lèvres , l'homme  
a-t-il lié société avec tous les habitans de la  
terre ? Par quel prodige inconcevable l'être qui  
pense a-t-il entrepris de parler ?

Le premier langage de l'homme ne consiste  
qu'en des cris mal articulés & quelques gestes  
qui les accompagnent. Voilà les signes naturels  
par lesquels il exprime ses besoins , & il y a  
loin de là aux signes arbitraires qu'on leur a  
substitués.

On peut étendre le langage des cris en variant  
leur intonation : tel est , dit-on , l'idiome des  
Hottentots : ces sauvages s'entendent , non parce  
qu'ils parlent , mais parce qu'ils ont une sorte  
de musique.

Le langage des signes peut aussi se perfec-

tionner ; on fait qu'à Rome il y avoit des acteurs qui exécutoient en pantomime les tragédies les plus compliquées. Encore aujourd'hui chez les monarques asiatiques les muets du ferrail ont de longues conversations avec l'eunuque qui les préside ; ils ont encore plus d'éloquence avec les femmes.

---

L'HOMME  
SEUL.

L'art a substitué au langage des cris & des gestes, ce langage de convention qui consiste à articuler des mots arbitraires, & à combiner à l'infini ces articulations ; l'éducation rend aujourd'hui ce langage familier , & l'enfant au berceau apprend en deux mois ce que le génie n'a pucréer qu'après plusieurs siècles de travaux.

L'enfant, qui entend plusieurs fois prononcer le même mot , y attache une idée , surtout si ce mot exprime un de ses besoins ; bientôt l'ame, qui se plaît à exercer sa force motrice , tente de rendre l'idée qu'elle a conçue. J'entends la machine organisée parler & voilà l'être intelligent.

La sphere de l'entendement s'agrandit de

**PARTIE II.**

plus en plus : les idées des hommes de génie fervirent primitivement à perfectionner les mots ; maintenant les mots prononcés par l'enfant servent à perfectionner ses idées.

Depuis que l'homme parle, son intelligence ne fait plus que des pas de géant. Je crois voir Gama qui double le cap de Bonne-Espérance : le premier pas est fait , & les Indes orientales sont découvertes.

Il n'y a pas si loin de l'art de parler à l'art d'écrire, que des signes naturels à l'art de parler ; il est fort simple qu'un homme qui connoît l'utilité de la parole , desire de se faire entendre dans des lieux où il n'est pas ; & s'il aime la gloire , dans des tems où il ne fera plus : il ne faut qu'un amant passionné pour inventer l'écriture ; mais trente Leibnitz suffiroient à peine pour créer la première langue.

A la naissance des sociétés l'homme ne fit de l'écriture qu'une représentation physique des objets qu'il vouloit exprimer ; ensuite il substitua à ces hiéroglyphes des figures de



convention ; mais tant que l'écriture ne dési-  
 gna que des idées , on ne put se faire entendre  
 qu'en traçant péniblement des figures ou en  
 multipliant prodigieusement les caractères. Un  
 prêtre égyptien devoit consumer un tems infini  
 à dessiner des figures symboliques : un lettré  
 chinois , dont la langue est composée de quatre-  
 vingt mille caractères , doit passer sa vie à  
 apprendre à lire ou à écrire , & c'est autant  
 de tems perdu pour le génie.

**L'HOMME  
SEUL.**

L'écriture qui substitue les signes représen-  
 tatifs des mots aux signes représentatifs des  
 idées , est la meilleure , parce qu'elle est la  
 plus simple. Il en est d'elle comme de la mon-  
 noie , qu'on a préférée à l'échange des effets ,  
 pour faciliter le commerce.

L'homme qui a le bonheur de naître chez  
 un peuple qui parle & qui écrit , a de prodi-  
 gieuses avances pour perfectionner en lui l'art  
 de penser ; l'éducation est sa seconde nature ,  
 elle l'enrichit des idées de mille hommes & lui  
 épargne mille ans de travaux.

## PARTIE II.

Que Paschal naîsse chez les Hottentots ou chez les Chichimecas , qui sifflent au lieu de parler , & qui n'ont pas même d'hieroglyphes ; ses fibres intellectuelles seront toujours paralytiques ; mais il naît en France , & à quatorze ans il crée la géométrie.

On s'apperçoit que l'ame dont je trace l'histoire , n'habite plus le corps d'un enfant : déjà elle s'appriivoise avec les abstractions ; déjà les idées universelles , les êtres moraux , les substances métaphysiques existent dans son intelligence ; c'est alors que l'auteur de la *Henriade* fait Œdipe , & que Montesquieu jette les fondemens de l'Esprit des loix.

Un jeune homme étend la sphere de son entendement , en plaçant les idées dans sa tête sous la forme d'un arbre Encyclopédique , le génie trouve cette méthode , & l'éducation la donne.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un jeune homme pense de la même façon qu'un enfant , & comme il pensera dans un âge mûr : les objets

sont toujours les mêmes, mais le miroir où ils se réfléchissent ne l'est pas : l'ame voit sans cesse, mais elle change aussi sans cesse de télescope.

**L'HOMME  
SEUL.**

Si la jeunesse est l'âge d'or de la vie, c'est que l'ame est alors plus apparente dans l'homme; on la découvre aisément au travers du voile transparent de la physionomie; la sérénité du visage marque la douce harmonie des pensées; chaque passion y imprime son caractère, & le corps n'est plus qu'un tableau mobile, où tout ce qui se passe dans le principe intérieur est représenté.

Non-seulement le visage d'un jeune homme décele l'ame agitée par le choc des passions véhémentes, mais leurs nuances même les plus insensibles viennent s'y caractériser. Des yeux ternes, un teint décoloré, un son de voix affoibli m'annoncent que son ame a perdu sa sérénité; des soupirs étouffés, des muscles tendus, des larmes qui coulent, attestent la gradation de sa douleur; si outre cela il lui



---

**PARTIE II.**

échappe des cris , je juge du déchirement qu'éprouvent ses fibres sensibles ; mais je le crois au dernier période du désespoir, si je vois tout-à-coup son teint devenir livide , ses cheveux se hériffer & sa bouche rester entr'ouverte ; c'est alors que la machine semble se dissoudre sous le poids de l'infortune ; c'est alors que le grand Corneille fait dire à un des personnages de Suréna :

Non , je ne pleure point , madame , mais je meurs

Je crois voir le triomphe de l'ame sensitive dans la jeunesse de l'homme ; cette aurore de la vie s'éclipse bientôt ; l'âge viril vient , & une autre faculté semble remplacer le principe sensible , c'est le principe intelligent.

Oui , si le bonheur de la jeunesse est dans le sentiment , celui de l'âge mûr est dans la pensée ; l'homme fait obéir moins à l'effervescence du sang ; il ne mesure plus le tems par les plaisirs , mais par la succession rapide des idées ; toute son existence semble concentrée dans son entendement ; c'est alors que le

génie se montre, ou bien il ne fera jamais.

C'est à l'historien de l'ame à faire ici le tableau des connoissances humaines, à marquer le centre de réunion où toutes nos grandes vérités se touchent, à faire connoître les philosophes qui ont contribué à la masse générale des idées, & à suivre la marche de l'intelligence depuis le Samojede, qui s'exprime en sifflant, jusqu'à Locke, qui écrit sur l'entendement humain.

C'est dans l'âge viril que l'homme mérite ce nom par excellence ; son ame a appris par ses défaites à triompher des sens : il pense, & sa raison a moins à gémir des maux physiques qui l'environnent : on diroit qu'il ne tient à la vie que par la faculté de réfléchir. Voyez comme Archimede enivré de plaisirs intellectuels, sent peu le coup mortel dont il est frappé ; il continue à chercher la solution de son problème, sans s'appercevoir qu'il n'est plus qu'une intelligence.

Il est pour l'ame un point dans son midi,

**L'HOMME  
SEUL.**

**PARTIE II.** où elle réfléchit tous ses rayons ; ensuite ses facultés se dégradent , les fibres intellectuelles perdent leur élasticité , l'entendement se couvre de nuages ; & quand la machine commence à se dissoudre , le philosophe , au milieu de ses ruines , cherche l'intelligence comme il la cherchoit sous les enveloppes de l'amnios.

C'est ici que la philosophie doit expliquer comment , dans le corps du vieillard , qui se consolide , se dessèche l'humide radical qui est le principe de la vie ; pourquoi les fibres sensitives perdent leur ressort , & quel rapport il y a entre le dépérissement des sens & l'éclipse de l'intelligence.

En réunissant sous le même point de vue les quatre âges de l'ame , on découvre qu'elle n'existe d'abord que par le sentiment de la douleur : dans la jeunesse elle sent avec plus de vivacité encore , mais du moins elle est dans l'élément du plaisir ; l'âge viril vient , & elle regne par la pensée ; lorsque l'homme s'appro-



ché de la tombe, elle pense encore, mais sa ~~\_\_\_\_\_~~  
 pensée est douloureuse ; elle regrette de n'avoir **L'HOMME**  
 plus aucune espee de jouissance. **SEUL.**

Enfin, l'heure fatale sonne , l'argile humain se décompose , & la tombe s'ouvre pour recevoir une vaine pouffiere. Que devient alors cette intelligence dont l'homme étoit si fier ? La grande ame de Turenne est-elle anéantie ? Le génie de Newton survivra-t-il à sa cendre , que je vois renfermée dans Westminster , avec celle des rois , qu'elle honore ? . . . C'est ce que le volume suivant nous conduira à examiner.

*Fin du Tome second.*



